

P R E M I E R P L A N

LAUREL & HARDY





Raymond Borde + Charles Perrin

Laurel et Hardy

Sommaire

Laurel et Hardy, 3 — Filmographie, 24 — Stan Laurel, 28 — Oliver Hardy, 43 — Laurel et Hardy, 50 — note bibliographique, 114 — Dictionnaire de gags, 115.

LAUREL ET HARDY

Ce qui nous plaît chez Laurel et Hardy, c'est qu'ils ne grimacent pas, qu'ils ne sont ni humains ni vulgaires, mais qu'ils apportent à la destruction des choses l'élégance souveraine et le royal mépris de deux êtres venus d'ailleurs.

On les connaît mal. On les juge à travers des films contestables, à grande mise en scène, comme **Fra Diavolo**, **Les Montagnards sont là**, **La Bohémienne**, où, prisonniers dorés de la Metro-Goldwyn-Mayer, ils étaient devenus des comiques d'opérette.

Ils valent infiniment mieux. Dans 137 courts métrages (60 avec Stan Laurel, 77 en tandem) et dans 25 longs métrages, ils ont été les princes du rire. D'un rire débarrassé des éléments parasites comme l'émotion, le cœur en bandoulière où le message hypothétique sur la condition humaine. D'un rire de cinéma, net, radical, impitoyable. D'un rire où l'homme qui rit échappe à la grisaille de sa vie quotidienne. D'un rire libre...

Mais Laurel et Hardy nous sont plus mal connus que les empereurs romains du premier siècle. Ce que l'on sait du cinéma jusqu'à la guerre relève d'ailleurs de l'archéologie. Quelques livres d'Histoire se sont transmis les mêmes informations et ils ont diffusé la même classification, qui est en gros celle de Charensol. Ce savoir squelettique commence à être contesté, mais la mort des copies nous laisse devant des tombes vides. En fouillant les Cinémathèques, nous avons retrouvé 17 courts métrages sur les 60 que Laurel a tournés avant 1927. Et quant à la très grande série des Laurel et Hardy muets, dont tout laisse croire qu'elle est géniale, sur 35 films on peut en revoir 13...

Verso de couverture : Photo de tournage, Oliver Hardy, Stan Laurel, Harry Lachman, Clyde Bruckman.

Il s'y ajoute que Charlie Chaplin a longtemps occulté le cinéma comique américain. Ce Paillasse a tellement fait parler de lui, qu'il n'est rien resté pour Hank Mann, pour Snub Pollard, pour Bricolo (dont on ne sait même plus quel est le nom anglais), pour Harold Lloyd (120 films inconnus) ou pour Monty Banks. La rétrospective de Buster Keaton en 1962 a été la première entreprise de salubrité historique qui dévoilait un autre horizon. Mais aujourd'hui il ne s'agit pas, ou pas seulement, de dire : « A bas Charlot, vive Keaton », et de remplacer la connaissance par un conflit de générations. Il s'agit surtout d'aller à la découverte de cette merveilleuse énigme : le **slapstick** américain.

**

Stan Laurel est né le 16 juin 1890, en Angleterre, à Ulverston. Il s'appelait Arthur Stanley Jefferson. Ses parents étaient gens de théâtre et lui-même devint acteur de music-hall. On le retrouve, en 1907, dans la troupe de Fred Karno qui parcourt l'Angleterre, puis l'Amérique, et qui compte dans ses rangs un autre fantaisiste appelé à la gloire, Charlie Chaplin.

D'où l'idée que le music-hall anglais fut l'antichambre du cinéma comique et enfanta l'âge d'or du burlesque américain. C'est sans doute moins simple. On a beaucoup exagéré la qualité des spectacles anglais. Si l'on en juge par les photos d'époque ou par le tableau que Chaplin en donne dans **Limelight**, les sketches allaient dans le sens du rire sollicité, du théâtre pâteux et d'une certaine bassesse. En tous cas, Stan Laurel n'est pas brillant à voir, avec son chapeau bosselé, sa jaquette flottante, son pantalon en tire-bouchon et son air d'idiot de village.

Or, pendant ce temps, à Hollywood, quelque chose de neuf était en train de naître : le film comique. De neuf, d'excitant et, pourquoi pas ? de spécifique. Après le purgatoire des demi-soldes du théâtre, du music-hall, du cirque, le cinéma de Mack Sennett et d'Hal Roach

découvrait son langage éclatant, le gag, son décor, la réalité, et sa morale, la liberté.

Mais Stan Laurel mettra quelques années à rejoindre Hollywood. Son premier film s'appelle **Nuts in May** et date de 1917. En 1918, il travaille assez régulièrement à la Vitagraph, dans des courts-métrages dirigés par Larry Semon, et il glane des cachets à Universal et à Rolin Film. Le seul film de cette période que nous ayons pu voir, **Detained**, est une imitation des Chaplin du début. Stan est très loin d'avoir trouvé son personnage et, de 1920 à 1922, il ne tourne pratiquement rien.

Sa vraie carrière au cinéma commence en 1923. Il a signé un contrat chez Hal Roach et il s'est évadé du music-hall anglais. Jusqu'au mois d'août 1925, il sera la vedette d'une quarantaine de comédies, la plupart étonnantes. Pendant quelques mois encore, il portera un col deux fois trop large, ultime concession aux oripeaux du cirque, mais **The Whole Truth** (novembre 1923) révélera le dandy qui sommeillait en lui.

Le Laurel de ces années-là fait plaisir à voir : il est agile, cynique, décomplexé, il ne respecte rien, il se venge sur l'heure des torts qu'on lui inflige. L'animal qu'il évoque est le chat. Il n'est pas plus ému, pas moins libre qu'un chat. Il a dans les bagarres une élégance implacable. Il prend volontiers le public à témoin de ses victoires sur un monde imbécile, peuplé de flics et de râleurs. Ce qu'il défend, c'est son droit à la paresse et une certaine qualité de l'humour. Il est radicalement autonome, imperméable à la sensiblerie, et il demeure, quoi qu'il arrive, sur l'offensive.

Aucune passivité, aucune métaphysique. Le vieux schéma bourgeois du clown triste, si rassurant pour la conscience, est prié de rester à la porte. Avec Laurel, ça ne colle pas. Le chien, ce n'est pas lui, c'est James Finlayson, son adversaire habituel sur lequel il se jette toutes griffes dehors. L'autre a beau aboyer, Laurel s'en tire avec une économie de gestes qui est un modèle d'exécution capitale.

Il a le goût des parodies. *Arènes sanglantes*, de Fred Niblo (*Blood and Sand*) devient *Mud and Sand* et *The Spoilers*, une saga des chercheurs d'or, est transformé en *The Soilers (Héros de l'Alaska)*. Des succès comme *Under two Flags (Sous deux drapeaux)*, *Wild Bill Hickok*, *Rupert of Hentzau*, *Monsieur Beaucaire*, passent au jeu de massacre. On a toutes raisons d'être méfiant à l'égard du pastiche, qui est généralement un aveu conjugué d'admiration et d'impuissance, mais avec Laurel la parodie se situe à un autre niveau : c'est une critique éblouissante des faux chefs-d'œuvre.

En 1924, Laurel est devenu à Hollywood un acteur comique de premier plan. Au rythme d'un titre par mois, la « Standard Cinema Corporation » produit 12 films de deux bobines, les « Stan Laurel Séries ». Le dernier d'entre eux est déposé au Copyright le 30 août 1925 et Laurel s'estime alors satisfait. Après une carrière fulgurante qui a duré exactement 30 mois, il renonce à jouer. Le travail de gagman, de scénariste et de metteur en scène l'intéresse beaucoup plus que celui d'interprète. Il a déjà participé à la réalisation de ses propres films, mais il désire passer, officiellement cette fois, de l'autre côté de la caméra. Il s'installe aux studios Hal Roach parmi les techniciens. Il réalise son rêve d'être plus qu'un acteur, un cinéaste. « J'ai dirigé douze films, déclarait-il en 1947 à L'ECRAN FRANÇAIS, avec Agnès Ayres, Priscilla Dean et Theda Bara ». Et il ajoutait : « J'ai toujours été le metteur en scène de nos films. Les génériques ne signifient rien. J'écris moi-même le découpage technique » (N° 126 du 25 novembre 1947).

Les problèmes techniques, du gag au montage, l'ont passionné toute sa vie et, à la fin de l'année 1926, il faudra le hasard d'un accident stupide pour qu'il revienne à son premier métier. Hardy s'était blessé la veille au tournage de *Get'em Young* et Laurel, un peu contre son gré, le remplaça.

Oliver Norvelle Hardy avait deux ans de moins que Stan Laurel. Il était né le 18 janvier 1892, à Harlem, en Georgie, c'est-à-dire en plein Sud. D'un milieu aisé, il eut une jeunesse agréable, gâchée peut-être par le fait qu'il était déjà gros. Une photo de l'époque le montre au milieu d'une équipe de football. Il est potelé (on le surnommait Babe) et souriant, mais qui peut savoir ce qui se passe dans la tête d'un jeune homme gras-souillet ?

En 1910, il s'occupe d'une salle de cinéma et, en 1913, il fait sa première apparition à l'écran, dans un film tourné en Floride par une Société de la Côte Est, la Compagnie Lubin. Jusqu'en 1920, il piétine dans le métier de figurant ou de quatrième rôle. A New York, puis à Hollywood, il travaille au hasard de l'embauche pour Vim, Pathé, Gaumont, Vitagraph. « — Combien avez-vous tourné de films avant de rencontrer Laurel ? — Oh, je ne sais pas. Peut-être 500 » (L'ECRAN FRANÇAIS, N° 126).

A cette époque, il s'est créé un personnage de dur, de « villain » comme on disait alors, ou plus exactement de « heavy ». Poilu et l'œil mauvais, il fait merveille dans les rôles de traître. Dans la caractérologie sommaire du cinéma muet, il porte l'infamie sur son visage. Et pourtant, il n'a pas atteint la trentaine. Mais c'est le triste privilège des gros, que de n'avoir pas d'âge. Une barbe de huit jours et les voilà quadragénaire. Hardy est brutal, épais, cynique, tout le contraire de l'homme exquisement poli qu'il fut au naturel. Il joue les vagabonds, les terreurs de bistrot, il sert de repoussoir à Jimmy Aubrey ou à Billy West et son physique le cantonne dans des silhouettes de mauvais coucheur.

C'est un petit western de la série « *Rex, cheval sauvage* » qui va, aux alentours de 1921, révéler ses dons de comique. Il a raconté lui-même (on trouvera ce récit dans sa filmographie) comment on s'aperçut qu'il était bien meilleur dans les rôles amusants que dans son personnage rituel de « heavy ». Le film, qui s'intitule

Rex, King of the Wild Horses et en français **Sans Loi !**, oscille constamment entre le drame et la parodie et même la mort du traître, sous les sabots vengeurs du cheval Rex, ne lève pas l'ambiguïté.

Désormais Hardy sera donc un des acteurs comiques de la troupe d'Hal Roach. Dans les films de Charley Chase, il crée un type de gros bébé grandi et resté capricieux, indolent et cynique. On ne le reconnaît plus : le malabar dépenaillé a rajeuni de vingt ans. Il a une chemise blanche à col Danton qui lui donne l'air du dernier de la classe, du patapouf épanoui. D'ailleurs, il n'est pas tellement drôle et sa présence ne sert qu'à déclencher les incidents dont Charley Chase tire le bénéfice.

Longtemps Hardy a tourné autour de son personnage, sans parvenir à le trouver. Son aspect physique était à la fois un atout et un handicap. Les gros ne font rire que lorsqu'ils ont une allure bourgeoise et un masque de dignité. Hardy jouait sur ses rondeurs en restant juvénile et il commettait la même erreur que Fatty.

Ce n'est guère qu'à la veille de son association avec Laurel qu'il deviendra un homme sérieux qui porte bien son âge et qui a le geste autoritaire. Dans des films comme **Crazy to act**, il incarne un système de valeurs qui sont celles de la hiérarchie. Il est superbement conscient de sa fonction et quand il dégringole, il entraîne avec lui tout un cortège de croyances et de façons d'être. C'est ce poids de civilisation qu'il traîne sur ses épaules et qui est joyeusement bafoué. L'un ne va pas sans l'autre. Il est gras et il est respectable. Sa graisse est une forme de corpulence sociale.

**

Durant l'hiver 1926-1927, Laurel et Hardy interprétèrent ensemble **Duck Soup** et **Slipping Wives**. Mais l'un était un acteur connu, qui avait eu la vedette dans les

« Stan Laurel Series », et l'autre un second rôle. On ne dira donc pas « Hardy and Laurel », comme le voudrait l'alphabet, mais « Laurel and Hardy ».

Leurs premiers films les mettent des deux côtés de la barricade. Hardy détient une parcelle d'autorité, il est capitaine de bateau (*Why Girls Love Sailors ?*), adjudant (*With Loves and Hisses*), commissaire du bord (*Sailors, Beware !*). Et Laurel tourne en dérision ces emplois de chef, parce qu'il est débrouillard, gavroche et joyeux diable, comme les comédies où il jouait seul. Il triomphe d'un monde hostile où Hardy se borne, pour l'instant, à aboyer avec les loups.

Le vrai tandem se formera six mois plus tard dans **Do Detectives Think ?** Si l'on peut se fier aux dates du Copyright, voilà le film-clef. Laurel est devenu le second de Hardy, son compagnon froussard et son mauvais génie. Désormais les deux hommes sont complices et, dans chacun de leurs sketches, ils feront la même chose : ils seront flics, ou évadés, ou musiciens, ou démenageurs, mais ils le seront ensemble. L'un y mettra une application de bœuf de labour et l'autre, avec son innocence gaffeuse et sa logique pervertie, dirigera cette écrasante bonne volonté dans le mauvais sillon.

De 1927 à la fin du muet, qui se situe pour eux en juin 1929, Laurel et Hardy vont tourner une trentaine de courts-métrages au rythme éblouissant, bourrés de gags jusqu'à la gueule et qui sont des chefs-d'œuvre absolus du cinéma américain. Mack Sennett lui-même n'a pas atteint à cette fureur comique, à cette violence destructrice qui font de **The Battle of the Century** ou de **Two Tars** des épopées de la dégradation. « Saluez, écrivait Jean-Paul Le Chanois, saluez très bas Stan Laurel et Oliver Hardy, créatures diaboliques venues enfin rendre aux choses de ce monde leur véritable signification ! Leurs ridicules petites personnes déclenchent en cinq minutes les cataclysmes les plus épouvantables. Ils créent en moins de rien le trouble le plus affreux, la bagarre où chacun se heurte, cogne et frappe

au hasard, avec le désir, soudain féroce et suraigu, de tout casser, de tout détruire, de se venger d'un long esclavage stupide dans la légalité, l'obéissance et la respectabilité. En quelques minutes, la Révolution a éclaté » (REVUE DU CINEMA, N° 12, juillet 1930).

La Révolution ou son simulacre. Ce qu'il y a d'étonnant dans ces batailles d'automobiles, ces coups de pied dans les tibias ou ces déculottages, c'est qu'ils saisissent une foule entière. Un gigantesque mécanisme d'ordre mental entraîne les gens dans un sillage qui va vers l'autre côté, vers la face cachée de la terre. La société n'existe plus, elle s'est fondue dans un acte unique et colossal : lancer des véhicules ou des tartes à la crème. « L'obstination magique des mêmes effets s'élève à une hauteur féroce et inconnue dont (...) l'immuable répétition accentue le caractère diabolique et gênant » (idem).

Hal Roach misa sur ces films en leur donnant un budget assez large. C'est qu'il y avait alors, dans le cinéma comique américain, une place à prendre. Lloyd, Keaton, Chaplin, Ben Turpin, Monty Banks, Larry Semon ne tournaient plus de courts-métrages. Mack Sennett était en perte de vitesse. Des comédies insignifiantes sur le sport, les collèges ou la vie domestique encombraient les premières parties sans fournir au public ce qu'il attendait. En retrouvant les secrets du « slapstick » dans cette période d'affadissement, Laurel et Hardy eurent un succès massif et immédiat, non seulement parce qu'ils faisaient rire, mais parce qu'ils profanaient le décor ennuyeux de la vie quotidienne.

Et pour eux le passage du muet au parlant se fera en douceur. Le rythme de tournage ne faiblira pas. La voix grave de Hardy, celle de Laurel, plus saccadée, ne changeront rien à leur comique qui restera très visuel. Le parlant, qui fut impitoyable pour les vieilles gloires du burlesque, les épargnera.

Peut-être est-ce dû à une raison technique. La prise de son, encore rudimentaire, avait figé les caméras. Or,

dans les films de Laurel et Hardy, une certaine lenteur prélude toujours aux catastrophes. Ces entrées en matière, souvent faites de plans fixes, se prêtaient aux dialogues et la parole fut ajoutée sans que personne, au fond, s'en aperçoive.

Malheureusement, la prudence d'Hal Roach mit fin aux grandes batailles, aux délires collectifs de **You're Darn Tootin'** ou de **Two Tars**. Comme tous les producteurs d'Hollywood, Roach fut snobé par la bande sonore. Il fallait faire du neuf, du 100 % parlant et surtout fuir le « vieux ciné ». Or, les scènes de foule et les rues perturbées rappelaient trop Mack Sennett. On garda Laurel et Hardy qui étaient populaires, mais on les enferma, on les barricada et ils devinrent surtout des comiques d'intérieur.

De 1929 à 1935, ils tournèrent 41 courts-métrages. La plupart ont été collés bout à bout et présentés en France dans des films de montage : **Les Aventures de Laurel et Hardy**, **Les Carottiers**, **Les Trois Mariages de Laurel et Hardy**, **Les Joies du Mariage**, **Les Chevaliers de la Flemme**, **Bons à tout--Bons à rien**, **Les Joyeux Compères**, **Les Rois de la Gaffe**. Quelques-uns comme **Men O'War**, **The Brats**, **The Music Box**, **County Hospital** ou **Scram** ont échappé à cette macédoine.

Ces films sont très inégaux et le recul du temps nous autorise à dire que le meilleur critère est ici le degré de saccage. Quand Laurel et Hardy démolissent la maison du voisin, quand ils perturbent les travaux d'un atelier de menuiserie ou quand ils rendent coup pour coup les avanies que leur inflige un mauvais coucheur, ils sont éblouissants. Mais quand ils restent en-deçà du feu rouge, ils ne sont que bavards.

Chez eux la qualité est une question de rythme. Posons une règle : quand ils profanent, ils profanent vite. Quand ils sont trop lents, ils ne profanent pas. Hal Roach, qui était devenu un poids mort, ne leur donnait d'ailleurs que de mauvais conseils. C'est lui qui insistait pour qu'ils s'attendrissent. Il avait la manie

du film parlant et jacassant, la phobie du gag visuel qui était, dans sa tête, associé au muet et il voulait substituer à l'humour destructeur une aimable comédie de mœurs.

En tous cas, **Chickens come home** (mars 1931) inaugure une série parfois pénible, celle du matriarcat. Est-ce une idée d'Hal Roach ? Est-ce une réponse de Stan Laurel à ses déboires conjugaux ? De temps à autre, les deux héros vont avoir dans leurs films des femmes impossibles, de véritables castratrices. **Come Clean** (août 1931), **Their First Mistake** (novembre 1932), **Twice Two** (février 1933), **Thicker Than Water** (août 1935) ou, dans les longs métrages, **Sons of the Desert** (**Les Compagnons de la nouba**, 1933), les mettent dans un état de soumission peureuse à la déesse du nouveau monde : la virago.

*
**

Leur dernier court-métrage sera précisément **Thicker Than Water** et il marquera la fin d'une époque. Laurel et Hardy étaient merveilleusement à l'aise dans ces sketches de vingt minutes où le comique ne s'embarassait pas d'éléments romanesques. Ils y tenaient tellement que même après les premiers longs-métrages (**Sous les Verrous**, **Les Deux Légionnaires**, etc...), ils continuèrent à interpréter des films en deux bobines.

La mise en scène était assurée par quelques techniciens du cinéma comique, aujourd'hui oubliés, qui furent successivement ou simultanément Fred L. Guiol, Frank Butler, Clyde Bruckman, James Parrott, James Horne, Lewis Foster, Charles Rogers, Lloyd French :

— Fred Guiol (né en 1898) fut d'abord accessoiriste dans l'équipe de Griffith, puis dans celle de Hal Roach, avant de passer, en 1923, à la mise en scène et d'être un spécialiste du deux bobines (films de Glen Tryon, série « **All-Star** » et, de 1934 à 1938, « **The Wheeler and Woolsey Comedies** »). Parallèlement, il deviendra scénariste (**Gunda Din**, etc...), producteur associé et réalisateur de longs métrages (**Heres come Trouble**, etc.).

— Clyde Bruckman (1894-1955), l'un des gagmen de Buster Keaton, avait partiellement dirigé **Le Mécano de la Générale**. Metteur en scène à part entière, il travailla aussi pour Monty Banks (**Horse Shoes, A Perfect Gentleman**) et Harold Lloyd (**Welcome Danger, Feet First**).

— James Parrott (1892-1939), ancien acteur chez Mack Sennett, était le frère de Charley Chase. Il s'occupa des courts-métrages d'un comique juif assez curieux, Max Davidson, et en 1928 il rejoignit la Compagnie Hal Roach. A notre avis, c'est le meilleur technicien que Laurel et Hardy aient eu à leur service. Du muet (**Two Tars...**) au parlant (**The Hoose-Gow, The Laurel-Hardy Murder Case, The Musix Box, County Hospital**, etc...), sa mise en scène conserva le même punch.

— James Horne (né en 1880) dirigea des sérials et des comédies acrobatiques où Richard Talmadge (qui était connu en France sous le nom de Diavolo) imitait Douglas Fairbanks. Il réalisa **College** pour Buster Keaton, en 1927) et son premier Laurel et Hardy, **Big Business** (l'admirable **Œil pour Œil**), se situe au milieu de l'année 1929. Il n'eut pas toujours la main aussi heureuse et son nom se retrouve associé aux comédies assez molles du début 1931 : **Laughing Gravy, Our Wife**, etc...

— Lewis Foster (né en 1900) a figuré dans l'équipe en 1929. Il était à la fois scénariste et metteur en scène. On le retrouve, après la guerre, mêlé à de petits westerns (**El Paso, Ville sans loi, Guet-apens chez les Sioux**, etc...).

— Enfin la grande série des sketches muets de 1927 à 1929 doit quelque chose à Léo Mac Carey. Mais quoi ? Au Copyright, Mac Carey apparaît tantôt comme superviseur, tantôt comme scénariste. Il n'a signé lui-même que deux courts-métrages, **We Faw Down** et **Liberty** et il en revendique formellement un troisième, **Putting Pants on Philip**. Il était vice-président de la Société Hal Roach et avec le recul, avec la mort des principaux intéressés

(Laurel, Hardy, Finlayson, Bruckman, Parrott...) il a tendance aujourd'hui à s'attribuer la paternité « d'une centaine au moins de Laurel et Hardy » (CAHIERS DU CINEMA, N° 163, février 1965). C'est une réaction bien humaine, mais une critique du témoignage réduirait son rôle à ce qu'il fut probablement : des briefings avec les techniciens, du travail de bureau, quelques coups d'œil sur le plateau et l'examen des bordereaux de recettes.

Des silhouettes familières entouraient Laurel et Hardy. James Finlayson fut leur complice irascible jusqu'à la veille de la guerre. Avec son crâne déplumé et ses moustaches en bataille, il n'avait pas d'âge. Il jouait déjà les ganaches dans les sketches de Laurel (**Architecte malgré lui, Héros de l'Alaska...**) et dans le film **Sans Loi !** qui décida de la vocation comique de Hardy. Il avait une façon de lancer de trois quarts, sur ses tortionnaires, un regard féroce et buté, qui était impayable.

Mae Busch aux yeux de biche, qui fut une vamp des années 1920, donnait aux sketches des débuts du parlant l'éclat de sa maturité perverse. Arthur Housman interprétait les saoulards, Walter Long tenait généralement des rôles de brutes et Edgar Kennedy fut leur flic attitré. Une mention particulière pour le petit bonhomme qui a cherché noise aux deux compères dans **Double Whoopee, Them Thar Hills** ou **Tit For Tat** : il s'appelait Charley Hall et quand on le voyait apparaître, on était sûr qu'il déclencherait, par escalade progressive, une magnifique bagarre lente.

Un mot sur le doublage. Laurel et Hardy essayaient en 1930 de dire eux-mêmes leurs dialogues en français. Ils avaient un accent effroyable et ils étaient visiblement gênés. Sans doute, lisaient-ils les phrases sur un tableau placé hors du champ, ce qui ralentissait l'action. Mais cette expérience donna l'idée de les doubler avec le même accent anglais. Tous les acteurs qui travaillèrent à la post-synchronisation, à Hollywood ou à Paris (Frank O'Neill, Richard Oesterman, Fernand Rauzena, etc...) imitèrent cette diction artificielle qui

faussait les films puisque en version originale Laurel et Hardy parlaient un anglais correct, qui apportait au comique un élément parasite et qui ne manquait cependant pas de charme. On s'est tellement habitué à ce sabir qu'un doublage sans accent apparaîtrait maintenant comme une trahison.

*
**

1935. Laurel et Hardy abandonnent le court-métrage. Ils ont déjà tourné des films d'une heure (**Sous les Verrous, Les Deux Légionnaires**) ou de durée normale (**Les Sans-Soucis, Fra Diavolo, Les Compagnons de la Nouba**).

Les trois premiers sont bons, **Fra Diavolo** à peu près nul et **Les Compagnons de la Nouba**, qui eût donné la matière d'un bon sketch, s'étire comme de la pâte à tarte. Une certaine coloration fantastique sauvera peut-être de l'oubli **Un Jour, une Bergère**, mais déjà apparaissent des signes de lassitude.

En 1936, la Metro-Goldwyn-Mayer lance **Bons pour le Service**, un film assez moyen qu'elle soutient à bout de bras, par la publicité. Puis, c'est une opérette encore plus nulle que **Fra Diavolo : La Bohémienne**. Certes Laurel et Hardy n'ont jamais eu autant de succès. Le monde entier les connaît et leurs vieux films de montage (**Les Carottiers, Les Joyeux Compères**, etc...) enrichissent les distributeurs. Mais la Metro les a, avec ses gros budgets, transformés en pitres.

Stan Laurel réagit. Il produit lui-même les deux films qui suivent et qui sont des chefs-d'œuvre et des merveilles d'extravagance : **C'est donc ton frère** (assistance technique de Harry Lachman) et **Laurel et Hardy au Far-West** (James Horne).

La Metro récidive avec **Les Montagnards sont là** (1938), une opérette du style Châtelet où Laurel et Hardy réussissent à placer quelques très bons gags. On préférera cependant **Têtes de pioche** (1938), **Laurel et**

Hardys conscrits (1939), **As d'Oxford** (1940) dont le début retrouve soudain le ton des années 1930, et **Laurel et Hardy en croisière** (1940).

C'est fini. Les deux acteurs passent un an sans tourner. Ils ont la cinquantaine. Tout les invite à prendre un repos bien gagné. Leurs visages ont changé, plus buriné chez l'un, plus alourdi chez l'autre. Ils sont à l'âge où l'on commence à manquer de passion pour de nouvelles entreprises. Et pourtant, ils retrouvent, après douze mois d'absence, le chemin du studio. Ils signent chez Fox en 1941, puis à la M.G.M. en 1944 et chez Fox encore l'année suivante. Ils interprètent huit longs-métrages extrêmement faibles (**Quel Pétard**, **Laurel et Hardy chefs d'îlot**, **Les Cuistots de sa Majesté**, etc...) dont les meilleurs passages sont des reprises d'anciens gags.

En 1947, de passage à Paris, ils déclarent à la presse « qu'ils tourneront quatre films en Europe, un en France pour Pathé, un en Angleterre pour Korda, un en Italie et un au Danemark » (L'ECRAN FRANÇAIS, N° 126). Stan Laurel est amer : « Hollywood est la ville la plus cruelle du monde (...). On ne vous respecte jamais pour votre passé, mais simplement pour ce que vous gagner actuellement » (Idem). Un seul projet voit le jour, trois ans plus tard, en France : **Atoll K**, et l'ironie du sort voudra qu'il soit confié à l'un des cinéastes les plus médiocres du pays, Léo Joannon.

Oliver Hardy meurt le 7 août 1957 et Stan Laurel le 23 février 1965.

La revanche leur viendra des montages de Robert Youngson (**La Grande Époque**, **Quand le rire était roi**) ou, confrontés à d'autres acteurs de leur génération, ils prouvèrent qu'ils étaient les plus drôles. Elle viendra de la Cinémathèque de Belgique qui a organisé, en 1965, la première grande rétrospective. Elle viendra de l'U.F.O.L.E.I.S., qui, en France, n'a cessé de diffuser leurs films.

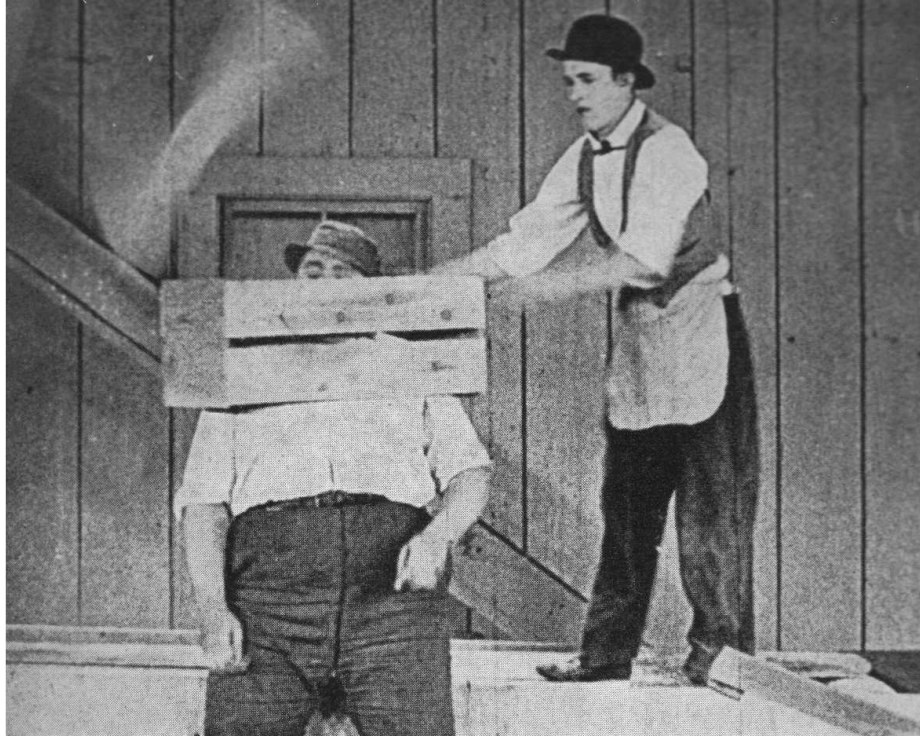
Simplement parce qu'on le connaît mieux, le cinéma



Débuts : Laurel dans **SHORT ORDERS** (SUPER-SERVICE) 1923,

et Hardy, dans **REX, KING OF THE WILD HORSES** (SANS LOI) 1925.



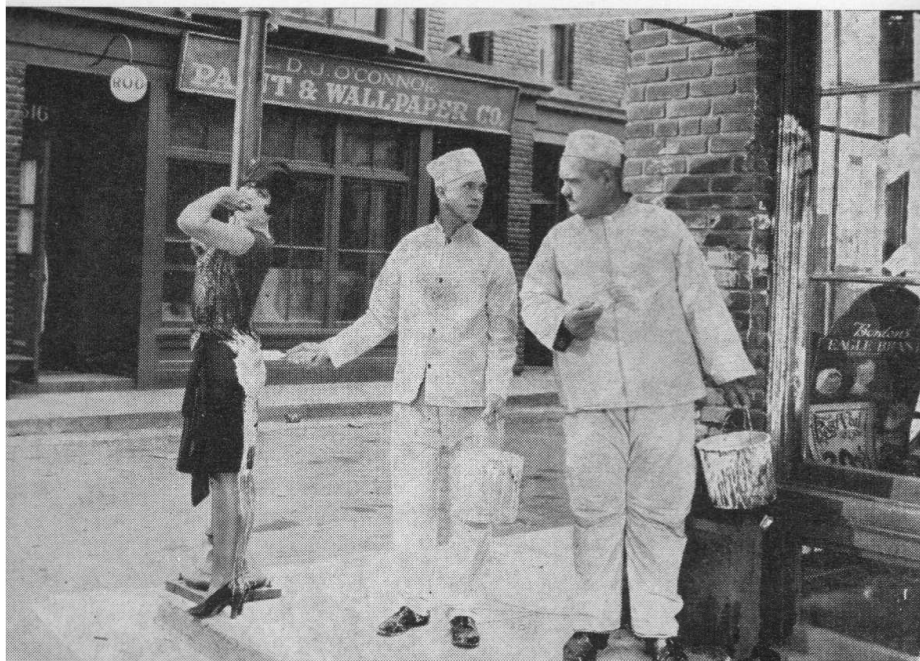


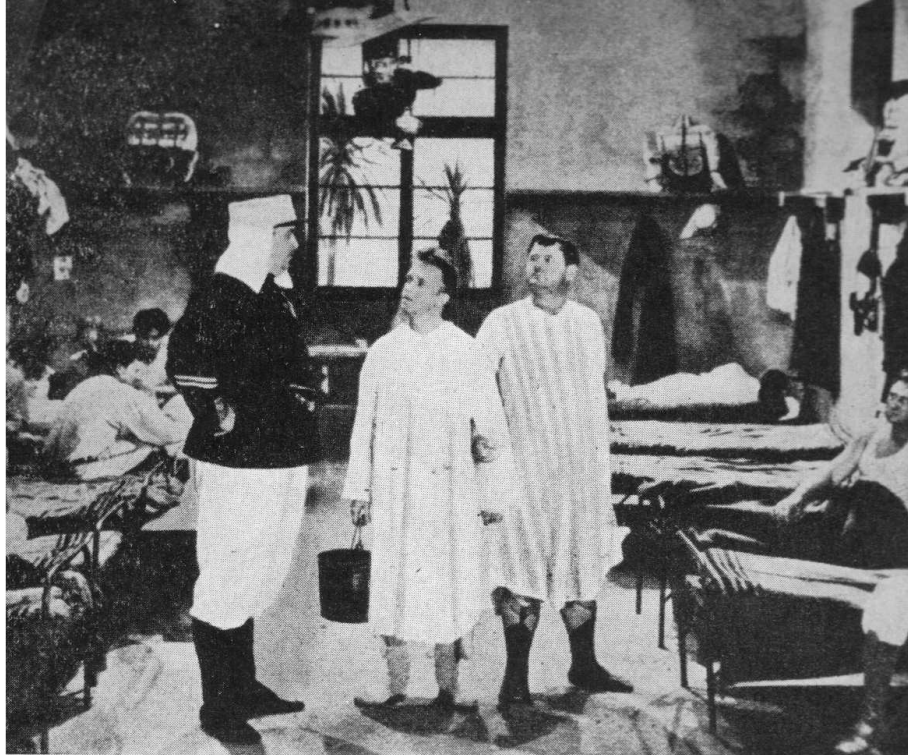
ORANGES AND LEMONS. Laurel, 1923.



FLYING ELEPHANTS (A L'AGE DE PIERRE) 1927.

THE SECOND HUNDRED YEARS, 1927.





BEAU HUNKS (LES DEUX LEGIONNAIRES) 1931.

LAUGHING GRAVY (LES CAROTTIERS) 1931.



burlesque n'est plus une pyramide où trônerait Chaplin, l'homme qui ne fait plus rire. Buster Keaton a été révélé. Harold Lloyd le sera quand on aura tiré à neuf ses 120 courts-métrages. Dans cette remise en place des grands comiques américains, si cruels pour Charlot, Laurel et Hardy sont bénéficiaires.

Toutes ces années de travail en commun dans l'un des métiers les plus ingrats du monde, celui d'acteur de cinéma, auraient été intenables pour les deux hommes, s'il n'y avait eu entre eux un accord de principe. Laurel s'occupait de ce qu'il aimait : le script, les gags, la mise en place, la technique pure, et il passait son temps à la salle de montage. Hardy avait pour règle de ne jamais intervenir dans ce domaine réservé et même si l'autre se trompait, il attendait que Laurel trouve lui-même la bonne solution. Le soir, dès que les prises de vues étaient finies, il quittait le studio et il allait jouer au golf. Sa vigilante courtoisie, son effacement volontaire furent les raisons de ce miracle : un tandem qui a résisté, pendant un quart de siècle, à l'usure de la vie quotidienne.

Au cinéma, ils formaient un couple dont les rapports étaient renversés. Hardy prenait toujours le commandement, il décidait pour deux, il avait l'apparence du pouvoir et quand il suivait les suggestions de Laurel, qui étaient d'ailleurs désastreuses, il se bornait à dire ensuite d'une voix inimitable : « Tu m'as encore fourré dans un joli pétrin ».

Il n'y a jamais eu dans leurs films la moindre note pédérastique. Pourtant ils dormaient très souvent ensemble et on ne compte plus leurs scènes de lit. Mais cela se passait à un autre niveau, rigoureusement asexué. Eux-mêmes avaient à l'égard des femmes une attitude indifférente ou s'ils étaient mariés, une réaction d'auto-défense. Comme l'a écrit Louis Chavance : « Ils ne sont pas laids, mais on distingue nettement qu'ils

sont mis sur terre pour jouer un rôle précis où l'amour n'a aucune part. Si on les voit mariés, c'est toujours au début du film (...). Aucune belle jeune fille ne vient troubler leur double cœur » (LA REVUE DU CINEMA, N° 7, 1930).

Laurel, qui n'était pas le souffre-douleur de Hardy, n'était pas davantage son protégé. Il y avait, dans leurs relations, une remarquable absence de chaleur humaine et si parfois, comme au début de **The Laurel-Hardy Murder Case** ou à la fin de **Laughing Gravy**, la menace d'une rupture laissait poindre l'émotion, Laurel faisait place nette au rire, d'un geste ou d'un mot magnifiques de désinvolture.

Tout au plus peut-on dire avec Barthélémy Amengual, et en restant sur le plan du comportement, que Hardy et Laurel avaient des rapports de père à fils : « Laurel déclenche des catastrophes et Hardy se sent responsable. Il se doit de réparer le mal et de sauver la face (...). En bon père, il entend ne pas être dépassé par son fils. D'où son souci des priorités : s'il faut frapper à une porte, c'est à lui de saisir le heurtoir ; si l'on a sonné, c'est à lui d'aller ouvrir. Et tant pis si l'enfant trop curieux l'a déjà précédé à la porte. Il l'arrête, d'un geste de sa main ouverte, et reprend les devants ». Amengual note aussi « la jalousie de Hardy, incapable, des traits de génie de Laurel ». Tout cela relève de la psychologie du commandant et du commandé. Dans le tandem il fallait un chef, ne fût-ce que pour le bafouer. Mais nous défions quiconque d'y trouver autre chose : il n'y a ni bons sentiments, ni haine conjugale, ni amitié louche. Ce couple n'est pas un vieux ménage. Répétons-le, c'est la rencontre de deux êtres venus d'ailleurs.

Laurel s'est donc, à partir de 1927, résigné à jouer les idiots. Il est souvent le moins bon des deux, parce que les rôles d'idiots (on le voit aujourd'hui avec Jerry Lewis) sont ingrats et lassants. Hardy campe au con-

traire un personnage superbe. Bien sûr, il est gros et, comme le dit Louis Chavance, les femmes qui dans la vie ont un mari ou un amant un peu dodu « se vengent, en montrant leurs jolies dents féroces dans le rire qui s'adresse à la caricature ». Mais il a une courtoisie extrême et des manières de gentilhomme du Sud. Même quand il est chômeur ou vagabond, il observe l'étiquette en prenant soin de présenter son partenaire : « Je suis Monsieur Hardy et voici mon ami, Monsieur Laurel ».

Cette prévenance, ce raffinement étaient si bien dans sa nature qu'au cinéma, il ne tolérait aucune faute de goût. On peut faire le bilan des films qu'il a tournés avec Laurel : les gags y sont plus ou moins bons, mais jamais vulgaires. Autant Chaplin visait bas, en exploitant le détail sordide, autant Hardy, comme Lloyd ou Keaton, fut exigeant et digne. Pour s'en convaincre, il suffit de revoir certains courts-métrages où Laurel jouait seul et où, effectivement, on relève des fausses notes.

La morphologie et la morale du couple ont été codifiées dès 1927 et jusqu'à la fin de leur association, Hardy aura la même gravité dans la persévérance et les mêmes costumes noirs, tandis que Laurel, en complet gris de fantaisie, sera un gaffeur placide et sans complexe. Leur condition sociale est mal définie : pas de métier véritable, mais des « petits métiers » : vendeurs à domicile de sapins de Noël ou de cartes postales, livreurs, matelots d'occasion, musiciens ambulants, ramoneurs, marchands de poissons... Ils n'aiment pas tendre la main (**One Good Turn** est le seul film où ils demandent de l'aide) et quand ils sont réduits à coucher sur les bancs et à fuir la police, ils conservent un orgueil inaltérable. Parfois ils ont pignon sur rue (un magasin d'électricité dans **Tit For Tat**) et quand ils sont mariés, ils occupent toujours des situations aisées, ce qui est conforme à la mythologie du mariage aux Etats-Unis (**Me and my pal, Come Clean Block Heads**, etc...). Mais ils se tiennent généralement à l'écart du travail suivi et

leur seule attache avec la société est involontaire : c'est l'uniforme qu'ils endossent dans l'armée.

Louis Chavance les a définis « des débrouillards malhabiles ». C'est vrai si l'on précise qu'ils ne se débrouillent pas pour arriver, mais pour se défendre. Ils ne jouent pas le jeu de l'existence en groupe et ils sont en dehors des impératifs de la mentalité collective. Ils ont une conduite féroce et individualiste, et cette liberté, ils la conquièrent sans cesse de haute lutte.

**

Leur comique est un art de la catastrophe calculée, du mûrissement des gags. Ils introduisent dans le burlesque des temps morts volontaires qui créent chez le spectateur une impatience, une tension qui se libèrent d'un seul coup. Comme dans l'amour où le plaisir est meilleur s'il est différé, le rire est un instant retenu dans la gorge.

Cette lenteur intercalée entre deux violences s'est appelée « slow-burn ». Elle donne son plus bel effet dans les bagarres par escalade où chacun des adversaires rend coup pour coup à l'autre. C'est une sorte de jeu où la vengeance est imaginée, infligée, savourée avec l'accord de la victime, où chaque joueur accepte passivement d'être coiffé d'un seau de mélasse et d'avoir son veston découpé en tranches, parce qu'il répond, quand vient son tour, par une vengeance encore plus radicale. Jamais ce jeu n'a existé. Les vraies bagarres sont frénétiques et maladroites, avec des écorchures et des coups de poing dans le vide. Une colère qui prend le temps d'être inventive et contemplative appartient à un autre monde, et s'il y a un comique parallèle, c'est bien cet art de la riposte où les structures mentales fonctionnent différemment. Le slow-burn relève du fantastique, non pas seulement parce que les gags sont des « collages », mais parce que la fureur à zéro degré est inconnue chez l'homme.

Laurel et Hardy ont trop rarement, à notre gré, usé

du slow-burn, comme ils ont trop rarement prolongé les bagarres dans la démence collective. Cependant Chavance a raison de dire qu'ils portent en eux un « principe de dissolution ». Même dans les films plus bavards, plus raisonnables, où la lenteur n'est pas un prélude mais un défaut, leurs gags demeurent des réactions en chaîne où « chaque reprise ajoute une invention, une variation qui les fait progresser jusqu'à la merveille » (B. Amengual). Ils partent d'une situation banale qu'ils exploitent jusqu'à la corde, et c'est l'insistance dans le rebondissement qui aboutit à ces dévastations spectaculaires que nous aimons chez eux.

Ils utilisent des objets ordinaires qui n'ont pas d'âme, pas de mystère, pas d'existence cachée. Avec eux, un lit est un lit, une table est une table et les tondeuses à gazon ne deviennent pas comme chez Jerry Lewis, des êtres menaçants doués d'une vie propre : ce sont tout simplement des outils de jardinage.

Cette simplicité tranche sur les habitudes du cinéma comique américain. Chez Chaplin, l'objet a un rôle démoniaque. Comme la porte tournante de **La Cure** ou le lit de **Charlot rentre tard**, il est en rébellion et le comique naît de ce combat de l'homme avec les choses. Chez Keaton, l'objet relève d'un monde imaginaire. **La Maison démontable** est une construction de l'esprit et la salle à manger de **L'Epouvantail**, qui se transforme sous nos yeux, tient du miracle. Ici au contraire, l'objet est un médiateur. Il ne décide pas, il intervient par ricochet, que la faute en incombe à la fatalité ou à la maladresse. Laurel et Hardy conservent aux choses leur aspect logique et l'adhésion du spectateur est d'autant plus grande, sa joie plus vive, que le gag est plus vraisemblable.

Eux-mêmes se gardent bien d'avoir l'air de clowns ou de tiqueurs. Leurs procédés, leurs « trade-marks », se limitent à des signes de reconnaissance :

— chez Hardy, des coups d'œil excédés à la caméra ; des coups de chapeau tout en rondeurs ; un jeu de

cravate quand il veut se montrer galant ; un geste large et ampoulé quand il a la plume à la main ;

— chez Laurel une voracité imperturbable ; un sourire moqueur et une certaine façon de rentrer la tête **dans les épaules** chaque fois qu'il prend le public à témoin ; un geste de la main dans sa tignasse qu'il ébouriffe, pour trahir l'embarras ;

— **chez tous les deux**, un coup de menton qui signifie qu'ils ont rivé son clou à l'adversaire.

Parfois Laurel interprète seul certains numéros (la mise du vin en bouteilles dans **La Bohémienne**, la scène du Saint-Bernard et du baril de rhum dans **Les Montagnards sont là**) ou utilise des astuces de mime : le creux de la main qui devient une pipe (**Têtes de pioche**), le doigt-briquet (**Laurel et Hardy au Far-West**), les genoux qu'il frappe avec les mains à plat, puis en croisant les bras et en touchant au vol son nez et une oreille (**Fra Diavolo**), le « doigt qui gigote », obtenu en mettant les paumes l'une sur l'autre et en les faisant tourner de 180 degrés.

Enfin il fait quelquefois le simulacre de pleurer. Mais il s'est expliqué sur l'emploi de ce procédé : « Le rôle que je jouais dans (**Get'em Young**) me fit trouver un truc qui devint par la suite partie intégrante de mon personnage, quand je fus le partenaire de Hardy. Dans ce film, j'étais un jeune homme très timide. Pour corser le personnage, je me mettais à pleurer, puis je faisais remonter tous les traits de mon visage en souriant, « *screwed my face up* », et depuis j'ai utilisé ce gag. Mais de tous mes trucs, c'est le seul que je n'aime pas. Des années plus tard, quand nous improvisions sur le plateau et que nous étions à bout de ressources, Hal Roach insistait pour que je me mette à pleurer, en prétendant que mes larmes provoqueraient le rire. Mais je n'ai jamais eu le moindre penchant pour ce procédé, même s'il a fait partie de mon arsenal comique » (John Mc Cabe, **Mr LAUREL AND Mr HARDY**, p. 86).

Quant au gag du coup d'œil dit de « double take »

qu'ils ont tous deux utilisé, c'est James Finlayson qui l'avait inventé : « il fixait d'abord un acteur dans les yeux, puis, tournant la tête d'un air indifférent, regardait un autre artiste l'espace d'une seconde et ramenait ensuite rapidement ses yeux sur le premier individu, en lui faisant une grimace et comme s'il venait seulement de s'apercevoir de sa présence » (Robert Florey, **HOLLYWOOD D'HIER ET D'AUJOURD'HUI**, p. 125).

Enfin le parti-pris de réalisme qui était indispensable à un comique dévastateur, a souffert cependant quelques exceptions : la très belle idée d'une ombre de rideau que l'on tire comme un vrai rideau (**Têtes de pioche**), celle du sommier-harpe (**Laurel et Hardy conscrits**), les jambes autour du cou (**Going Bye-Bye !**), les tortures déformantes (**La Bohémienne**), la tête tournée à l'envers (**The Live Ghost**), la mutation en chimpanzé (**Dirty Work**) ou en cheval (**Laurel et Hardy conscrits**).

Arrêtons là cette analyse qui risquerait de faire oublier l'essentiel : Laurel et Hardy ne sont ni tendres ni pitoyables, ils ne font pas appel à l'émotion, ils n'ont pas de chagrin, ils gardent une dignité royale. « Rien, écrit Chavance, ne vient troubler la netteté du rire (...). Ils sont à la source la plus limpide du comique ».

Depuis quarante-cinq ans, c'est-à-dire depuis qu'ont paru les premiers textes sur Chaplin, le mythe de Paillassa empoisonne l'Histoire du Cinéma. Mais plusieurs signes indiquent que l'époque de la tarte aux larmes va s'achever. Déjà la vieille critique est restée bouche bée devant la rétrospective Keaton, parce qu'elle n'a plus trouvé à faire son numéro. Laurel et Hardy ne donnent aucune prise à l'amalgame du rire et de la tristesse. Ce sont de nobles étrangers, de magnifiques perturbateurs et, dans sa radicale simplicité, nous revendiquons pour eux le mot de Harold Lloyd : « Si les idées que nous utilisons dans nos films déclenchent des rires, ce sont des gags. Si elles ne produisent rien, ce sont simplement des erreurs ».

Filmographie

Il y a de telles zones d'ombre dans l'Histoire du Cinéma qu'une filmographie satisfaisante de Laurel et Hardy demeure, pour quelque temps encore, impossible à dresser.

La source que l'on pille habituellement est la liste de titres que John Mc Cabe donne à la fin d'un excellent ouvrage, « Mr Laurel and Mr Hardy », qui a paru à Londres, au Museum Press, en 1962. Cette liste irremplaçable a été établie sans médiation parasitaire, puisque Mc Cabe a pu, de leur vivant, interroger ses amis Stan et Oliver. Mais pour les œuvres de jeunesse, elle demeure sujette à des défaillances, à des erreurs de dates et aux oublis que l'inconscient dicte aux mauvais souvenirs.

Nous avons glané d'autres titres dans des textes divers (par exemple la revue allemande « FILM », N° 8, juin 1964), mais nous avons pris soin de rester dans le doute, quand rien ne recoupait ces renseignements.

Nous avons adopté la chronologie du CATALOG OF COPYRIGHT ENTRIES publié par Library of Congress (MOTION PICTURES II et III). Cette chronologie n'est pas rigoureuse, puisqu'elle donne les dates auxquelles les producteurs déposent les titres de leurs films. Il s'agit d'une formalité juridique destinée à protéger les droits d'exploitation. Or :

— Dans les années 1920, les petites compagnies négligeaient souvent cette formalité pour les courts-métrages comiques, qui n'étaient que des compléments de programme à faible valeur commerciale.

— La Société Hal Roach, ici la principale intéressée,

a attendu le mois de septembre 1927, pour ajouter sur les formulaires le nom du metteur en scène.

— Enfin, les films ont été quelquefois achevés plusieurs semaines avant le dépôt du titre.

Mais la chronologie du Copyright a le mérite d'exister et d'être cohérente. Nous avons préféré la suivre, plutôt que de modifier la date de certains films sur la base de renseignements aléatoires.

En langue française, deux documents demeurent indispensables pour la connaissance du comique muet américain, le catalogue de la Filmathèque Pathé-Baby (9,5 mm) et celui de la Cinémathèque Kodascope (16 mm). Ils nous ont aidé à identifier certains films où Laurel jouait seul.

Mais le plus difficile a été d'établir un tableau de correspondance entre les titres originaux et les titres français. Les courts-métrages de Laurel et Hardy ont donné lieu, dès le début du parlant, à un trafic invraisemblable. Vendus et revendus, doublés et raccourcis, ils sont passés de mains en mains, de contre-types en contre-types, pour faire surface à l'instant où la trace en semblait perdue. **Dirty Work** (1933), c'est à la fois **Un Sale Boulot**, **Les Ramoneurs**, **Sale Besogne** et le sketch n° 2 des **Chevaliers de la flemme**. **Hog Wild** (1930) s'appelle tantôt **Maris sauvages**, tantôt **Les Bricoleurs** et reparait dans **Les Aventures de Laurel et Hardy**. On a monté sans vergogne, en truquant le doublage pour ménager une transition. **The Hoose-gow** (1929) à la suite de **Night Owls** (1930), et **Joyeux Pique-nique**, autrement dits **Jours de vacances**, autrement dit le sketch n° 2 des **Aventures de Laurel et Hardy**, n'a rien à voir, quoi qu'on en pense, avec **Laurel et Hardy campeurs**, c'est-à-dire avec le sketch n° 3 des **Joyeux Compères**.

Ce travail d'identification était d'autant plus nécessaire que les films parlants de Laurel et Hardy furent, en Europe, systématiquement doublés. Ils s'adressaient au grand public. Ils n'étaient pas, comme certaines œuvres des frères Marx, destinés au Studio 28. Ils

allaient leur chemin de bulldozers du rire dans les quartiers et les campagnes. Ils avaient, somme toute une carrière essentiellement populaire.

Les documents écrits ont donné aujourd'hui tout ce qu'ils pouvaient fournir. Il faut aller aux sources véritables, c'est-à-dire aux copies conservées par les Cinémathèques. La Fédération Internationale des Archives du Film (F.I.A.F.) nourrit le projet d'un inventaire du cinéma comique américain, par voie d'enquête auprès des musées, des distributeurs et des collectionneurs. C'est une vaste entreprise qui demandera plusieurs années. Quant on aura la description des Laurel et Hardy qui dorment à Berlin-Est, à New York, à Moscou ou à Casablanca, on pourra s'attaquer, sérieusement cette fois, à une filmographie. Mais nous n'avons pas eu la sagesse d'attendre.

Le contrôle sur copies a été limité aux collections suivantes :

- Cinémathèque Royale de Belgique ;
- Cinémathèque Suisse ;
- Cinémathèque de Toulouse ;
- Offices Régionaux du Cinéma Educateur (U.F.O.L.E. I.S.) de Lyon, Poitiers et Toulouse ;

que nous remercions ici.

Nous ne saurions trop insister sur le caractère hypothétique de certaines attributions. Nous accueillerons avec plaisir tous les renseignements que l'on voudra bien nous donner pour compléter des lacunes ou rectifier des erreurs.

Un dernier mot. Dans une filmographie, on n'a pas l'habitude d'émettre des jugements de valeur. Mais sur le marché du film comique, dont ils étaient à la fois les instigateurs et les prisonniers, Laurel et Hardy ont donné le meilleur et le moins bon. Leur carrière est si mal connue que les articles nécrologiques ont justement cité le moins bon : **Fra Diavolo, La Bohémienne**

Nous avons jugé utile de déroger à la coutume et de faire suivre certains titres — tous ceux des films que nous avons revus en 1965 — d'un signe conventionnel :

- Nul, faible.
- • Variable, inégal.
- • • Bon.
- • • • Exceptionnel.

Ce travail, enfin, doit beaucoup à la collaboration et à la mémoire vigilante de notre ami Guy-Claude Rochemont.

STAN LAUREL

1917 (sans précision). — NUTS IN MAY.

R. : Bobby Williamson.

Cité par John Mc Cabe : « ... Laurel s'échappe d'un asile d'aliénés, vêtu en homme d'affaires et coiffé d'un chapeau Napoléon ».

1917 (sans précision). — THE EVOLUTION OF FASHION.

Cité par John Mc Cabe.

1918 (sans précision). — WHOSE ZOO.

Cité par John Mc Cabe.

1918 (sans précision). — LUCKY DOG.

R. : Jesse Robbins.

Intégré au montage **30 Years of fun (Les Mousquetaires du rire)**, de Robert Youngson (Fox, 1964).

Cette histoire de chien vagabond qui gagne un prix à un concours et qui vaut à Laurel d'être accusé de vol, était une simple expérience commerciale : il s'agissait, dit John Mc Cabe, d'envoyer un échantillon du comique de Laurel aux exploitants new-yorkais. En apache, Oliver Hardy y fait une apparition qui n'est due qu'aux hasards du métier d'acteur de complément.

27 mars 1918. — HICKORY HIRAM.

S. et R. : Edwin Frazee. — P. : Universal. — 1 bobine.

10 septembre 1918. — HUNS AND HYPHENS.

S. et R. : Larry Semon. — P. : Vitagraph. — 2 bobines.

27 septembre 1918. — JUST RAMBLING ALONG.

P. : Rolin et Pathé Exchange.

27 septembre 1918. — NO PLACE LIKE JAIL. •

P. : Rolin Film et Pathé Exchange.

Il s'agit probablement du film que la Cinémathèque de Belgique possède sous le titre **Detained** (Distributeur : Pinnacle Production). — C'est une pantalonnade où Stan Laurel imite Charlot. Il arrose des arbres dans un parc. Un bagnard évadé l'assomme, lui enlève ses vêtements et les échange avec les siens. Les flics le conduisent en prison. Dans sa cellule, il tue une mouche à coups de fusil. Aux lavabos, il se bagarre près d'une cuvette d'eau savonneuse. On le retrouve dans la chambre des exécutions où il donne un coup de main au bourreau pour régler la chaise électrique. Mais c'est le bourreau qui est électrocuté et qui monte au ciel. Laurel creuse un tunnel pour s'évader, fait sauter une muraille à la dynamite et aboutit au bureau du directeur qui est justement le père de la jeune fille dont il est amoureux. On le reconnaîtra, on le libère, il quitte la prison en pleurant, puis finalement se met à sourire. Dans la rue, un agent de police se lance à sa poursuite et tombe dans une bouche d'égout.

En dépit des idées folles du scénario, c'est nul. Laurel a pris Chaplin pour modèle, un Chaplin débraillé, laborieux, larmoyant. Tout y est, le melon, les habits trop large, les coups de pied aux fesses, et même une sorte de langueur pédérastique.

28 septembre 1918. — BEARS AND BAD MEN.

S. et R. : Larry Semon. — P. : Vitagraph. — 2 bobines.

14 octobre 1918. — FRAUDS AND FRENZIES.

S. et R. : Larry Semon. — P. : Vitagraph. — 2 bobines.

21 novembre 1918. — DO YOU LOVE YOUR WIFE ?

P. : Rolin Film et Pathé Exchange.

4 janvier 1919. — (?) — MIXED NUTS.

S. : C. B. Hoadley. — R. : Roy Clements.

Cité sous toutes réserves.

23 janvier 1919. — HOOT MON.
P. : Rolin Film et Pathé Exchange.

1919 (sans précision). — SCARS AND STRIPES.
Cité par John Mc Cabe. — R. et I. : Larry Semon.

8 avril 1921. — THE RENT COLLECTOR.
S. et R. : Larry Semon et Norman Taurog. — P. : Vitagraph. — 2 bobines.

10 octobre 1922. — THE EGG.
P. : Metro Pictures Corporation. — 2 bobines.

27 avril 1923. — THE NOON WHISTLE.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

27 avril 1923. — WHITE WINSEE. • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

Assez décousu, **White Wings** est un film-poursuite où Laurel, tantôt balayeur, tantôt arracheur de dents, échappe à un gros flic auquel il joue des tours pleins d'une joyeuse méchanceté. C'est ce Laurel que nous aimons : désinvolte et cynique. Totalement dégagé de l'emprise de Charlot, il a créé un personnage libre comme l'air, décomplexé, gouailleur qui respire un féroce plaisir de vivre et qui sera le sien jusqu'en 1927, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Oliver Hardy.

Quand il coince le gros flic dans une porte à glissière et qu'il calcule son élan pour un coup de pied majestueux, il faut le voir prendre à témoin les spectateurs : il ne se venge pas, il jubile. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

10 mai 1923. — THE PEST.
P. : The Amalgamated Producing Co. — 2 bobines.

10 mai 1923. — WHEN KNIGHTS WERE COLD.
R. : Frank Rouse.
P. : The Quality Producing Corporation. — 2 bobines.
Parodie de ROBIN DES BOIS.

« Je souhaite que l'on ressorte ce film et j'aimerais le revoir, a confié Stan Laurel (...). Il y avait 300 cavaliers montés sur de faux chevaux, vous savez, des chevaux de cirque avec des jambes d'hommes (...). C'était une séquence très belle et très amusante. Ce que nous faisions à cette époque était plein de ces trucs de cirque oubliés aujourd'hui... » (John Mc Cabe, p. 82).

12 mai 1923. — PICK AND SHOVEL.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

6 juin 1923. — UNDER TWO JAGS. • • • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 1 bobine.

Parodie de UNDER TWO FLAGS (**Sous deux drapeaux**, 1922).

Une satire éblouissante des honneurs militaires. Laurel est soldat dans l'Armée d'Afrique. Il perturbe un exercice en prenant des poses, comme s'il s'agissait d'une photo de groupe. Lors d'une remise de décorations, il transforme l'accolade en une scène ambiguë, où le baiser de l'officier devient pédérastique. Condamné à mort, il est dégradé sur le front des troupes. Le colonel lui arrache sa Légion d'honneur et Laurel se retourne : il a dix autres médailles épinglées dans le dos. Le colonel s'en prend alors aux boutons de sa vareuse et, bouton par bouton, Laurel lui rend la pareille. Un officier commande le peloton d'exécution, tout en mangeant une banane. Mais le mât du drapeau s'écroule et c'est l'officier qui tombe dans la fosse préparée pour Laurel. A coups de pelle, on le recouvre de terre. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

7 juin 1923. — ORANGES AND LEMONS (ORANGES ET CITRONS). • • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 1 bobine.

Laurel cueille des oranges et les met en caisse dans une plantation de Californie. Il est l'ordonnateur désin-

volte des catastrophes. Ce qui frappe ici, c'est la simplicité des accessoires et l'extraordinaire précision des gags. Le film est fait avec rien : des caisses, un tapis roulant, quelques oranges et trois comparses. Mais Laurel mène la danse. Il provoque, il esquive, il met hors de combat et la dernière image le montre épanoui au milieu du désordre. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

7 juin 1923. — KILL OF CURE. • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

Nous pensons qu'il s'agit du film **Remède infailible**, où Laurel cherche à vendre un produit qui nettoie, qui guérit et qui saoult. Il tombe sur un sourd-muet, puis sur une femme taillée en Hercule, qui le poursuit à coups de parapluie. Enfin il trouve un client : un petit vieux à moustaches qui veut s'enivrer et qui est pris en filature — nous sommes au temps de la prohibition — par un flic en civil. Le flic confisque la bouteille, boit au goulot et part en criant de douleur. Le petit vieux ingurgite le produit d'un air de matou satisfait. Cependant Laurel a proposé sa drogue à un automobiliste dont la voiture est couverte de boue. L'autre l'invite à nettoyer la carrosserie et le congédie sans rien acheter. Laurel se venge en aspergeant la voiture de plâtre. Puis, il fait du porte à porte et il retrouve la matrone du début qui l'envoie rouler sur le gazon. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

7 juin 1923. — GAS AND AIR.

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

12 juin 1923. — COLLARS AND CUFES (CHEZ LE BLANCHISSEUR. — 1 bobine. • • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — D. : Laff Movie.

De la même veine qu'**Oranges et Citrons**, c'est une poursuite en local clos, où Laurel fait tourner en bour-



SONS OF THE DESERT (LES "COMPAGNONS" DE LA NOUBA) 1933.

TWICE TWO (LES JOIES DU MARIAGE) 1933.





THEM THAR HILLS (JOYEUX COMPÈRES) 1934.

BABES IN TOYLAND (UN JOUR UNE BERGÈRE) 1934.



OUR RELATIONS (C'EST DONC TON FRÈRE) 1936.

THE FIXER-UPPERS (LES ROIS DE LA GAFFE) 1935.





WAY OUT WEST (LAUREL ET HARDY AU FAR WEST) 1937.

SWISS MISS (LES MONTAGNARDS SONT LÀ) 1938.



rique le patron d'une blanchisserie. Cela s'achève en catastrophe : l'eau savonneuse d'une machine à laver envahit la boutique et la rue. Les agents de police venus à la rescousse dérapent et s'affalent dans les monceaux de linge. Laurel émerge en riant de la mêlée abominable. Il a vaincu hommes et choses. Il savoure son triomphe. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

18 juin 1923. — MUD AND SAND.

R. : Gil Pratt. — P. : Amalgamated Producing C°.

Parodie de BLOOD AND SAND (ARENES SANGLAN-TES), de Fred Niblo. — 3 bobines.

29 juin 1923. — THE HANDY MAN. • • •

S. : Bob Munson. — R. : Bob Kerr. — P. : Quality Productions. — D. : Metro Pictures. — 2 bobines.

Sous toutes réserves, nous formons l'hypothèse qu'il s'agit de **Architecte malgré lui**, avec James Finlayson (réédité après la guerre dans la série **Les Mémoires de Stan Laurel** et affublé d'un commentaire stupide. — D. : Franfilmdis) qui s'est appelé aussi **Durand et Stany à l'âme militaire**.

Laurel est soldat, Finlayson sergent et l'un obéit à l'autre. Mais dans le civil, les rôles vont s'inverser, Laurel est embauché dans un chantier de construction où il sème le désordre. Finlayson y travaille aussi et il reçoit un marteau sur le crâne, puis un rouleau de matière isolante, puis des ardoises. Il se juche sur une planche que Laurel se met à scier et il tombe dans le vide. Mais au moment de se venger, il s'en va seul, les bras coupés, marmonnant de fureur : Laurel vient de recevoir sa nomination de chef de chantier et Finlayson a le respect de l'autorité. Cette nomination est d'ailleurs survenue par erreur, mais Laurel à l'air de se tirer d'affaire. La maison — une construction en bois — est achevée et il ne reste qu'à enlever un étau. Le grand patron assiste à la chose. On donne le dernier coup de masse. La maison s'effondre comme un château

de cartes et Laurel prend la fuite. Il s'engage dans l'armée où il retrouve son persécuteur, le sergent Finlayson. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

11 août 1923. — SHORT ORDERS (Super-SERVICE). •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 1 bobine.

Il y a de mauvais Laurel, celui-là par exemple. A qui la faute ? A Chaplin, que Laurel a voulu, à nouveau, imiter. On sait combien Chaplin peut devenir vulgaire quand il interprète un rôle de garçon de restaurant. En cherchant lui aussi des gags au niveau du fromage qui marche tout seul, Laurel n'a pas eu la main heureuse. Oublions ce **Super-Service** dont une copie existe néanmoins à la Cinémathèque de Toulouse.

11 août 1923. — A MAN ABOUT TOWN. • • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — D. : Laff Movie.

Laurel suit une jeune femme dans un magasin de lingerie et il est pris en filature par l'Inspecteur Finlayson, qu'il sème en lui mettant un bébé dans les bras. Tous deux se retrouvent dans un salon de coiffure, tandis que la jeune femme fait des emplettes dans une autre boutique. Quand elle sort, ils se précipitent dans la rue, à demi rasés, l'un suivant l'autre. Ils bondissent dans un tramway et la chasse continue à travers la ville.

Le gag final est classique, mais il donne bien l'image d'un Laurel narquois, moyennement malchanceux et très décomplexé : notre homme a distancé les flics et va grimper sur la plate-forme d'un tramway. Il les provoque, se moque d'eux, le tram s'en va et, quand il se retourne, c'est la barre d'appui d'un fourgon de police qu'il attrape au vol. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

9 novembre 1923. — THE WHOLE TRUTH. • • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

Le début du film est assez étonnant. Séducteur raffiné, d'une élégance rare, Laurel va comparaître au Tribunal Civil. Quand il fait son entrée dans la salle d'audience,

un essaim de jolies filles palpite de bonheur. D'un air blasé, il prend place à la barre. Une mère de famille l'accuse d'avoir compromis sa fille. Il invente une histoire de jungle qui ne convainc personne (et qui est d'ailleurs très faible). On lui fait avaler un cachet (quelque « sérum de vérité » ?) et il raconte une autre histoire de chloroforme renversé sur un bouquet de fleurs, de passants endormis, de gens qui tombent à l'eau. Lui-même a respiré le bouquet maléfique. Il a dormi debout devant un magasin et le boutiquier, lui collant une fausse barbe, l'a utilisé comme mannequin. A son réveil, il a sonné chez la jeune fille. On l'a jeté dehors. Il termine l'histoire en sanglotant. Tout le monde sanglote, la plaignante, l'avocat (James Finlayson) et le juge. Pardonné, Laurel quitte le tribunal où ses admiratrices se meurent d'amour pour lui. En riant, il montre aux spectateurs qu'il a conservé le cachet dans la bouche. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

C'est la beauté du personnage qui nous retient. Dandy superbe et las, Laurel traverse l'existence comme un Valentino qui aurait le sens de l'humour. Quel homme !

9 novembre 1923. — SCORCHING SANDS.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

9 novembre 1923. — SAVE THE SHIP. • • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — D. : Laff Movie.

Un radeau, une tente. Un jardin flottant sur les madriers, avec des poules. Un vieux père qui pêche à la ligne et se flanque à l'eau une dizaine de fois. Une mère, sa fille et Laurel qui perturbe ce bonheur banlieusard. Le radeau coule. Laurel et le petit vieux grimpent dans une barque qui coule à son tour. Le dernier gag est génial : Laurel faisait une réussite, il s'enfonçait dans la mer, les cartes surnagent et il continue à jouer sur l'eau. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

9 novembre 1923. — ROUGHEST AFRICA (LAUREL DANS LA JUNGLE ou LAUREL CHASSEUR DE FAUVES). • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

Laurel et Finlayson tournent un film en Afrique. Ils arrivent dans la jungle en limousine, avec leur matériel, leurs armes et un piano. Finlayson a des ennuis avec un ours. Laurel tire sur la bête et touche son compagnon. Puis, il sonde l'horizon à la jumelle, tandis qu'un éléphant se poste près de lui. Finlayson bondit sur sa caméra. L'éléphant avale un revolver, il est projeté dans les airs et sa carcasse retombe aux pieds de Laurel. Enfin c'est la chasse au lion, que Laurel capture en jouant du violon. L'autre s'évade et ramène une dizaine de lions. Fuite éperdue. Dégoûté, Laurel quitte l'Afrique en conduite intérieure. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Ce pastiche est loin d'être parfait, même si c'est l'un des Laurel les plus connus en France. On retiendra tout de même le gag de l'éléphant qui flotte dans l'air et qui retombe.

23 novembre 1923. — FROZEN HEARTS.

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

23 novembre 1923. — THE SOILERS (HEROS DE L'ALASKA). • • • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — D. : Edwin Miles Fadman. — 1 bobine.

Parodie de THE SPOILERS, de Lambert Hillyer (1923), avec Milton Sills, Anna Nilsson et Noah Beery.

Un chef-d'œuvre. Ce n'est pas seulement l'un des films les plus élaborés de cette série, c'est aussi l'un des plus curieux.

Laurel (Bob Canister) est chercheur d'or en Alaska. James Finlayson (Snacknamara), la terreur du pays, l'expulse de sa concession. Au bureau de Finlayson, les deux hommes se livrent une lutte à mort. Le combat

continue au saloon, au milieu de l'indifférence générale. Laurel est vainqueur, il a « brisé » les os de Snacknamara », mais nul n'y prête attention, sauf un cow-boy pédéraste qui lui jette un pot de fleur sur le crâne en disant « Mon Héros ». Laurel s'écroule et son corps est jeté aux ordures. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

C'est un western perturbé par la logique du rêve. Dès le premier gag (en lavant le sable, Laurel trouve dans sa battée de vrais dollars en billets et en or), les choses se passent « autrement ». L'extraordinaire combat de Laurel et de Finlayson est une très belle bagarre de cinéma, réglée comme un Rio Jim, et dont la caméra souligne les effets dramatiques (par exemple des mains qui se tordent pour attraper un revolver). Mais le cow-boy pédéraste traverse le champ de bataille pour prendre justement, d'un geste exquis, ce revolver qui traînait sur le sol. Tout le film est fait de ce décalage entre l'action et sa dérision, entre Laurel et Finlayson qui vivent un drame homérique, et les gens du saloon qui perçoivent autre chose, qui sont dans un autre monde, qui restent sourds-muets à cette réalité-là.

24 décembre 1923. — MOTHER'S JOY.

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

1923 (sans précision) — (?) WILD BILL HICCUP.

John McCabe signale l'existence de ce film, qui serait une parodie de WILD BILL HICKOK de Clifford Smith (1923), avec William Hart.

9 janvier 1924. — SMITHY.

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

26 janvier 1924. — ZEB VS PAPRIKA.

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

26 janvier 1924. — POSTAGE DUE (UN DRAME AU BUREAU DE POSTE). • • •

P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 2 bobines.

Laurel a toujours aimé se déguiser en femme. Ici, il pose pour des photographies qu'il envoie par la poste. Cela frise l'illégalité et l'Inspecteur Finlayson le prend en chasse au bureau de tri. La poursuite continue dans les conduits de sacs postaux. Elle s'achève dans un camion grillagé où Laurel avait trouvé refuge. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Dans son classicisme, le film est excellent. Quelques gags resteront : celui des porte-plumes que Laurel essaie par dizaines au bureau de poste ; celui du paquet de lettres de deux mètres de long, que son destinataire brandit comme un piquet...

20 février 1924. — NEAR DUBLIN. •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

Nous pensons qu'il s'agit du FACTEUR INCANDESCENT, avec James Finlayson (M. : Edwin Miles Falman. — Films Red Star).

Un village en Irlande au siècle dernier, où l'on a coutume de se battre à coups de briques. Laurel est facteur, Finlayson propriétaire foncier, et un petit bonhomme, qui louche et que l'on trouve souvent dans les films de l'époque, est shériff. Finlayson encaisse des loyers et menace d'expulsion le père de la jeune fille que Laurel courtise. Au bal champêtre, on joue à colin-maillard et cela donne une bataille de briques. Laurel est arrêté, jeté en prison et Finlayson va retrouver la jeune fille. Laurel s'échappe, vole à son secours. Bagarre. Il tombe, reste immobile et Finlayson le croit mort. Le Tribunal se réunit dans une grange. Laurel s'est caché dans le foin. Finlayson, le cou dans un carcan passe en jugement. Une allumette enflamme la paille. Laurel apparaît, éteint l'incendie. On le prend pour un fantôme et il reste seul avec la jeune fille. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Le film est faible : Laurel gambade joyeusement dans un décor d'époque.

18 avril 1924. — BROTHERS UNDER THE CHIN.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

12 mai 1914. — RUPERT OF HEE-HAW.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.
Pastiche de RUPERT OF HENTZAU de Victor Heerman (1923).

2 août 1924. — SHORT KILTS.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

7 décembre 1924. — MONSIEUR DON'T CARE.
S. : Monte Brice et Lou Lipton. — 2 bobines.
P. : Joe Rock, Standard Cinema Corporation.
Parodie de MONSIEUR BEUCAIRE, de Sidney Olcott (1924).

30 décembre 1924. — WEST OF HOT DOG.
R. : Percy Pembroke. — 2 bobines.
P. : Standard Cinema Corporation.

30 janvier 1925. — SOMEWHERE IN WRONG.
P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

30 mars 1925. — PIE-EYED.
Stan Laurel Series n° 7. — P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

30 avril 1925. — THE SNOW HAWK.
Stan Laurel Series n° 8. — P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

30 mai 1925. — NAVY BLUES DAY.
Stan Laurel Series n° 9. — P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

2 juin 1925. — TWINS.
P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

30 juin 1925. — THE SLEUTH (PLUS FORT QUE SHERLOCK HOLMES). • • • •

P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines. — Stan Laurel Series n° 10.

Un des grands rôles féminins de Laurel, qui est détective privé et qui se travestit pour mener une enquête chez un truand libidineux. Celui-ci a une tête de séducteur quinquagénaire, une maîtresse aguichante et des hommes de main visiblement idiots.

Laurel arrive habillé de noir : une robe très stricte, une pèlerine, un chapeau de vieille fille. Il incarne la domestique sérieuse, la perle rare. Mais un tablier blanc et un petit bonnet lui donnent bientôt l'allure d'une accorte servante. Il sert le thé. Le patron l'invite à s'asseoir et commence à le peloter. Laurel, d'un air coquin, lui ébouillante la main et lui casse sur la tête des tasses de porcelaine.

Après un intermède de détective barbu, Laurel opère l'ultime métamorphose. Etendu mollement sur un divan, les cheveux à la Clara Bow, les yeux cernés et le regard filtrant, un long fume-cigarettes à la bouche, il est la Vamp, la Diva, la belle tourmenteuse. Il jette sur le tapis une rose négligente. Les hommes se battent. Le patron est vainqueur. Il prend la rose et se penche languoureusement. Laurel relève sa robe et découvre un insigne accroché à la jarrettière : une étoile de shériff. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Ajoutons, avec Paul Davay « que Laurel cinéaste possédait une imagination très particulière, dont témoigne la séquence où il sort et entre dans la chambre à coucher, devant la dame pétrifiée, en prenant des démarches de plus en plus étranges, ou cette autre où il se trouve devant une porte à guichet, tandis qu'en un rythme délirant on lui enlève ou remet des couvre-chefs, le tout entrecoupé de coups sur la tête. Rappel du non-sens de la pantomime, sans doute, mais annonce aussi de certains gags en chaîne que l'on trouvera plus tard dans les dessins animés ». (Programme de l'Ecran du Séminaire des Arts, Bruxelles, 8 décembre 1959).

30 juillet 1925. — DR PYCKLE AND MR PRYDE.
Stan Laurel Series n° 11. — « : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

30 août 1925. — HALF A MAN.
Stan Laurel Series n° 12. — P. : Standard Cinema Corporation. — 2 bobines.

1925 (sans précision). — COWBOYS CRY FOR IT.
Cité par John Mc Cabe. — Ne figure pas au Copyright.

1925 (sans précision). — MANDARIN MIX UP. ● ●
Cité par John Mc Cabe. — Ne figure pas au Copyright.

La Cinémathèque de Belgique en possède une copie. C'est l'histoire assez amusante d'un blanchisseur du quartier chinois qui noue les tresses de ses compagnons, quand il a besoin d'une corde à linge, qui oublie ses fers à repasser dans les paquets destinés aux clients et qui, le soir, fume de l'opium.

Une scène est belle, au ralenti : Laurel est sur le toit, il suit la femme de ses rêves...

4 octobre 1926. — ATTA BOY.
S. : Charles Horan et Alf Goulding. — P. : Pathé.

26 octobre 1926. — ON THE FRONT PAGE.
P. : Hal Roach et Pathé.

26 octobre 1926. — GET' EM YOUNG.
P. : Hal Roach et Pathé. — R. : Fred Guiol.
Supervision : F. Richard Jones. — Titres : H. M. Walker.

« Depuis quelque temps (Stan Laurel) s'était installé confortablement dans les studios Hal Roach. Utilisé comme gagman, il avait également dirigé quelques films où jouaient des stars sur le déclin. L'un de ceux-là devait avoir pour tête d'affiche Harry Meyers. Babe Hardy faisait partie de la distribution et avait le rôle d'un timide maître d'hôtel. Les acteurs devaient se trouver sur le plateau le lundi. Mais le dimanche, Babe,

dont le hobby était de faire de la cuisine, se blessa cruellement alors qu'il charcutait un gigot d'agneau. Fiévreusement, Dick Jones chercha un remplaçant et contacta Charlie Murray, puis Chester Conklin. Aucun des deux n'était libre. Jones demanda à Laurel de jouer le rôle, mais celui-ci refusa. Il avait été désigné pour diriger le film et il estimait que la recherche des gags et la mise en scène étaient beaucoup plus de son ressort que l'interprétation. Hal Roach vint à la charge, en lui promettant une augmentation de cent dollars. Stan accepta, mais avec réticence. » (John Mc Cabe, p. 86).

OLIVER HARDY

John Mc Cabe donne une filmographie que nous reproduisons intégralement, mais qui demeurera abstraite tant que les Cinémathèques n'auront pas recensé les apparitions d'Oliver Hardy dans les films qu'elles possèdent :

- OUTWITTING DAD (son premier film), « Lubin », Jacksonville, Floride, 1913.
- Séries avec May Hotely, en vedette, « Lubin », 1914.
- Séries POKES AND JABBS, avec Walter Stull en vedette, « Lubin », 1914-1915.
- THE PAPERHANGER'S HELPER, avec Bobby Ray en vedette, « Lubin », 1915.
- Une série avec Harry Meyers et Rosemary Theby en vedette, « Lubin », 1914-1915.
- En 1915, la Société Lubin est absorbée par « Vim Comedies ». Oliver Hardy figure dans SPAGHETTI A LA MODE, CHARLEY'S AUNT, ARTISTS AND MODELS, THE TRAMPS, MOTHER'S CHILD et d'autres titres, dans une série dont la vedette est Kate Price.
- En 1916, Hardy devient « supporting actor », c'est-à-dire second rôle, dans une série produite par « Vim », dont les vedettes sont Billy West et Ethel Burton : BACK STAGE, THE HERO, THE MILLIONAIRE, DOUGH NUTS, THE SCOLAR.
- Toujours chez « Vim », il joue dans une autre série dont les vedettes sont Walter Stull et Bobby Burns, qui reprennent les personnages de POKES AND JABBS, et dont les autres seconds rôles sont Spook Hanson et Ethel Burton.
- De 1916 à 1918, il est la vedette d'une série sporadique, PLUMB AND RUNT. Son partenaire est Billy Rupge (« Vim »).

- HE WINKED AND WON (« Vim », 1917), avec Ethel Burton.
- Il participe en 1917 à des courts-métrages d'une bobine avec Jimmy Aubrey, tournés pour la Société « Mitienthal Brothers » dans les studios Star Light de New York.
- D'ailleurs, en 1917 et 1918, il joue au pied levé et de manière intermittente des seconds rôles pour Pathé Studio, Gaumont Studio, Wharton Studio, Edison Studio et Vitagraph Studio à New York.
- En 1918, à New York et à Hollywood, il est le méchant, le « heavy », des « Billy West Comedies ».
- A la fin de 1918, il abandonne définitivement New York pour Hollywood. A « King Bee Studios », il apparaît dans THE VILLAIN, THE ARTIST, KING SOLOMON, THE CHIEF COOK et d'autres titres oubliés.
- En 1918, on le retrouve dans une série de « L-KO Studios ».
- La même année, il joue deux ou trois rôles de dur, dans des films « Vitagraph », dont la vedette est Earl Williams.
- De 1919 à 1921, il sera le « villain » des « Jimmy Aubrey Comedies » : 12 films de Knowles Smith et 10 films de Jesse Robbins (chacun de 2 bobines).
- En 1920, on l'aperçoit dans plusieurs films de Buck Jones, réalisés par W. S. Van Dyke aux Studios Williams Fox de Western Avenue.
- A partir de 1921, il travaille dans l'équipe de Larry Semon où il continue à jouer les terreurs : THE FLY COP, THE SAWMILL, SCARS AND STRIPES (?), THE WIZARD OF OZ, THE GIRL IN THE LIMOUSINE, KID SPEED (« Vitagraph » et « Chadwick Pictures Corporation »). En 1923, il fait une apparition dans LES TROIS AGES (THE THREE AGES), de Buster Keaton.

Ici s'arrête, malheureusement, la liste de John McCabe. Elle laisse dans l'ombre les films que Hardy a

tournés pour Hal Roach dans les années qui ont précédé la formation du tandem.

Pour sa part, la Cinémathèque de Toulouse possède les copies suivantes :

- THE CHIEF COOK (LE CUISINIER AERODYNAMIQUE) • avec Clyde Cook « King Bee Studios ». — 2 bobines. — 1919.

Clyde Cook est cuisinier dans un barrage en construction. Il sert toujours le même menu. Les ouvriers protestent. Il essaie de varier l'ordinaire avec un lapin, du poisson et des crêpes. Tous les plats sont ratés et les crêpes explosent comme des pétards.

Hardy joue le rôle d'une brute qui terrorise le cuisinier. Il se sert d'office, prend une dizaine de crêpes et personne ne proteste. Mais c'est lui qui sera le plus noirci par l'explosion.

Comme tout ce qu'à fait Clyde Cook, le film est très faible. Hardy est plus qu'un figurant, moins qu'un second rôle. Mal rasé, l'œil mauvais, il dessine une silhouette à mi-chemin du réalisme et du comique.

- REX, KING OF THE WILD HORSES • • • — R. : Richard (Dick) Jones. — I. : James Finlayson. — 4 bobines.

Le film existe à la Cinémathèque de Toulouse sous le titre SANS LOI ! Dans le générique français, Dick Jones est devenu Fred Jackman. Mais quand on sait avec quelle désinvolture les distributeurs titraient les films étrangers au temps du muet, confondant producteurs, scénaristes et metteurs en scène, il n'y a pas à s'inquiéter de l'anomalie.

Western de première partie, Sans Loi ! est une aventure du cheval Rex et de la jument Lady. Ces animaux avaient le pouvoir magique de sentir les Indiens à distance. Ils étaient braves, intelligents et patriotes. Ils volaient au secours du faible et protégeaient les ingénues. Dans la mythologie crétinisante du cinéma de la vertu, ils jouaient le même rôle que le chien Rin-Tin-Tin.

Il ne leur manquait que la parole. Le parlant les a d'ailleurs tués.

Ces redresseurs de torts ont galopé dans une dizaine de films : l'un des plus typiques fut **Rex, cheval sauvage** (qui n'a, en dépit du titre, aucun rapport avec **Rex, King of the Wild Horses**) dont la Cinémathèque de Toulouse possède également une copie. C'étaient des histoires assommantes et dépourvues d'humour, qui incorporaient la race chevaline aux forces du Bien.

Or, **Sans Loi !** est au contraire un film relaxé, très désinvolte, où la mort elle-même fait un sourire en coin. Cela se passe dans un désert où James Finlayson cherche de l'or depuis le début du siècle. Il a une fille, une jeune personne très excitante qui n'a jamais vu d'autre homme que son vieux père, et tous deux vivent dans leur cabane une existence de bons sauvages. C'est le printemps. Le cheval Rex marivaude avec sa jument et leurs doublures domestiquées, un bourricot et une ânesse, se frottent langoureusement.

Mais Finlayson a trouvé de l'or et l'odeur du métal attire deux bandits : une vraie brute, Oliver Hardy, qui a un bandeau sur l'œil et une barbe d'un mois ; et un faux dur qui sera doux comme un mouton, quand il aura trouvé un rasoir et repris forme humaine.

Hardy simule un accident. Il jette des pierres sur Finlayson qui est au fond de son puits de mine. Le complice intervient et l'empêche de tuer le vieux. L'autre s'attaque à la jeune fille qui se baignait dans une mare, mais le salut vient du cheval.

Le soir, dans la baraque, les deux hommes jouent aux cartes, tandis que Finlayson, la jambe bandée, est étendu sur son châlit. Hardy multiplie les trahisures : d'abord il triche, puis il essaie d'embrasser l'ingénue, il tire sur son complice qui s'est interposé, charge le vieux sur une brouette, va le jeter dans un ravin et enlève la jeune fille sur la croupe de son cheval.

Mais les animaux veillaient. Rex ou Lady (nous ne savons trop) écrase Hardy sous ses sabots. Le bourricot

sauve la vie de Finlayson et la jeune fille trouve l'amour dans les bras de l'outlaw candide.

Oscillant du drame au comique, **Sans Loi !** donne l'impression d'avoir été tourné par une joyeuse équipe qui décida, loin d'Hollywood et du patron, de faire bifurquer le film vers le pastiche. Et quand on voit Hardy relever le carré de cuir qu'il a sur l'œil et montrer au public que, par un comble de vilenie, il n'est même pas borgne, cela enlève les derniers doutes.

Pour Hardy, **Sans Loi !** fut un film décisif : « Alors que je travaillais pour Hal Roach, les types du studio eurent la révélation de mes possibilités d'acteur comique. Dick Jones était en train de diriger **Rex, King of the Wild Horses** et j'étais maquillé en méchant. Je portais un truc noir sur l'œil, j'avais une balafre, bref j'étais le portrait vivant du **heavy**. La caméra avait été mise en contre-plongée, de façon à me grandir au moment où je devais, sur une dune, parcourir l'horizon du regard. Je chevauchais sur la pente et je fixais l'horizon d'un air menaçant quand, juste à ce moment, **whoomph !**, mon poids fit enfoncer le cheval dans le sable. Derrière la caméra, les gars n'avaient plus la force de continuer. Ils étaient en train de se rouler par terre et de hurler de joie. On ne travailla pas beaucoup ce jour-là » (John Mac Cabe, p. 81). Et ce fut l'un de ses derniers emplois de dur barbu et terrifiant. Hal Roach était enchanté d'avoir un acteur qui pouvait être aussi convaincant en « villain » qu'en comique. Il lui offrit un contrat.

— VOYAGE EN MER TOURMENTE ou QUELLE VIE !

• • — 2 bobines. — Avec Charley Chase.

Rasé de frais, vêtu d'un élégant costume d'été, Hardy est méconnaissable et son col Danton largement ouvert lui donne l'air d'un gros bébé. Il vit aux crochets de sa sœur et de son beau-frère qui font ses quatre volontés. Le beau-frère (Charley Chase) place des stylographes à domicile, gagne le premier prix d'un concours de vendeurs et le trio part en croisière.

Tout le film — qui est assez bon — est bâti sur l'opposition de deux caractères : l'indolence tyrannique de « Babe », qui se laisse vivre en dictant ses caprices et la ténacité dérisoire de Charley qui symbolise l'Américain moyen, travailleur, ambitieux, optimiste, mais bafoué.

(Le catalogue Kodascope signale d'autres films du tandem Chase-Hardy édités en France : **Vive le Roi**, avec Max Davidson et **Le Café Joe**).

— CRAZY TO ACT. • • •

Cossu, distingué, dominateur, Hardy est producteur de cinéma. Il s'intéresse à une actrice qui lui préfère le jeune premier. Il assiste au tournage de quelques extérieurs :

- des « bathing beauties » évoluent sur la plage,
- le jeune premier évince un vieux beau et embrasse l'ingénue avec tant d'insistance que la script-girl, une pucelle à lunettes, en est toute remuée,
- il fait du ski nautique,
- il enlève la jeune fille en avion.

On visionne les rushes. Tout est raté : les baigneuses ont été filmées sur un arrière plan d'usine, l'opérateur a fait des ralentis, la caméra est tombée dans le sable et le traître a manqué son entrée. Au surplus, les baisers sont tellement appuyés que Hardy en fureur quitte la salle de vision, monte en taxi, jaillit du véhicule et s'affale sur le plateau tournant qui sert au truquage des scènes de poursuite.

Dans **Crazy to Act**, le cinéma américain se moque gentiment de lui-même et les étreintes sur la plage sont à peine forcées. Mais ici, c'est Hardy qui nous intéresse. Il a pris du poids, il est sérieux et digne, il se comporte en gentleman : il a déjà trouvé son personnage.

Certaines scènes de **Crazy to Act** figurent dans un montage français de 1951, intitulé **Çà, c'est du Cinéma**, où l'on a d'ailleurs pillé Stan Laurel (**Remède infallible**,

Architecte malgré lui, **Plus fort que Sherlock Holmès**, **Héros de l'Alaska**), Harold Lloyd (**Chasse au Renard**, **Oh ! la belle voiture**), Buster Keaton (**Sheriff malgré lui**), Billy Bevan (**Couturier d'occasion**), Snub Pollard, Ben Turpin et quelques autres.

On s'est permis de piocher dans la pellicule, de mettre bout à bout des images prises n'importe où, de mélanger Laurel, Lloyd et Keaton dans une histoire unique et d'ajouter à cette salade un commentaire d'une bassesse qui ne requiert que le mépris.

Les responsables de cette insulte au cinéma s'appellent Raymond Bardonnet, Claude Accursi et Arcady.

**

Beaucoup plus tard, Oliver Hardy a participé sans Laurel à trois longs-métrages :

1939. — ZENOBIA (ZENOBIE, réédité après la guerre sous le titre **DEUX BONS COPAINS**), de Gordon Douglas, avec Harry Langdon et Billy Burke (Hal Roach et Artistes Associés).

1949. — THE FIGHTING KENTUCKIAN (LE BAGARREUR DU KENTUCKY), de Georges Waggner, avec John Wayne et Vera Ralston (Republic Pictures).

1950. — RIDING HIGH (JOUR DE CHANCE), de Frank Capra, avec Bing Crosby, où il tient un très petit rôle (Paramount).

LAUREL ET HARDY

13 janvier 1927. — DUCK SOUP.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

17 janvier 1927. — SLIPPING WIVES.
Avec Priscilla Dean et Herbert Rawlinson. — P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

11 avril 1927. — EVE'S LOVE LETTERS.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

11 avril 1927. — LOVE'EM AND WEEP.
P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

18 mai 1927. — WHY GIRLS LOVE SAILORS ?
Avec Lupe Velez. — P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

« Hardy qui est un commandant brutal et redouté, embarque de force sur son bateau un jeune fille dont Laurel est amoureux. Plutôt que de l'affronter en combat singulier, Laurel recourt à la ruse et se déguise en vamp du genre Theda Bara. Hardy est attiré par cette ensorceleuse et il va succomber à ses charmes quand sa propre femme surgit. C'est une matrone grosse comme une baleinière et elle l'assomme à coups de poing, pendant que Laurel s'enfuit avec la jeune fille. » (John Mc Cabe, p. 91.)

C'est dans cette parodie des tragédies maritimes, ajoute Mc Cabe, que Oliver Hardy a utilisé deux gags qui feront désormais partie de son personnage : pour exprimer l'embarras, il agite sa cravate et quand il est exaspéré, il regarde la caméra d'un œil accablé, en prenant le public à témoin.

18 mai 1927. — WITH LOVE AND HISSES (RESERVISTES ou LES GAÏETES DE L'INFANTERIE). • • • •

Avec James Finlayson. — R. : Fred L. Guiol. — P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 2 bobines.

Capitaine d'infanterie, James Finlayson va monter dans le train spécial qui le mènera avec ses hommes au camp de manœuvres. Il est escorté par de jolies filles, que l'adjudant Hardy couve du regard, et au moment de grimper dans son wagon, il s'affale sur les rails. Quant à Laurel, au milieu des troupes, il se débat avec une tarte qui finira par atterrir sur la figure du capitaine.

Au camp, Laurel est un éblouissant mauvais soldat qui fait tourner Finlayson en bourrique. Au retour d'une marche épuisante, les hommes se sont arrêtés au bord d'une rivière et, pendant qu'ils se baignent, Laurel surveille leurs vêtements. Mais le feu se met aux uniformes et les soldats repartent, complètement nus. Sur la route, ils aperçoivent des jeunes femmes et ils se camouflent derrière un immense panneau publicitaire de la superproduction **Les Bateliers de la Volga**, de Cecil B. de Mille. Ils regagnent le campement pendant une inspection du général. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

Laurel et Hardy jouent dans le même film, mais ils ne sont ni compères, ni complices. Le tandem ne s'est pas formé. Hardy incarne un adjudant buté et aboyeur et Finlayson est étonnant de vérité dans son rôle d'officier stupide. Un morceau d'anthologie : à l'exercice, Finlayson démonte le fusil de Laurel et il est si peu sûr de lui qu'afin de n'avoir pas de témoin, il commande à toute la compagnie un demi-tour droite.

9 juin 1927. — SAILORS, BEWARE ! (MARINS). • • •
P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 2 bobines.

Hissé par erreur sur un paquebot en partance, au volant de son taxi, Laurel est pris pour un passager clandestin et il endosse, bon gré mal gré, l'uniforme de steward. Il démasquera une voleuse de bijoux qui avait

pour complice un nain déguisé en petit garçon. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Vif, rusé, débrouillard, joyeusement rancunier, Laurel est un homme qui ne se laisse pas faire : le contraire du personnage assez passif qu'il deviendra plus tard. S'il y a une tête de Turc ici, c'est le commissaire du bord, Hardy, qui papillonne autour des jolies femmes, qui reçoit des portes sur le nez, qui tombe dans la piscine ou qui assiste, médusé, aux prouesses du steward.

Le film est enlevé, constamment drôle, sans un temps mort. Il clôt magnifiquement la grande série où Stan Laurel a joué en vedette.

8 juillet 1927. — DO DETECTIVES THINK ? (DETECTIVES). • • •

Avec James Finlayson. — P. : Hal Roach et Pathé Exchange. — 2 bobines.

Le couple s'est formé et il ne manque que la parole à ce court-métrage, tellement il est semblable à ceux des années 1930.

Hardy est devenu le cerveau, le chef, le père, mais son autorité, que Laurel est tout prêt à subir, va être battue en brèche par l'enchaînement démoniaque des choses. C'est ici qu'apparaît le premier en date de ces gags à retournement où les ordres du chef aboutissent à des catastrophes, comme s'il y avait une justice immanente incluse dans le monde inerte des objets : un assassin condamné à mort jure en plein tribunal d'avoir la peau du magistrat (James Finlayson) ; il s'évade ; le commissaire de police désigne deux de ses hommes, Laurel et Hardy, pour monter la garde chez Finlayson ; Laurel, très sûr de lui, pose une fesse négligente sur le bureau du commissaire ; Hardy, jaloux de ses prérogatives, l'écarte du geste, s'assied à son tour et s'empale sur un pique-notes.

Dans ce film qui est décidément prémonitoire, un autre gag aura des suites : c'est celui des chapeaux.

Laurel et Hardy longent un cimetière. Il fait nuit. Les deux hommes ont peur. Un coup de vent emporte le melon de Hardy au milieu des tombes. Laurel va le chercher et revient en courant. Mais c'est son propre chapeau qu'il tend à son compagnon. L'autre se fâche. Laurel se trompe encore et Hardy, quatre fois de suite, se coiffe furieusement d'un melon trop petit.

La fin est excellente. Le juge a embauché un nouveau maître d'hôtel que le bandit assomme et déshabille pour prendre sa place. Puis, il s'apprête à trancher le cou de Finlayson, qu'il pourchasse dans la salle de bain. Hardy est terrorisé, mais Laurel bénéficie de ces hasards heureux, de ces clins d'œil que lui font les choses et qui seront toujours son privilège. Il arrête le tueur, en disant à peu près : « Une petite affaire, tout juste digne d'un amateur ». (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

17 août 1927. — SUGAR DADDIES.

R. : Fred L. Guiol. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

2 septembre 1927. — SHOULD TALL MEN MARRY ?

P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

2 septembre 1927. — FLYING ELEPHANTS (A L'AGE DE PIERRE). • • •

R. : Frank Butler. — P. : Hal Roach et Pathé Exchange.

2 bobines (réédition sonorisée au début du parlant).

L'élégance naturelle de Oliver Norvell Hardy triomphe de la préhistoire. Il faut voir ce gentilhomme sudiste, vêtu de peaux de bêtes et armé d'un gourdin, faire la cour à des jolies femmes, au milieu des rochers et des ronces, pour deviner ce qu'un sourire d'obèse chevelu peut contenir de finesse et de respect. Quant à Laurel, il a mis au point un extraordinaire jeu de jambes qui consiste à sauter en jetant un pied en avant et l'autre en arrière, et il incarne un farfelu, un poète vagabond

qui épousera la fille de Crâne d'Auroch, c'est-à-dire de Finlayson. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

Si le pastiche est gros, il est sauvé par les « bathing beauties » de Hal Roach, par l'humour de Laurel, l'urbanité de Hardy, la trogne de Finlayson, et aussi par un étonnant sous-titre : « Belle journée. Les Mammouths volent vers le Sud ».

21 septembre 1927. — THE SECOND HUNDRED YEARS • • • •

R. : Fred L. Guiol. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Extraits dans LA GRANDE EPOQUE (THE GOLDEN AGE OF COMEDY), de Robert Youngson (1958).

Un court-métrage cosmique, où l'anecdote va s'amplifier à l'échelle d'un délire capable de changer la face des choses.

Laurel et Hardy s'évadent de prison, en se glissant parmi des peintres en bâtiment qui ont interrompu leur travail à l'heure du déjeuner. Ils sont, eux aussi, accoutrés en peintres et une fois dehors, pour échapper à la police, ils peignent. Tout y passe, le trottoir, les murs, la rue, ou la croupe d'une jolie fille. Ils blanchissent le monde extérieur, en fonction d'une logique irréfutable qui est, bien sûr, celle du rêve. Les tiers s'en mêlent et voilà créée une société cohérente et close de badigeonneurs où la fureur et le hasard aboutissent à cette fin dernière : badigeonner.

12 octobre 1927. — CALL OF THE CUCKOO.

R. : Clyde A. Bruckman. — Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

17 octobre 1927. — THE WAY OF ALL PANTS. • • • •

R. : James Parrott. — Supervision : Leo Mac Carey. —
P. : Hal Roach et M.G.M.

Nous nous demandons s'il ne s'agit pas du court-métrage **Don't Shove**, qui est cité par la revue alle-

mande FILM et qui a été présenté en septembre 1961 par le cinéma parisien « La Pagode », dans une copie anglaise de 16 mm, d'ailleurs très fatiguée, avec un film de W. C. Fields, **You Can't Cheat an Honest Man**. En effet, ce titre ne figure ni dans la liste de John McCabe, ni dans celle du Copyright (où l'on trouve seulement un **Don't Shove** énigmatique de 1921). Or, certains Laurel et Hardy ont eu des titres différents en Amérique et en Grande-Bretagne, ce qui autorise à faire une telle hypothèse.

Quoi qu'il en soit, **Don't Shove** est une histoire de pantalons. Nos gibiers de prison se sont évadés. Il a fallu qu'ils enfilent à la hâte des vêtements civils et ils se sont trompés de pantalons. Mais chaque fois qu'ils se déculottent, quelqu'un survient, vieille fille ou flic, et les empêche de changer d'habits. Leur course délirante à la recherche d'un coin discret les amène en plein ciel, au sommet d'un building en construction, dans la structure vertigineuse des poutrelles d'acier.

Ces culottes baissées, cette peur d'être surpris évoquent fatalement des souvenirs d'enfance. Comme l'a fort bien dit André Labarthe dans sa chronique de FRANCE-OBSERVATEUR (n° 593), la situation est troublante. Mais nous ne le suivons pas quand il ajoute : « **Don't Shove** pousse plus loin que de coutume l'utopie d'un paradis des hommes seuls (...). Il offre à celui qui sait lire le geste irréprochable de l'amour contre nature ». Laurel et Hardy n'ont jamais eu, dans leurs rapports, la moindre inclination pédérastique. Ce sont chaque fois des importuns qui transforment le déshabillage en acte manqué et le rendent équivoque. Les deux compères n'y sont pour rien. Changer de pantalon est la chose la plus simple du monde. Mais le monde a si mauvais esprit...

17 octobre 1927. — HATS OFF.

R. : Hal Yates. — Supervision : Leo Mac Carey. —
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

« Quand Laurel a une idée pour une comédie, il appelle Hardy au téléphone et il lui dit par exemple ceci : — Oliver, ma femme vient de me raconter que deux vendeurs lui ont rendu visite aujourd'hui pour lui faire acheter une lessiveuse électrique ; elle ne voulait rien entendre, mais ils ont insisté ; qu'est-ce que vous pensez de cette idée ? Oliver y réfléchit pendant la nuit et, le lendemain matin, il est prêt à combiner quelque plaisanterie avec son associé. C'est ainsi que prit naissance leur comédie de la lessiveuse qu'ils ont intitulée : **Hats Off** ». (CINEA, n° 10, p. 34, décembre 1930).

Ajoutons que l'escalier de **Hats Off** sera utilisé, cinq ans plus tard, dans **Les Déménageurs** (**The Music Box**).

1927 (sans précision). — (?) — **TOUGH LUCK**.
Cité par la revue **FILM**.

1927 (sans précision). — **LET GEORGE DO IT**.
Cité par John Mac Cabe.

1927 (sans précision). — **THE RAP**.
Cité par John Mac Cabe.

3 janvier 1928. — **PUTTING PANTS ON PHILIP**.
R. : Clyde Bruckman. — Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines. — Sonorisé.

Leo Mac Carey n'est pas d'accord avec le générique. Il a déclaré aux **CAHIERS DU CINEMA** (n° 163).
« Celui-là, je l'ai réalisé entièrement : c'est mon enfant. Je l'ai fait du début à la fin sans aucune aide extérieure. Car personne ne voulait le faire, celui-là ! Bien qu'étant le producteur, le boss en somme (et j'avais trois autres films sur les bras), j'ai tenu à le réaliser, en me disant qu'au moins je serais populaire auprès des tailleurs ! Et tous les tailleurs du monde ont ri de ce film. Bref, l'idée de ce film ne plaisait à personne au départ et j'en fus si furieux que je fermai mon bureau pour aller moi-même sur le plateau avec Laurel et Hardy (...). Ainsi, j'ai écrit et réalisé ce film à peu près en six

jours ». Mais Clyde Bruckman, qui s'est suicidé en 1955, n'est plus là pour le contredire.

Emigrant écossais, Stan débarque à New York en costume national. Son oncle, Hardy, a honte de le voir attifé d'un kilt et il l'emmène chez son tailleur...

9 janvier 1928. — **THE BATTLE OF THE CENTURY**. • • • •

R. : Clyde Bruckman. — Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Extraits dans **LA GRANDE EPOQUE**.

Ce fut en effet la bataille du siècle, un gigantesque pugilat de tartes à la crème qui entraîna dans son mouvement une ville entière. Laurel et Hardy déclenchent une mutation qui balaie tout sur son passage : respect, dignité, façon d'être, et qui transforme une société d'individus différenciés en néo-sociétés de lanceurs de tartes. On entre brusquement dans un monde parallèle où l'homme n'a plus cours — l'homme des passions aléatoires et des actions multiples. Un vent de folie en a fait le robot d'une bataille unique, indéfinie, muette, qui est l'implacable machinerie du barbouillage.

9 janvier 1928. — **LEAVE' EM LAUGHING**. • • • •
R. : Clyde Bruckman. — Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Encore un film éblouissant où le gag s'amplifie jusqu'au paroxysme. Cela commence chez un dentiste qui utilise un gaz hilarant. Stan et Ollie sont pris de fou rire, montent en voiture, continuent à rire et provoquent un gigantesque embouteillage parce qu'ils sont incapables de faire autre chose que rire. Un agent irascible (Edgar Kennedy), puis la rue entière succombent au gaz hilarant.

25 février 1928. — **THE FINISHING TOUCH**.
R. : Clyde Bruckman. — Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

24 mars 1928. — FROM SOUP TO NUTS.

R. et Supervision : Edgar Kennedy. — S. : Leo Mac Carey — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

21 avril 1928. — YOU'RE DARN TOOTIN (TON COR EST A TOI). • • • •

R. : Edgar Kennedy. — Supervision : Leo Mac Carey. P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Laurel et Hardy sont musiciens dans un orphéon. L'un joue de la clarinette et l'autre du cor anglais. Ils perturbent le concert et l'une de leurs partitions va se loger sous les pieds du chef d'orchestre. Hardy avance à quatre pattes, discrètement, et glisse sa main pour la reprendre, mais il se fait marteler les doigts, car le chef marque la mesure avec son talon. Il se relève, arrête le concert et bouscule un pupitre qui en tombant, entraîne les autres dans sa chute.

Les deux hommes sont jetés dehors. Ils vont jouer dans la rue, et, bien que Hardy donne la mesure à grands battements de genou, ils ne parviennent jamais à démarrer ensemble. Un passant jette un mégot dans le chapeau de Hardy, qu'une fille écrase ensuite à coups de talon. Un flic les déloge. Ils vont plus loin, sous la fenêtre du chef d'orchestre qui leur lance un seau d'eau. Ils tombent dans une bouche d'égout où Laurel perd sa clarinette. Une autre rue, un autre trou que Hardy évite de justesse. Mais son pantalon est brûlé par une lampe à souder et son cor anglais roule sur la chaussée où un camion l'écrase.

Tant de ratages aboutissent à une bagarre entre les deux hommes, qui commence sur le rythme très lent de la fureur contenue. Ils se déchirent mutuellement cravate, gilet, pochette, selon le principe de l'escalade. Puis, ils se lancent des coups de pied dans les tibias et des coups de poing dans le ventre. Les gens s'en mêlent et la bagarre devient générale. Laurel arrache le pantalon de Hardy qui arrache à son tour celui du premier type qui lui tombe sous la main.

Le signal est donné. On passe à autre chose et dans un autre monde : on est **de l'autre côté**. C'est un décu-lottage colossal, un délire collectif où l'homme en pantalon devient un être monstrueux, puisque la rue entière est en caleçons. (Copie de la Cinémathèque de Belgique).

19 mai 1928. — THEIR PURPLE MOMENT.

R. : James Parrott. — Supervision : Leo Mac Carey. P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

C'est, nous apprend Mc Cabe, un film d'hommes mariés : Laurel et Hardy ont des femmes impossibles et dominatrices. Ils réussissent à s'échapper pour passer la soirée dans une boîte de nuit et ils sont en joyeuse compagnie quand leurs épouses viennent les surprendre. Ils se cachent dans une loge, enfilent des tutus et se mêlent aux danseuses...

8 septembre 1928. — SHOULD MARRIED MEN GO HOME.

R. : James Parrot. — S. et Supervision : Leo Mac Carey. P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

6 octobre 1928. — EARLY TO BED.

R. : Emmett Flynn. — S. et Supervision : Leo Mac Carey. P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

3 novembre 1928. — TWO TARS (V'LA LA FLOTTE !)

• • • •

R. : James Parrott. — S. et Supervision : Leo Mac Carey. P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

De **Two Tars**, on ne connaît aujourd'hui en France qu'une séquence extraordinaire qui figure dans **La Grande Epoque** : c'est la bataille d'automobiles que Laurel et Hardy ont déclenchée sur une route, en promenant leurs petites amies. Saluons à sa très haute valeur ce fantastique carambolage, cette épopée de la collision, cette souveraine entreprise de destruction industrielle.

« Les automobiles se cassent en deux, en trois, en quatre, en huit, se disloquent et se désagrègent (...), les roues s'échappent, les portières (...) tombent, les marche-pieds (...) perdent leur sens, tandis que les ailes s'envolent dans les airs avec des morceaux de capotes. Et si le rouleau compresseur réduit en un clin d'œil à l'état de galette (...) la motocyclette du flic qui verbalisait, si un train refoule dans un tunnel toute une file d'autos défigurées, si sur plusieurs milles, la campagne présente un tel aspect de dévastation (...), si chacun se sent moulu, battu, brisé, geignant et furieux ne cherchez pas loin les auteurs de tout cela : saluez très bas Stan Laurel et Oliver Hardy. » (Jean-Paul Le Chanois — REVUE DU CINEMA, n° 12, juillet 1930).

29 décembre 1928. — WE FAW DOWN (ou WE SLIP UP).
R. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M. —
2 bobines.

28 janvier 1929. — LIBERTY (probablement VIVE LA
LIBERTE).
S. et R. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M.
2 bobines.

5 mars 1929. — WRONG AGAIN.
S. et R. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M.
— 2 bobines.

11 mars 1929. — THAT'S MY WIFE.
R. : Lloyd French. — S. et Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

13 mai 1929. — DOUBLE WHOOPEE (SON ALTESSE
ROYALE). • • • •
R. : Lewis Foster. — S. : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.
Extraits dans LA GRANDE EPOQUE.

Pour Laurel et Hardy, le cinéma muet va s'achever. Depuis janvier 1928, leurs films sortent en deux versions, l'une entièrement muette, l'autre sonorisée, et sont tournés à 24 images par seconde. Nous approchons de l'été 1929. Le parlant se développe à une vitesse foudroyante, mais avant de faire le grand saut (qui sera fatal à tant d'autres comiques), ils ont le temps de réaliser deux chefs-d'œuvre, **Double Whoopee** et **Big Business**.

Un palace. La réception attend un général des Empires centraux qui est une caricature éblouissante de Eric Von Stroheim. Pendant qu'un petit chambellan barbu lui donne un dernier coup de brosse, Laurel et Hardy pénètrent dans le hall. On les prend pour l'Altesse royale et pour son aide de camp, on se fige, on se courbe en deux et ils maculent de taches le registre de l'hôtel, en essayant d'y inscrire leurs noms. Mais l'arrivée du général dissipe la méprise. Laurel a été embauché comme groom, Hardy comme portier et on les prie de disparaître.

Au milieu des applaudissements, l'Altesse gagne l'ascenseur dont la porte est ouverte, se retourne, salue encore et tombe au fond de la cage, dans une flaque d'huile et de boue.

Laurel et Hardy prennent leur service. Ils se disputent avec un chauffeur de taxi (Charley Hall, un petit bonhomme qui très souvent jouera ensuite des rôles de mauvais coucheur). Un flic les sépare. Une jolie blonde en robe du soir (Joan Harlow) descend de voiture. Toujours galant, Hardy se précipite, mais Laurel referme trop vite la portière, qui déchire la robe de tulle, et Joan Harlow fait son entrée dans le palace en longs bas noirs et en culotte.

Deuxième chute du général — nettoyé et remis à neuf — dans l'ascenseur. Altercations. Faite de gags étincelants, la bagarre se généralise. Laurel et Hardy sont mis à la porte. Mais en quittant l'hôtel, ils appelleront une troisième fois ce diabolique ascenseur où

l'Altesse royale, rétablie dans sa blancheur immaculée, se jettera dans l'horreur molle du cambouis. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

27 juin 1929. — BIG BUSINESS (ŒIL POUR ŒIL).
• • • • •

R. : J. Wesley Horne. — S. et Supervision : Leo Mac Carey. — P. Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Extraits dans QUAND LE RIRE ETAIT ROI (WHEN COMEDY WAS KING), montage de Robert Youngson (Fox, 1959).

Œil pour Œil ne se raconte pas. C'est une escalade de vengeance savourées et de mesures de rétorsion où Laurel et Hardy saccagent la villa de James Finlayson, pendant que l'autre met leur voiture en morceaux.

Un flic bovin arrête le massacre et leur fait la leçon : est-ce que des hommes doivent se conduire ainsi ? Tout le monde pleure, mais Laurel et Hardy font signe aux spectateurs qu'ils rient sous cape et qu'ils ne sont pas dupes. Cet appel à l'humain et ce chantage aux larmes leur demeurent splendidement étrangers. Ils offrent à Finlayson un cigare explosif qui lui éclate en plein visage et ils s'enfuient joyeusement vers un autre horizon. (Copie de la Cinémathèque de Toulouse).

27 juin 1929. — HABEAS CORPUS.

R. : James Parrott. — S. et Supervision : Leo Mac Carey.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

29 juillet 1929. — MEN O'WAR (LA FLOTTE EST DANS LE LAC ou DEUX MARINS EN VADROUILLE).
• • • • •

R. : Lewis R. Foster. — S. Leo Mac Carey. — Dialogues : H. M. Walker. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

(Les films parlants de Laurel et Hardy sont beaucoup plus faciles à trouver et à voir que leurs films muets et nous n'indiquerons plus l'origine des copies.)

Nos deux amis arborent ici l'uniforme blanc de la Navy. En permission à terre, ils se livrent au sport favori du militaire en général et du marin en particulier : la chasse au jupon. Ils invitent au bar deux beautés peu farouches. Oliver, détenteur de la totalité des économies du tandem (à peine 1 dollar), persuade difficilement Stan qu'il ne doit pas commander à boire. Après les plaisirs du soda, on passe à ceux de l'eau : nos marins invitent les ravissantes à une romantique croisière en barque sur le lac du parc voisin. Par un enchaînement de maladresses fulgurantes, la paisible pièce d'eau devient le théâtre de combats à la rame et de naufrages en série. Nos deux intrépides ne se rendront pas et sombreront, pavillon haut, entraînant avec eux, dans un mètre d'eau, outre les belles terrorisées et les rescapés d'esquifs voisins, un Finlayson déchainé en jaquette et haut de forme !

12 août 1929. — THE PERFECT DAY (JOYEUX PIQUE-NIQUE ou JOUR DE VACANCES). • • • • •

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey.

P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 2 des AVENTURES DE LAUREL ET HARDY.

Dimanche. Laurel et Hardy, leurs femmes et un beau-père goutteux vont partir en voiture pour pique-niquer à la campagne. Hardy a préparé un plateau de sandwiches que Laurel fait tomber. Les deux hommes se chamaillent. On intervient : « — Messieurs, rappelez-vous : c'est dimanche, le jour du Bon Dieu ». Hardy donne tout de même un dernier coup de plateau sur la tête de Laurel et ajoute, suave : « — Je te demande pardon ».

C'est le départ. Tout le monde est installé, même le goutteux qui a casé sa jambe par-dessus la portière. On salue les voisins d'un « Au revoir ! » rituel. La « Ford » démarre et aussitôt une roue crève. Les deux hommes changent le pneu et le goutteux se fait écraser cinq ou six fois son pied malade. Les bras s'agitent :

« Au revoir ! ». Mais le moteur tourne à vide la roue est restée sur le cric. On remet en marche. Nouvelle crevaison. Laurel et Hardy en viennent aux mains et le cric va voler dans la fenêtre d'un voisin qui attrape une brique et la jette à son tour dans le pare-brise de la « Ford ». Ils répliquent en démolissant une autre fenêtre et ils enlèvent leurs vestes. Mais l'escalade est interrompue par l'arrivée d'un pasteur. Tout le monde sa camoufle : un pique-nique le jour du Seigneur et à l'heure de l'office...

Le pasteur a disparu. Laurel et Hardy se rhabillent et emmêlent les manches des deux vestons. Cette fois, la voiture est en panne. Le moteur fume. Laurel saisit la lance d'arrosage du voisin irascible et Hardy fait mine d'étrangler son compère. Nouvelle bagarre. Contre toute attente, le moteur repart. « — Au revoir !... », crie-t-on une dernière fois et cent mètres plus loin la « Ford » va se noyer dans un trou plein de boue.

Ce qui frappe dans **The Perfect Day**, c'est la rigueur, la perfection des gags. Si l'on n'y retrouve pas le vent de folie qui soufflait dans **The Battle of Century** ou **Two Tars** et si l'humour s'infléchit vers la comédie de mœurs et la satire de la vie domestique, le rythme demeure celui des courts-métrages muets. Aucun temps mort, pas la moindre lacune. C'est à la fois vrai et drôle, et fait avec rien : une maison, un tacot, dix figurants. Un amateur de génie eût pu tourner le film avec 200 dollars. Mais il n'y a jamais eu, dans le cinéma comique, d'amateurs de génie...

26 août 1929. — **THEY GO BOOM.**

R. : James Parrott. — Supervision : Leo Mac Carey.

P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

3 septembre 1929. — **BACON GRABBERS.**

R. : Lewis Foster. — Supervision Leo Mac Carey.

P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.



BLOCK HEADS (TETE DE PIOCHE) 1938.

THE FLYING DEUCES (LAUREL ET HARDY CONSCRITS) 1939.





A CHUMP AT OXFORD (LES AS D'OXFORD) 1940.



SAPS AT SEA : Hardy et Ben Turpin.



SAPS AT SEA (LAUREL ET HARDY EN CROISIERE) 1940.



SAPS AT SEA : au fond, la doublure de Hardy.



GREAT GUNS (QUEL PETARD) 1941.

AIR RAID WARDENS (LAUREL ET HARDY, CHEFS D'ILOT) 1943.



3 septembre 1929. — ANGORA LOVE.

R. : Lewis Foster. — Supervision : Leo Mac Carey.

P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

23 septembre 1929. — Participation au long métrage M. G. M. : THE HOLLYWOOD REVUE OF 1929, de Charles Reisner, où Stan joue le rôle d'un magicien dont Oliver sabote les numéros.

11 septembre 1929. — THE HOOSE-GOW (DERRIERE LES BARREAUX. • • •

R. : James Parrott. — Supervision : Loe Mac Carey.

P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

Sketch n° 4 des AVENTURES DE LAUREL ET HARDY.

Stan et Ollie sont au pénitencier. Nous n'allons pas raconter ce film qui est une suite éblouissante de trouvailles comiques : le signal donné sans le savoir aux complices d'un autre détenu et l'échelle de corde qui est jetée à la volée par dessus la muraille — la pioche de Laurel qui cause toujours quelque dommage au malheureux Hardy, bagnard sérieux et travailleur — les deux compères installés royalement à la table du gardien-chef, parce qu'on leur a dit que c'était leur place — la fin surtout : un arbre que Hardy, toujours soucieux de se faire bien voir, a coupé à la hache et qui portait dans ses ramures le mirador d'un surveillant...

9 décembre 1929. — BERTH MARKS. • • •

R. : Lewis Foster.

S. : Leo Mac Carey.

P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

10 décembre 1929. — UNACCUSTOMED AS WE ARE.

R. : Lewis Foster. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

6 janvier 1930. — NIGHT OWLS. • • •

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M. G. M. — 2 bobines.

Sketch n° 3 des AVENTURES DE LAUREL ET HARDY.

Laurel et Hardy se sont endormis dans un jardin public. Un agent les surprend et leur propose un marché : ou bien il les conduira au commissariat, ou bien il passera l'éponge s'ils lui rendent le service de cambrioler une villa. Cela lui permettra, en effet, de les arrêter et de se faire bien voir de ses chefs.

Les autres acceptent et ils se glissent dans le jardin d'une maison cossue habitée par un vieux célibataire et par son maître d'hôtel, James Finlayson. Ils font du bruit. Finlayson se réveille et ils miaulent pour qu'on les prenne pour des chats. Puis ils pénètrent dans la villa, raflent des bibelots et Finlayson, scandalisé, se fait traiter de vieux fou par son maître parce qu'il entend des bruits.

Pendant tout ce temps, le policier a été hors de combat. Il a reçu un globe de réverbère sur le crâne. Mais il se relève, entre en titubant dans la villa, et c'est qui qu'on prend la main dans le sac.

Toujours l'excellente qualité des films de 1930. Depuis **The Hoose-Gow** et **Berth Marks**, Laurel et Hardy ont définitivement fixé leurs personnages. Ils n'évolueront plus. Ils sont complices, jamais ennemis. Laurel a accepté de jouer les idiots et Hardy, les victimes. C'est une arme à double tranchant. L'effet de surprise ne pourra plus venir que de l'extérieur : de la drôlerie des comparses (ici Finlayson) et de la diversité des gags.

13 février 1930. — **BLOTTO (LA NOUBA)**.

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

26 mars 1930. — Participation à une opérette de la M.G.M., **THE ROGUE SONG** (d'après **GYPSY LOVE** de Franz Lehar). — P. et R. : Lionel Barrymore.

31 mars 1930. — **THE BRATS (LES BONS PETITS DIABLES)**. • • •

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Stan et Ollie ont des enfants, un petit Stan et un petit Ollie, et la stratification des personnages est si nette que les gosses entretiennent le même type de rapports gaffeur-victime que leurs malheureux pères.

Le film est très bien truqué. Laurel et Hardy, qui ont chacun un double rôle, jouent tantôt en décor réel et tantôt en décor géant. C'est une comédie familiale où les enfants sont, comme de juste, les bourreaux des adultes, et elle s'achève par une magnifique inondation.

14 avril 1930. — **BELOW ZERO (AU-DESSOUS DE ZERO ou LAUREL ET HARDY MUSICIENS)**.

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Un film qui laisse une impression pénible. Laurel et Hardy sont vraiment trop passifs pour qu'on ne songe pas, hélas ! à Chaplin. Les voilà musiciens des rues dans la grande ville hostile. Il neige. Ils ont froid, ils ont faim et ils vont de trottoir en trottoir. Une bonne femme démolit leurs instruments et ils ne réagissent pas. Ils trouvent un portefeuille et ils invitent un flic à dîner. Mais ce portefeuille appartenait au flic et le restaurateur les jette dans un cuveau plein d'eau glacée, d'où ils ressortent congelés.

Qu'est-il arrivé à nos deux Martiens ? Est-ce l'influence pleurnicharde des **Lumières de la ville** qui les a transformés en Paillasses ?

16 juillet 1930. — **THE LAUREL-HARDY MURDER CASE (LA MAISON DE LA PEUR ou LA MAISON FANTOME ou L'HERITAGE)**. • • •

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

Sketch n° 5 des AVENTURES DE LAUREL ET HARDY.

C'était une fausse alerte. L'équipe Laurel-Hardy

Parrott retrouve tous son punch avec cette parodie du cinéma d'épouvante.

Parodie, ou plutôt intrusion de perturbateurs dans le monde rituel du cinéma hanté. N'était la présence de ces splendides froussards, **La maison de la peur** serait un film de terreur des années 30.

Laurel a lu dans un journal que son oncle Ebenezer était mort en laissant 3 millions de dollars. Il vient aux nouvelles. La tempête fait rage, la nuit est sillonnée d'éclairs et, dans la maison du défunt, des héritiers d'allure étrange sont surveillés par la police. Un jeune homme hagard a curieusement la tête d'Antonin Artaud et un vieux serviteur ressemble à Maurice Schutz : la même face ridée, l'œil pénétrant et la bouche sardonique. La dame de compagnie ne laisse pas d'être inquiétante, avec sa bonhomie que dément le regard et l'on saura plus tard qu'elle porte un travesti et qu'elle est l'assassin.

Sur le seuil, Hardy a fait une crise de dépit en menaçant de quitter son compagnon et en jouant sur la corde sensible. Mais Laurel, magnifique d'insouciance, lui a simplement tendu son parapluie. Fouetté au vif, Hardy a retrouvé son arrogance et les deux hommes ont pénétré ensemble dans la maison de la peur.

Ils y resteront toute la nuit : une nuit coupée de cris, de terreurs paniques et de disparitions. Chaque héritier, à tour de rôle, est appelé au téléphone et l'appareil déclenche une trappe où la police elle-même finira par tomber...

3 décembre 1930. — HOG WILD (LES BRICOLEURS ou MARIS SAUVAGES). • • • •

R. : James Parrott. — S. : Leo Mac Carey. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 2 des AVENTURES DE LAUREL ET HARDY.

Très enlevé, très destructeur, **Hog Wild** est dans la grande tradition du cinéma muet. Hardy a formé le

projet d'installer sur son toit une antenne de radio, mais Laurel lui donne un coup de main, et tous deux démolissent la cheminée, tombent dans un bassin couvert de nénuphars et traversent la ville avec une échelle coincée en oblique sur leur vieille Ford. Hardy, en haut de l'échelle, est magnifique d'endurance olympienne.

8 décembre 1930. — ANOTHER FINE MESS (QUELLE SITUATION).

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

Par élimination, il ne peut s'agir que de **Drôles de locataires** où James Finlayson réapparaît après une brève éclipse.

Il joue ici le rôle d'un colonel chasseur de fauves qui part en Afrique pour retrouver ses chères petites bêtes, après avoir mis sa villa en location. Dès qu'il a le dos tourné, les domestiques filent à l'anglaise et Laurel et Hardy, éternels vagabonds poursuivis par les flics, se réfugient dans la villa. Arrivent un vieux beau et sa jolie jeune femme qui ont la ferme intention de louer la maison. Hardy fourre la toque à pompon et la veste d'intérieur du vieux colonel et Laurel se déguise tantôt en valet, et tantôt en soubrette. Mais Finlayson a oublié ses tickets de paquebot (dans la version française, un doublage abusif lui fait dire qu'il a oublié son arc et ses flèches). Laurel ouvre la porte, le jette dehors ; il rentre à nouveau et Hardy le toise avec mépris avant de réaliser qu'il a affaire au vrai colonel. Stan et Ollie se réfugient dans la pièce réservée aux trophées et se déguisent en bélier à jambes humaines. Ils déguerpissent, sautent sur un tandem, foncent dans un tunnel et les trois policiers qui les ont pris en chasse se retrouvent en caleçon : ils ont été déshabillés par le passage d'un train.

Cette fin débridée est un ultime et nostalgique hommage au « slapstick ». Quant au film lui-même, c'est

un numéro d'acteur où Laurel en servante aussitôt adoptée par sa jolie maîtresse, à la fois lutinée et entreprenante, ne peut, bien sûr, que nous ravir.

1930 (sans précision). — BE BIG (DROLES DE BOTTES). • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 des CAROTTIERS.

Stan et Ollie, mariés tous deux, ont réussi à se débarrasser provisoirement de leurs femmes, pour assister à une soirée du jockey-club local. Ils endossent l'uniforme : un pull-over sombre, des culottes de cheval et des bottes. Ils se trompent de bottes. Ollie n'arrive pas à se déchausser, et l'aide de Laurel lui est fatale. C'est dans un appartement saccagé que leurs épouses les surprennent. Elles s'emparent chacune d'un fusil, elles les ajustent et le dernier plan nous montre les deux hommes projetés dans la rue, à travers la muraille qui s'écroule.

3 mars 1931. — CHICKENS COME HOME (QUELLE BRINGUE). • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

Sketch n° 2 des TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY.

Laurel est marié, Hardy célibataire. Une nouvelle boîte de nuit vient de s'ouvrir et Hardy téléphone à son compagnon pour l'inviter à passer la soirée en ville. Laurel promet d'apporter une bouteille de whisky qu'il a cachée dans la cuisine (l'Amérique vivait encore sous le régime de la prohibition). Sa femme a tout entendu. Elle vide le whisky dans l'évier et le remplace par une mixture de sa composition. Puis elle les suit au night-club, où ils boivent allègrement ce mélange explosif. Elle s'est munie d'un fusil. Ils ont le temps

de s'échapper et de sauter dans leur voiture, mais elle tire sur le tacot qui s'écroule au premier coup de feu.

Be big et Chickens come home ouvrent la série du matriarcat. Ici Laurel est dominé par une femme qui a d'ailleurs beaucoup d'allure. Cette Diane le mène par le bout du nez et Hardy représente tout ce qu'elle déteste : la liberté du célibat, les amitiés d'hommes et les joies du bistrot. Quant à Laurel, il est pris comme dirait Freud entre le principe-plaisir et le principe-réalité.

Mais James Horne n'est pas James Parrott. Il n'a pas, ou pas encore, le sens du rythme. Le film est lent, bavard, inutilement explicatif. Un bon moment : le coup de feu.

16 avril 1931. — LAUGHING GRAVY. • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — Dialogues : H.M. Walker. — 3 bobines.

Probablement, sketch n° 2 des CAROTTIERS.

Stan et Ollie, locataires d'une chambre meublée, sont en butte à la colère de leur propriétaire (Charley Hall) qui ne peut tolérer un chien dans sa maison. Aussi nos deux compères, pour soustraire leur petit caniche à la vindicte du logeur, inventent des « caches » plus ou moins heureuses : dans la table de nuit, dans un placard, dans la cheminée. Le chien ayant gagné le toit, il s'ensuivra une bruyante odyssée de Hardy, en chemise dans la neige, au cours de laquelle la cheminée sera détruite, le logeur assommé par la chute des briques. Pour Oliver, l'aventure se terminera dans un tonneau d'eau glacée.

Mis à la porte en pleine nuit par le proprio revenu de son évanouissement, Stan et Ollie font leurs valises et s'apprêtent à quitter la chambre ; un télégramme arrive : Un oncle de Stan lui lègue sa fortune à condition qu'il se sépare de Hardy responsable, paraît-il, de sa situation actuelle. Cet événement nous vaut une des très rares scènes attendrissantes de toute l'œuvre

des deux comiques. Finalement l'émotion se résoud en rire, Stan renonçant à abandonner Oliver, non en vertu d'une vieille amitié, mais pour « pouvoir garder le chien ».

27 avril 1931. — OUR WIFE. • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 des TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY.

Hardy veut épouser la fille énorme et minaudière de l'excellent James Finlayson. Le père s'y oppose et il ne reste qu'une solution, l'enlèvement. On s'entasse dans la minuscule voiture de Laurel et l'on va réveiller un juge de paix. Ce juge, c'est Ben Turpin qui louche toujours autant et qui marie Laurel avec Hardy.

Tout cela manque de nerf et de gags. La caméra se traîne au fil d'une histoire qu'un Foster ou un Parrott auraient conduite à 100 à l'heure.

1931 (sans précision). — Titre anglais inconnu.

R. : James Horne. — 2 bobines.

Sketch n° 3 des TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY

• • •

Le troisième sketch des **Trois mariages** est un remake d'un film muet de Stan Laurel, avec James Finlayson, dont le titre français était **Un ancien flirt** et dont le titre américain reste un mystère.

Hardy a réussi, s'est marié bourgeoisement et se présente aux élections municipales. Il doit d'ailleurs recevoir chez lui, le soir même, quelques notables qui forment son comité de patronage. C'est le moment que choisit Mae Busch pour faire irruption dans son existence et lui rappeler qu'il était autrefois un joyeux luron.

Un rendez-vous est pris et Hardy charge Laurel de neutraliser cette créature. Mae Busch n'en fait, bien sûr, qu'une bouchée et elle va perturber la réunion mondaine.

Ce vaudeville s'achève par la défaite masculine : Madame Laurel et Madame Hardy, symboles de la vertu un instant outragée, triomphent à la fois du sexe opposé et de la turpitude morale.

Le film est vivement mené. James Horne, qui s'est réveillé, fait ici un excellent travail. Il tournera, dans

1^{er} septembre 1931. — COME CLEAN (TOUTE LA VERITE). • • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 4 des TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY.

Ici encore, Mae Busch est éblouissante dans un rôle d'aventurière que Laurel et Hardy sauvent de la noyade et qui retrouve tout sa vitalité pour empoisonner leur vie conjugale.

10 septembre 1931. — Long métrage : PARDON U S (SOUS LES VERROUS). • •

R. : James Parrott. — S. : H.M. Walker. — Distribution : Jim Marlowe, Guido Trento, James Finlayson, Walter Long. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 6 bobines.

Pour une légère entorse à la loi sur la prohibition, nos deux amis sont envoyés en prison. Stan est affligé d'une dent cariée qui, lorsqu'il parle, produit un bizarre sifflement. Envoyés au quartier des « durs », Stan et Oliver participent bien involontairement à une évasion collective. Mais, alors que tous sont repris, eux seuls demeurent introuvables. Ils sont cachés, barbouillés de cirage, au milieu d'une équipe de noirs occupés à la cueillette du coton. Un jour, le gouverneur de la prison accompagné de sa fille, se trouve à court d'essence dans la campagne ; deux noirs (un petit et un gros) s'offrent à le dépanner. Malheureusement, le sifflement de la dent de Stan les fera reconnaître et ils réintégreront le pénitencier.

Conduit chez le dentiste, Stan subira l'ablation d'une dent, mais pas la bonne. Oliver, qui l'accompagnait, y laissera aussi une de ses molaires.

Un jour, la mutinerie éclate. Les bagnards se sont procuré des armes. Par leur inaptitude au fonctionnement d'une mitraillette, nos deux compères feront échouer l'affaire.

Le gouverneur les récompensera en leur rendant la liberté...

Ce premier long métrage du tandem a une histoire. Au départ, il s'agissait d'un « deux bobines » préparé par Hal Roach. Celui-ci, qui distribuait ses films par le canal de la M.G.M., demanda à cette société la permission d'utiliser le décor de prison construit la même année pour le célèbre « **Big house** ». La M.G.M., en compensation, demanda à ce que Laurel et Hardy leur fussent prêtés pour un film. Hal Roach, après réflexion, refusa et construisit son propre décor pour « **Pardon U S** » ; décor qui lui coûta si cher qu'il proposa de rajouter au film quatre bobines afin qu'il puisse être distribué en « long métrage ».

De là sans doute le manque d'unité très visible du film qui selon l'expression même de Stan, fait penser à « un immeuble de trois étages sur les fondations d'une maison d'un étage ». Manifestement, toute la séquence de l'évasion et « l'épisode nègre » ont été hâtivement surajoutés (tout au plus nous permettent-ils d'entendre Oliver dans un très beau « spiritual »).

5 octobre 1931. — ONE GOOD TURN (UNE BONNE ACTION). • • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Réduits au vagabondage, Stan et Ollie frappent à la porte d'une vieille dame qui leur donne à manger. James Finlayson survient, le verbe haut, et menace d'expulser cette pauvre femme si elle ne paye pas son loyer.

Le mélo continue : pour aider leur bienfaitrice, Stan et Ollie vendent la seule chose qui leur appartienne encore, une Ford. Ils conduisent le tacot dans une

rue animée et ouvrent les enchères. Un acheteur se décide et sort son porte-monnaie. Au même instant, la voiture s'écroule et se démantibule. L'autre rengaine son porte-monnaie, mais il se trompe de poche et il le glisse dans celle de Laurel.

Revenu chez la vieille, Laurel trouve l'argent dans sa veste et Hardy l'accuse de l'avoir volé. Piqué par cette atteinte à son honneur, Laurel se venge en envoyant des bûches sur le crâne de Hardy. Car les deux hommes ont voulu se rendre utiles et ils fendent du bois...

Mais tout finit comme dans un conte rose : la vieille n'était pas menacée d'expulsion, elle répétait une pièce de théâtre où Finlayson jouait le rôle du propriétaire.

Racontée ainsi, l'histoire est touchante. Le film ne l'est pas. C'est qu'il est sauvé par des gags réglés au millimètre.

3 novembre 1931. — Long métrage : BEAU HUNKS (LES DEUX LEGIONNAIRES). • • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 4 bobines.

Abandonné par Jenny, la femme qu'il aime, Oliver va cacher son chagrin à la Légion, flanqué de l'inévitable Stanley. Mais arrivé au fort, il s'aperçoit que tous ses voisins de chambrée pleurent aussi sur un portrait de Jenny. Stan et Ollie vont alors trouver le colonel pour lui demander la permission de repartir, celui-ci les chasse...

Au cours d'une marche dans le désert, nos deux amis s'égarent dans le simoun et arrivent seuls au fort voisin assiégé par les Riffains.

Bientôt c'est l'attaque : quelques assaillants envahissent le fortin. Poursuivis par un Arabe menaçant, Stan et Oliver inventent par hasard une arme nouvelle : ils renversent un baril de clous, en répandant dans la cour, puis vont ouvrir la porte que les Riffains étaient

en train d'enfoncer... Les Arabes se précipitent dans le Fort. La colonne de secours assiste à un bien étrange spectacle : les Arabes dansant de douleur sur les clous au milieu de la cour. Stan et Oliver, satisfaits, amènent au commandant le chef ennemi. Ils le fouillent et trouvent aussi sur lui la photo de l'universelle Jenny !

Sans doute un des meilleurs films de Laurel et Hardy. La parodie est éclatante. On ironise ici sur les films de légionnaires, à la mode vers les années 30. Le titre « **Beau hunks** » n'est qu'un calembour rappelant bien sûr le fameux « **Beau geste** » d'Herbert Brenon (1927), prototype partout acclamé (sauf en France où il fut interdit par la censure).

Dans ces films, pour laver l'honneur ou mater le chagrin, le héros achetait une conduite à la Légion en trucidant du riffain. On notera ici les différents éléments de la parodie :

— l'idendité des motifs ayant poussé les nouveaux venus à s'enrôler (le même désespoir d'amour) ;

— l'air de marche de la troupe qui, loin des solennels chants de la Légion, n'est autre que l'indicatif des films de Laurel et Hardy ;

— la facile victoire finale qui ne doit, bien sûr, rien à l'héroïsme ;

— la vision caricaturée des « bons chefs » de la Légion et des « méchants » riffains, personnages d'ailleurs à peine exagérés si l'on s'en réfère aux colonialistes et racistes de l'époque. Et lorsque le colonel péroré d'un ton noble et tragique, on n'est pas aussi éloigné qu'on pourrait le croire de **La Bandera...** ;

— le film est construit sur un mouvement ample et sans temps morts, exploitant à fond chaque trouvaille comique. Ici Stan Laurel s'attribue, une fois de plus, la part du lion. Quelle ingéniosité dans la manipulation et l'utilisation des accessoires : les lunettes et l'enveloppe de la lettre — le chapeau dans le bureau du commandant — le fusil dans la scène des remparts.

21 décembre 1931. — HELPMATES (AIDONS-NOUS).
• • • •

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Incorporé au début des DEUX LEGIONNAIRES.

Un chef-d'œuvre. Une destruction totale, de A à Z.

Hardy reçoit un télégramme : sa femme va rentrer. Il demande à Laurel de lui donner un coup de main pour nettoyer son intérieur. Comment se retrouvera-t-il, en uniforme d'amiral, sous une pluie battante, dans la carcasse calcinée de ce qui fut sa maison ? Vous le saurez en consultant le Dictionnaire des gags.

4 février 1932. — ANY OLD PORT (STAN BOXEUR).
R. : James Horne. — R. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

14 mars 1932. — THE MUSIC BOX (LES DEMENAGEURS ou LIVREURS SACHEZ LIVRER). • • • •
R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

Laurel et Hardy doivent livrer un piano et ils arrivent en vue d'un immense escalier qui paraît desservir la maison du client. Ils déchargent le piano et ils entreprennent de le monter à dos d'homme. Le film est le récit de cette ascension toujours interrompue, toujours recommencée où « le tandem a les trésors de patience d'un couple de fourmis attelées à une graine trop grosse » (...). Et quand le facteur apprend à nos compères qu'il y avait une route, ils redescendent le piano par l'escalier afin de l'emprunter. Ce gag est d'une profondeur inépuisable : doit-on y voir, chez ces incapables, l'émouvant souci de bien faire les choses, ou celui d'introduire une épreuve supplémentaire dans cette aventure prométhéenne, devenue de la sorte comme une dérision de l'héroïsme ? (Barthelemy Amengual).

Les voilà enfin devant la maison qu'ils vont saccager en y faisant entrer de force cet animal rebelle : le piano. Mais leur client arrive. C'est Billy Gilbert, un acteur de complément qui jouait très souvent, dans les films de la Métro, des rôles de bonhomme irascible au fort accent allemand ou italien. Il entre en rage à la vue du piano qu'il démolit à coups de hache. Et le désastre est achevé quand sa femme survient, en annonçant la bouche en cœur qu'elle lui a offert un piano.

The music box a eu un Oscar amplement mérité : c'est un cauchemar monstrueusement drôle où les gags, trente ans plus tard, restent aussi percutants qu'au premier jour.

26 mai 1932. — **THE CHIMP**.

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

31 mai 1932. — **COUNTY HOSPITAL (MAISON DE TOUT REPOS ou VISITE A L'HOPITAL)**. • • •

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Hardy est allongé dans un lit d'hôpital, une jambe entourée de bandages et soutenue par une poulie. Vingt minutes plus tard, le lit s'est effondré, Hardy hurle de douleur et le médecin de la clinique (Billy Gilbert), projeté par la fenêtre, se balance dans le vide au bout d'une corde.

Pourtant Laurel n'a fait que des gestes ordinaires : déplacer un verre, manger des œufs durs, casser une noix..., mais leur enchaînement s'est révélé splendide-ment catastrophique. Il y a dans ce comique de la dévastation une extrême sobriété de moyens et une savante économie des causes pour aboutir à des effets majestueux.

12 septembre 1932. — **SCRAM (LES VAGABONDS)**.

• • •

R. : Raymond Mac Carey. — Photo : Art Lloyd. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Stan et Ollie ont été condamnés à quitter la ville dans le délai d'une heure. La nuit est tombée, il pleut et dans la rue ils aident un ivrogne (Arthur Houseman) à retrouver sa clé. Celui-ci se trompe de maison et les introduit dans la villa du juge (Richard Cramer) qui vient de les faire comparaître.

Le juge n'est pas chez lui et sa femme, une grande blonde virilisée en pyjama chatoyant (Vivian Oakland) sort de sa chambre pour boire de l'eau. Dans la carafe, l'ivrogne a versé de l'alcool et elle se grise gentiment. Elle accueille nos deux hommes avec des éclats de joie, les invite à se mettre à l'aise, leur donne les pyjamas de son mari et part d'un rire inextinguible en chatouillant Laurel. Le juge arrive. Gros plans de son visage que la colère fige dans un rictus bestial. Fin.

C'est tout, et cette fin où le récit est coupé net, où l'explosion qu'on attendait est concentrée sur un visage où la scène est interrompue par le regard inoubliable d'un magistrat bafoué dans ce qu'il avait de plus sacré sa maison et sa femme — cette fin est géniale.

23 septembre 1932. — Long métrage : **PACK UP YOUR TROUBLES (LES SANS SOUCIS)**. • •

R. : Georges Marshall et Raymond Mac Carey. — Dialogue : H.-M. Walker. — Avec James Finlayson, Mary Carr, Donald Dilloway, Jackil Lyn, Richard Cramer Tom Kennedy. — P. : Hal Roach et M.G.M.

Avril 1917. Stan et Oliver sont assis dans un jardin public. Hardy voudrait bien s'engager pour aller à la guerre. Passe un sergent recruteur. Les deux compères se sauvent. Rejoints, ils se font passer pour manchots. Le sergent s'apitoie et donne à chacun une pièce. Stan dévoile la supercherie en sortant sa main cachée.

Le sous-titre suivant nous annonce : « Il ne fallut pas longtemps à l'oncle Sam pour transformer ce matériel brut en un véritable engin de guerre ».

Un de leurs amis, Eddie Smith, apprend que sa femme l'a quitté. Il reste seul avec sa petite fille, mais il est fâché depuis son mariage avec ses parents...

Au front, quelque part en France. Au cours d'une attaque Eddie est tué. Stan et Oliver sont désignés pour partir en patrouille et ramener des prisonniers. Courant au milieu des explosions, ils se cachent dans un tank abandonné. Involontairement ils le mettent marche. L'engin fonce alors vers une tranchée ennemie et, arrachant les barbelés, rafle comme dans un filet tous les Allemands qui s'y trouvent.

Novembre 1918. La petite fille d'Eddie Smith est malheureuse chez de mauvaises gens qui vivent de la pension qu'elle leur procure.

Nos deux compères, qui la cherchent, l'enlèvent et la gardent chez eux. Mais l'Assistance publique réclame l'enfant. Ils décident de fuir. Pour cela ils veulent emprunter de l'argent. Ils vont à la banque mais à la suite de maladresses, le Directeur est assommé. Stan et Oliver se sauvent avec l'argent. Au moment où ils bouclent leurs valises, la police et le représentant de l'Assistance arrivent.

Chez le Directeur de la Banque, menottes aux mains, ils doivent rendre l'argent. Mais une photo trouvée sur eux, apprend que le Directeur est le père d'Eddie. Stan et Oliver sont félicités et cordialement invités. Les ennuis semblent finis pour eux, mais...

Ce film est sans doute le seul du tandem où l'on puisse relever un épisode quelque peu mélodramatique. En effet, si toute la première partie (jusqu'à l'équipée en char d'assaut) est parfaitement burlesque, la seconde, en revanche, avec la petite fille, verse parfois dans l'attendrissement. Là, le comique est moins pur, moins dévastateur. Il est à noter aussi que, à cause justement

de l'épisode sentimental, certains acteurs ne jouent pas « comique ».

Peut-on parler de satire et de condamnation des actes héroïques ? Une légère ironie se dégage ici des scènes de guerre et la bravoure involontaire des deux compères égratigne peut-être quelques mythes.

Les meilleures séquences sont la recherche des parents de Eddie, la scène du mariage ultra-chic brisé par l'intervention de Stan et Oliver, l'abri tout confort, la scène dans le bureau du Directeur de la Banque avec les cigares-saucisses.

22 novembre 1932. — THEIR FIRST MISTAKE (BONNES D'ENFANTS). • •

R. : Georges Marshall. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 3 des JOIES DU MARIAGE.

Pour retenir sa femme au foyer, Hardy adopte un bébé. Mais quand il rentre chez lui avec le moutard, le logeur lui annonce qu'elle a demandé le divorce. Et il ajoute, en regardant Laurel : « Vous êtes poursuivi pour détournement des sentiments de Monsieur Hardy ». Laurel proteste, mais Hardy le retient et tous deux s'occupent du bébé.

Le film est tout de même sauvé par quelques bons gags. Celui-ci par exemple : le bébé a faim, Laurel le prend sur ses genoux, se détourne et ouvre sa chemise. Hardy effaré, regarda la caméra. Mais Laurel en sort un biberon qu'il tenait au chaud sur sa poitrine...

8 janvier 1933. — TOWED IN A HOLE (MARCHANDS DE POISSONS). •

R. : Georges Marshall. — P. : Hal Roach et M.G. M. — 2 bobines.

Sketch n° 2 des JOIES DU MARIAGE.

Georges Marshall n'avait pas à l'époque le sens du comique et sa mise en scène est ici d'une mollesse effarante.

Pourtant le point de départ est excellent : Laurel et Hardy ont acheté un bateau. On leur a signalé qu'il y avait une fuite dans la coque. Le bateau est sur cale et ils ont une idée géniale, le remplir d'eau pour trouver le trou.

De cela, Marshall n'a pas tiré grand-chose et le gag final — le bateau dévale une pente en écrasant la vieille Ford qui devait le remorquer — est si plate-ment filmé qu'il ressemble à un mauvais pastiche.

20 février 1933. — TWICE TWO. • • •

R. : James Parrott. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 des JOIES DU MARIAGE.

Ou le matriarcat exercé par eux-mêmes. En effet, Laurel est marié avec un Hardy en jupons et Hardy avec un Laurel lui aussi costumé en femme. Or les épouses, qui ont entre elles les mêmes rapports d'autorité et de soumission gaffeuse que leurs maris, sont pour ceux-ci de véritables chipies. Il s'y ajoute une rivalité du couple Laurel et du couple Hardy, ce qui donne à cette situation quadrangulaire une saveur étonnante.

De l'histoire, disons seulement qu'il s'agit d'un repas où Madame Laurel (Hardy) finira par être coiffée d'une gigantesque tarte à la crème par Madame Hardy, c'est-à-dire Laurel. Juste retour des choses, car Hardy et son double n'avaient pas cessé de souligner d'un œil accablé les maladresses des deux Laurel.

Bref, une série éblouissante de vengeance domestiques dans le labyrinthe du dédoublement. Et Hardy en combinaison est une vision d'art inoubliable...

10 mai 1933. — ME AND MY PAL (LES DEUX FLEM-MARDS). • • •

R. : Georges Rogers et Lloyd French. — Avec : James Finlayson et Ben Turpin. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 des CHEVALIERS DE LA FLEMME.

Oliver, en grande tenue, attend son ami Stan pour aller se marier. Celui-ci arrive, un paquet sous le bras. Hardy, curieux, l'ouvre. Il s'agit d'un puzzle géant, qui, à en croire l'inscription de la boîte, assure « l'amusement des enfants et la tranquillité des parents ». Devant ce cadeau de mariage insolite, Hardy laisse éclater sa mauvaise humeur. Stan, calmement, ouvre la boîte et commence le puzzle. Comment ce simple geste amènera la destruction de l'appartement et l'intervention des flics ? le dictionnaire des gags vous l'apprendra.

4 mai 1933. — Long métrage : THE DEVIL'S BROTHER (FRA DIAVOLO). • •

P. et R. : Hal Roach, d'après un Opéra-Comique d'Auber. — Avec James Finlayson, Dennis King, Thelma Todd. — 9 bobines.

Oliviero Hardio et Stanlio Laurelo viennent de se faire délester de toutes leurs économies par des bandits de grand chemin. Ils ont alors, pour se refaire une fortune, l'idée brillante de devenir brigands et empruntent le nom du plus célèbre bandit de l'époque, « **Fra Diavolo** ».

Sous cette identité, ils s'attaquent aux premiers passants venus qui ne sont autres que Diavolo et sa bande. Fou de rage, ce dernier condamne Hardio à être pendu sur-le-champ... et par Laurelo ! Mais à ce moment Diavolo s'aperçoit que ses hommes n'ont pu s'emparer de l'argent de la riche Lady Paméla. Il décide de se rendre à l'hôtel où celle-ci est descendue avec son mari. Pour éviter que l'on identifie ses hommes, il prend avec lui Oliviero (que la chute d'une branche a sauvé de la pendaison) et Stanlio comme valets, et s'octroie le titre de Marquis de San Marco. Au cours des fêtes données par l'aubergiste à l'occasion du mariage de sa fille, Laurelo, avec sa maladresse habituelle, révèle l'identité de Fra Diavolo qui est arrêté...

Diavolo et nos deux compères, jugés comme complices, vont être fusillés. Laurelo sort alors un grand mouchoir rouge qui met en fureur un taureau lequel charge la foule. Montés sur le dos de la bête, les trois condamnés s'enfuient...

On se demande ce qui peut motiver l'extraordinaire réputation de ce film, peut-être le moins bon de tous les longs métrages de Laurel et Hardy? En effet, lorsqu'on prononce le nom des deux comiques devant un quadragénaire, celui-ci inmanquablement, avec les yeux mouillés, murmure : « Ah ! Fra Diavolo ! ».

Ici Laurel et Hardy ne sont que comparses et la pauvreté de la mise en scène est telle que les séquences où ils apparaissent semblent véritablement surajoutées à la façon de numéros de clowns dans un spectacle...

Cette opérette, pâlement chantée et filmée, ne mérite guère qu'un salut rétrospectif. Elle a, pour le moins, coupé net les velléités de Hal Roach comme réalisateur, ce qui nous permet, par la suite, d'échapper au pire. Notons quand même un beau numéro d'habileté manuelle de Stan, que Oliver essaie en vain d'imiter et dont le rappel dans « Babes in Toyland » est fort réjouissant.

3 août 1933. — THE MIDNIGHT PATROL (LAUREL ET HARDY POLICIERS). • •

R. : Lloyd French. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 3 de BONS A TOUT, BONS A RIEN.

Stan et Ollie sont flics. Il patrouillent la nuit avec leur voiture. La radio du bord leur donne l'ordre de se rendre d'urgence à une adresse où l'on a repéré un individu essayant de s'introduire dans une villa. La voiture refusant de démarrer, Hardy plonge dans le moteur, se fait doucher à cause d'une manœuvre intempestive de Stan. Le moteur repart, mais nos deux lascars ont oublié l'adresse. Stan se rend dans une bijouterie encore ouverte, surprend un cambrioleur en

plein travail, lui demande s'il peut téléphoner au commissariat. Hardy intervient et convoque le voleur pour la semaine suivante. Stan a de nouveau perdu l'adresse. Re-coup de téléphone au commissariat. Pendant ce temps, le cambrioleur essaye d'emprunter la voiture des deux flics. Hardy le tance vertement. Enfin, ils parviennent devant la villa en question, juste pour apercevoir une ombre se glissant dans la maison par la trappe de la cave. Décidés à entrer par la grande porte, ils défoncent celle-ci à l'aide d'un banc de pierre, non sans que Hardy ait à souffrir par deux fois de la maladresse chronique de Stan. Emportés par l'élan, ils traversent l'escalier et tombent dans la cave, pulvérisant un tonneau de choucroute. Dans l'intervalle, on apprend que le présumé cambrioleur n'est autre que le maître de céans qui, ayant oublié ses clés, a réussi à s'introduire dans sa propre maison. Au vacarme, celui-ci descend l'escalier, tombe par le trou béant jusque dans la cave où nos flics lui mettent proprement la main au collet. Au commissariat, le dénouement est brutal : la victime des deux compères n'est autre que le commissaire. Celui-ci, furieux, emprunte le pistolet d'un des agents et exécute (hors champ) les gaffeurs, tandis que les policiers se découvrent et saluent.

16 septembre 1933. — BUSY BODIES (LES MENUISIERS). • • • •

R. : Lloyd French. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines (avec Charley Hall).

Sketch n° 2 des CHEVALIERS DE LA FLEMME.

Par un beau matin, Stan et Ollie, dans leur fidèle Ford munie d'une radio de bord un peu spéciale, se rendent au travail. Ils sont menuisiers. Dès l'arrivée, ils effraient d'un coup de klaxon un brave ouvrier qui leur tournait le dos.

Dans leur atelier, les maladresses successives de Stan (entre les mains duquel un quelconque outil devient

une arme dangereuse), amènent bientôt divers cataclismes dont Hardy, bien entendu, est la victime résignée. Par l'eau et l'explosif, la scierie sera bientôt ravagée. Chassés par le contremaître furieux, Stan et Ollie lanceront leur Ford sur la grande scie à ruban où elle sera proprement découpée en deux, chacun de nos compères chutant avec une moitié de véhicule. Ce film est encore une démonstration éclatante de la pureté de leur comique. Les objets (ici les outils usuels du menuisier) deviennent, entre les mains de Stan, générateurs de gags étonnants sans jamais perdre une seule fois leur destination logique. Quant à la séquence millimétrée de la fenêtre à guillotine, elle révèle une minutieuse préparation et de nombreuses répétitions. Filmée en quelques plans fixes généraux, comme un sketch de music-hall, elle est un extraordinaire morceau de comique **brut**.

24 octobre 1933. — DIRTY WORK (LES RAMONEURS ou UN SALE BOULOT ou SALE BESOGNE). • • • •
R. : Lloyd French. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 3 des CHEVALIERS DE LA FLEMME.

Encore un des petits métiers du tandem : ramoneurs.

Ils se présentent pour accomplir leur tâche au domicile d'un vieux savant fou qui poursuit de fumeuses recherches sur la liqueur rajeunissante.

Stan et Ollie apporteront au ramonage de la grande cheminée du salon une application exemplaire, au milieu de séismes de plus en plus impressionnants. Périront dans ce raz de marée : la belle pendule, le tapis, le piano, une partie de la cheminée et la dignité d'un vieux serviteur, sans parler des traumatismes divers que s'infligent Laurel et Hardy selon le code bien établi de la vengeance alternée.

Au terme de ces destructions, le vieux fou qui vient enfin de mettre au point son liquide miraculeux, les

appelle pour les prendre à témoin de sa fantastique découverte. Pendant une courte absence de celui-ci, Stan et Ollie décident d'essayer eux-mêmes le produit sur l'inoffensif poisson de l'aquarium voisin. Au cours de cette expérience, Hardy sera précipité dans une cuve d'eau. Après quelques minutes d'effervescence, il réapparaîtra, transformé en chimpanzé, toujours coiffé de son melon devant un Laurel éploré.

27 décembre 1933. — Long métrage : SONS OF THE DESERT (LES COMPAGNONS DE LA NOUBA). • •

R. : William A. Seiter. — S. : Frank Craven. — Dialogues : Byron Morgan. — Avec Charley Chase. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 7 bobines.

Désireux de se rendre à Chicago au Congrès annuel d'une Association dont ils sont membres, Stan et Oliver doivent se livrer à un subterfuge à cause de la violente opposition de Madame Hardy. Oliver prétend qu'il est atteint d'une grave maladie et un ami de Stan, se faisant passer pour un savant docteur, prescrit comme seul remède un séjour à Honolulu. Madame Hardy qui ne peut supporter les voyages en mer demande à Stan de lui rendre le service d'accompagner son mari... Ostensiblement, les deux compères font mine de partir pour Honolulu, mais en fait pour Chicago où se tient le congrès des « Fils du Désert ».

Dès le premier jour, ils fraternisent dans une boîte de nuit, avec un délégué du Texas..., qui n'est autre que le propre beau-frère de Hardy.

Soudain : coup de théâtre : le paquebot qui est censé emporter vers les îles du Pacifique nos deux amis, se perd corps et biens. Les deux épouses éplorées vont aux nouvelles, espérant que leurs maris sont au nombre des survivants. Pour tromper leur chagrin, elles entrent dans un cinéma... et, aux actualités, reconnaissent leurs conjoints défilant joyeusement dans les rues de Chicago...

Le retour au bercail sera pour Stan et Oliver (surtout pour ce dernier) une dure épreuve...

Sons of the desert est le premier long métrage du tandem où il est question d'ennuis matrimoniaux (l'année 33 étant très riche en ce domaine avec les différents sketches des « Joies du Mariage »). Il faudra attendre « **Ours relations** » en 1936 pour retrouver nos deux compères aux prises avec de telles difficultés conjugales.

La satire des sociétés secrètes est fort réjouissante et cette loge maçonnique des « Fils du désert », avec chéchia et chant scout est une belle trouvaille. Mais, après cette brillante ouverture, et malgré quelques temps forts comiques (visite du faux docteur - séquence de la boîte de nuit - coup de téléphone de Hardy à sa femme - explication finale), le film est trop souvent statique et théâtral.

13 février 1934. — OLIVER THE EIGHTH (LAUREL ET HARDY COIFFEURS ou UNE HISTOIRE DE FOUS ou GAI, GAI, MARIONS-NOUS). • • • •

R. : Lloyd French. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 3 bobines.

Sketch n° 2 des JOYEUX COMPERES.

Un film très curieux, très irréel, qui mérite une mention à part. Hardy rend visite à une jolie veuve (Mae Busch) qu'il doit épouser. Il est accueilli par un valet de chambre qui joue aux cartes avec rien, avec du vide. Laurel arrive et l'on passe à table. Cérémonieusement, le valet découvre la soupière et il donne à chacun des louches de néant. Le repas continue : la salière, le poivrier sont vides mais Laurel les confond et Mae Busch lui fait remarquer son erreur. Qui veut encore de la soupe ? Laurel en demande, la trouve un peu fade, et il ajoute par deux fois du sel inexistant. Les deux hommes gagnent leur chambre et Hardy est prévenu qu'on lui tranchera

la tête. Aussi belle qu'une déesse babylonienne, Mae Busch avance le long des couloirs, avec une arme qu'elle affûte d'un geste immémorial. Elle avance, elle est là, elle va couper le cou du malheureux Hardy qui a un dernier sursaut d'angoisse : c'était un rêve...

14 mai 1934. — Participation au long métrage de la M.G.M., HOLLYWOOD PARTY de Richard Boleslawski.

20 juin 1934. — GOING BYE BYE ! (COMPAGNONS DE VOYAGE ou LES JAMBES AU COU). • • •

R. : Charles Rogers. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 des JOYEUX COMPERES.

Un Laurel et Hardy classique, sans surprises, mais bien mené. Nos deux hommes ont fait condamner à mort un gangster qui a promis, en plein tribunal, de leur nouer les jambes autour du cou.

Ils jugent préférable de quitter la ville et ils décident de voyager en compagnie d'une dame, Mae Busch, dont ils ignorent qu'elle est la maîtresse du tueur. Celui-ci s'est d'ailleurs évadé. Il s'est caché dans une malle où il subira maintes avanies, l'asphyxie, la brûlure, la noyade, avant de tenir sa promesse et de transformer Laurel et Hardy en curiosités foraines.

18 juillet 1934. — THEM THAR HILLS (LAUREL ET HARDY CAMPEURS). • • •

R. : Charles Rogers. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 3 des JOYEUX COMPERES.

Une magnifique « escalade » où ils retrouvent leur chère victime des années 30, Charley Hall.

Ils sont partis dans la nature, en caravane, et ils ont fait étape près d'une ferme abandonnée. L'eau du puits a un goût agréable : c'est de l'alcool qu'une heure avant, des bootlegers y ont vidé, en fuyant la police. Un automobiliste en panne leur emprunte de l'essence

et sa femme, Mae Busch, reste avec eux en attendant son retour. Elle boit cette eau avec un vif plaisir et, quand le mari revient, elle est grise.

Œil pour œil, le combat commence, à la fois lent et délirant. C'est l'un des meilleurs que nous connaissions. D'ailleurs le film passe encore quelquefois : allez le voir.

28 novembre 1934. — Long métrage : BABES IN

TOYLAND (UN JOUR UNE BERGERE). • •

R. : Charles Rogers, Gus Meims. — Dialogue : Frank Butler, Nick Grinde, d'après l'opérette de Victor Herbert. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 9 bobines.

« Stan qui pleure et Oliver qui rit » habitent dans une ville de contes de fées où l'on retrouve les personnages mythiques des légendes et... du Cinéma, comme les trois petits cochons et Mickey Mouse. L'homme le plus méchant de la ville, le riche Barnaby, convoite la main de l'innocente bergère. Bafoué par nos deux amis, il investira « Toyland » avec les affreux habitants de « Lougarouville ». Stan et Oliver se souvenant des énormes soldats de bois qu'ils ont fabriqués, lancent ceux-ci contre les lougarous qui seront finalement, avec Barnaby, rejetés dans la fosse aux crocodiles..., hors des murs de Toyland.

Curieux film à rapprocher de la « Bohémienne » et « Fra Diavolo ». Laurel et Hardy ne sont que des comparses et leurs apparitions ne représentent qu'une partie du film. Il s'agit à vrai dire d'un opéra-bouffe sur une musique assez quelconque de Victor Herbert. Le genre naïf adopté ici pour l'histoire (conte de fées) et pour les décors (maisons aux formes de sabot ou d'œuf) manque d'invention et de poésie.

Sur le plan comique peu de choses à signaler sinon que Stan fait encore une fois la preuve de son habileté manuelle. Il joue à la navette (vieux jeu Français du XVI^e siècle) et s'y montre d'une rare adresse (les divers plans passés à la visionneuse ne révèlent aucun

truquage). Nous trouvons aussi dans ce film une citation d'un autre film du tandem phénomène assez rare chez Laurel et Hardy :

A un certain moment, Oliver dit à Stan :

« Tout ce que tu fais, je peux le faire ».

De la tête, Stan lui répond que non...

« Quoi, par exemple ? », dit Oliver, tout de suite piqué.

« Ça », dit Stan, et il lui montre le fameux mouvement de mains qu'il n'avait pas réussi dans « Fra Diavolo » (1933) et qui avait donné tant d'insomnie à l'aubergiste.

A cette évocation d'un de ses échecs, Oliver n'insiste pas.

11 décembre 1934. — THE LIVE GHOST. • • •

R. : Charles Rogers. — Avec Walter Long et Arthur Houseman. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 2 de BONS A TOUT, BONS A RIEN.

Une fois de plus en panne de travail, Stan et Ollie occupent leurs loisirs forcés à la pêche. Un capitaine au long cours, propriétaire d'un bateau que les marins du port prétendent hanté, leur propose de l'aider à recruter un équipage. Grâce à quelques accessoires (œufs et poêle), nos deux amis enrôleront de force une bonne vingtaine d'hommes, mais, victimes de leur propre gag, se retrouveront sur le fameux bateau, en pleine mer. Le capitaine de ce « Bounty » menace de dévisser la tête à quiconque prononcera le mot de fantôme. A l'escale suivante, Stan et Ollie n'osent se rendre à terre de peur de s'exposer à la vengeance des autres matelots qui n'ont sans doute pas digéré le coup de l'œuf. Ils se proposent bravement pour garder le navire. Ils passent une nuit agitée et croient avoir tué un de leurs copains, le poivrot du bord. Ils le jettent à la mer. Ils le voient réapparaître peu après et terrorisés, prononcent devant le capitaine le mot fatidique.

La menace sera exécutée et le film se terminera sur d'horribles craquements de vertèbres cervicales.

29 janvier 1935. — TIT FOR TAT. • • • •

R. : Charles Rogers. — Avec Charley Hall, Mae Busch et E. Kennedy. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Sketch n° 1 de BONS A TOUT, BONS A RIEN.

Stan et Ollie, une fois n'est pas coutume, ont pignon sur rue. Ils exploitent un magasin d'électricité et d'articles ménagers. Leur voisin, Charley Hall, mari de la ravissante Mae Busch, est épicier. Hardy, juché sur une échelle, met les ampoules de l'enseigne lumineuse. Stan manœuvre étourdiment le monte-charge et l'envoie dans la fenêtre de Mae Busch. A la stupéfaction du mari, Oliver et Mae descendent calmement dans le magasin où, très gentleman, Hardy prend congé. Ces politesses faites, on passe aux choses sérieuses. L'épicier, qui a reconnu ses adversaires de **Them thar hills**, commence l'escalade avec application. Tour à tour, la dévastation s'abat sur les deux magasins. A chacune des absences de Stan et Ollie, un petit monsieur fait main basse sur leur marchandise et les salue poliment à leur retour. Tout à leur affaire, les deux compères lui rendent son salut. Il serait trop long de citer ici les différents moments de cette bataille méticuleuse et froide. Bientôt l'inévitable flic interviendra (E. Kennedy) et obtiendra les excuses de l'irascible épicier. De retour chez eux, Stan et Ollie n'auront que le temps d'apercevoir le petit monsieur démarrant au volant d'un énorme camion, le magasin complètement vidé de son contenu.

26 février 1935. — THE FIXER-UPPERS. • •

R. : Charles Rogers. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Probablement : sketch n° 1 des ROIS DE LA GAFFE.

Il s'agit, selon John Mc Cabe, d'un remake de

Slipping Wives (1927). Stan et Ollie vendent des cartes de Noël et font du porte à porte. Dans un atelier de peintre, ils trouvent une épouse éplorée qui leur confie ses peines : son mari la délaisse. Laurel suggère un remède infallible qui consiste à exciter sa jalousie. Le peintre survient et provoque Hardy en duel. Rendez-vous est pris à minuit et Hardy se retrouve à l'heure convenue, par un fatal enchaînement des choses, dans l'atelier du peintre.

Le film est bavard, il traîne, il reste en deçà de ce qu'il promettait. Les meilleurs moments sont ceux où apparaît le peintre : une silhouette à la française, un béret de velours, une moustache de séducteur, un regard noir et passionné, une fureur latine.

6 août 1935. — THICKER THAN WATER (QUI DIT MIEUX). • •

R. : James Horne. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 2 bobines.

Probablement : sketch n° 2 des ROIS DE LA GAFFE.

Hardy est marié avec une petite bonne femme qui le terrorise. Encouragé par Laurel, il fait un geste d'autorité : il retire de la banque les économies du ménage pour payer des traites dues à un marchand de meubles (James Finlayson).

En chemin, tous deux s'arrêtent au magasin de Finlayson et, sans le vouloir, en poussant les enchères pour le compte d'une autre cliente, ils achètent une pendule rustique à balancier. Toutes les économies y passent et, dans la rue, l'objet est écrasé par un camion.

Revenu chez lui, Hardy reçoit sur la tête un coup de poêle qui l'envoie à l'hôpital. On lui fait une transfusion et Laurel donne son sang. Mais l'appareil se détraque et c'est un Hardy émacié qui sort de l'hôpital, en compagnie d'un Laurel corpulent.

Historiquement, c'est le dernier de leurs courts

métrages. Ce n'est pas le moins bon, mais il manque de rythme. Faut-il encore en accuser James Horne ?

20 août 1935. — Long métrage : BONNIE SCOTLAND (BONS POUR LE SERVICE).

R. : James Horne. — S. : Frank Butler et Jeff Moffitt. — P. : Hal Roach et M.G.M. — 9 bobines.

En 1936, **Bons pour le service** a été, quelques semaines après **Les Révoltés du Bounty**, un des grands succès commerciaux de la Metro-Goldwyn-Mayer. Il avait fait l'objet d'un lancement exceptionnel : bande dessinée dans « Le Petit Parisien », concours pour les gosses, Club Laurel et Hardy, et jusqu'à la guerre il a drainé les foules.

Néanmoins, il est impossible d'en retrouver aujourd'hui une copie. En France, la Metro n'a plus rien, même pas un dépliant publicitaire, et plutôt que de nous fier à des souvenirs incertains, nous préférons citer **Pour vous** :

« Laurel et Hardy s'échappent d'une prison américaine pour fuir en Ecosse où (Laurel) doit toucher un héritage chez un notaire. Ils voyagent à fond de cale (...). Ils attendaient des millions. Ils reçoivent une cornemuse et une tabatière (...). Ils ont loué une chambre dans une auberge. Ils y font sécher le pantalon de Hardy qui brûle (...). Ils se rendent dans une maison où, d'après un prospectus, on leur confectionnera des vêtements sans qu'ils aient à donner de l'argent d'avance. Ils signent un engagement, mais c'est un engagement militaire, car ils se sont trompés d'étage.

Les voilà donc soldats écossais. Expédiés aux Indes (...) ils sont reçus par le chef des rebelles en qualité d'officiers, car leur colonel leur a ordonné de passer pour tels (...). Après quoi, une bataille est livrée, avec comme engins des ruches d'abeilles (...).

Un des (gags les) plus amusants résulte de l'explication du mot mirage, donnée à Laurel et Hardy dans la chambrée où un soldat fait semblant de jouer de

l'accordéon pendant qu'un autre, invisible, en joue véritablement. Il y a aussi la marche d'un bataillon dont les troupiers changent de pas l'un après l'autre, la corvée de quartier que les deux garçons exécutent en dansant... » (Lucien Wahl, « Pour vous », n° 386, du 9 avril 1936).

12 février 1936. — Long métrage : THE BOHEMIAN GIRL (LA BOHEMIENNE). •

R. : James House et Charles Rogers, d'après l'opéra de Michaël Wolfram Balfe. — Avec : James Finlayson, Antonio Moréno, Jacqueline Wells.

P. : Hal Roach et M.G.M. — 8 bobines.

Stan et Oliver font partie d'une troupe de bohémiens. Oliver, marié, voit son bonheur conjugal menacé. Le beau « Corne du Diable », bohémien au cœur tendre et au physique avantageux, a capté l'amour de la belle Madame Hardy et l'a même décidée à fuir avec lui vers d'autres cieux.

Les nomades campent pour l'instant au pied du château du comte Arnheim. « Corne du Diable » ayant besoin d'argent, s'introduit dans la riche demeure. Pris sur le fait, il est fouetté et chassé par les gardes. Pour se venger, lors du départ de la caravane, Madame Hardy enlève la fille du comte, la petite princesse Aline. Après quoi, débattant l'argent du ménage elle se sauve avec son amant...

Stan et Oliver adoptent Aline et l'élèvent avec un soin infini... Quatorze années passent. La même troupe de Bohémiens vient camper dans les environs d'Arnheim. Aline est devenue une belle jeune fille. Un jour, passant devant le château, elle est arrêtée et condamnée à être fouettée. Ses pères adoptifs essaient de la délivrer mais sont capturés à leur tour et conduits à la salle de torture. Le comte vient en personne assister au châtimement. Grâce à un médaillon qu'elle porte au cou, il reconnaît sa fille.

On arrête aussitôt le supplice de Stan et Oliver ,mais leur état est déjà des plus curieux...

Mêmes remarques que pour **Fra Diavolo**. Ce film, à la réputation très surfaite, est parfois ennuyeux et languissant. Les intermèdes musicaux rarement « en situation » brisent le rythme et la mise en scène, pourtant due à James Horne et Charles Rogers n'est guère convaincante.

Encore une fois, Laurel tire son épingle du jeu dans une étonnante séquence où il met en bouteilles du vin nouveau, chef-d'œuvre de précision et d'adresse.

29 septembre 1936. — Long métrage : OUR RELATION (C'EST DONC TON FRERE). • • • • •

R. : Harry Lachmann. — S. : Richard Connell et Félix Adler. — Adaptation : Charles Rogers, Jack Jevne. (D'après « The Money Box » de W.W. Jacobs). — Avec : James Finlayson, Alain Hale, Betty Mealy.

P. : Stan Laurel et M.G.M. — 82 minutes (8 bobines).

Stan et Oliver, frères et mariés tous deux, sont de respectables bourgeois. Une lettre de leur mère, à laquelle est jointe une photo de leurs jumeaux, Albert et Alfred, leur apprend que ceux-ci, engagés 15 ans auparavant dans la marine, ont pris part à une mutinerie et ont été pendus... Or il n'en est rien. Le bateau d'Albert et Alfred, le « S.S. Periwinkle », fait justement escale dans le port...

Le commandant convoque les deux mateLOTS et leur confie un paquet contenant une bague de valeur qu'ils devront lui apporter, à une heure précise, dans une brasserie de la ville...

Or, pendant ce temps, Stan et Oliver, les bourgeois, dont les femmes sont allées faire du « shopping », ont rendez-vous avec elles dans la même brasserie. Le quiproquo deviendra vite inextricable, d'autant plus qu'Albert et Alfred se sont mis en « civil », et que deux jeunes femmes, puis une bande de gangsters convoitant la bague du Capitaine, entreront dans le



THE DANCING MASTERS (MAITRES DE BALLETS) 1943.

THE BIG NOISE (LE GRAND BOUM) 1944.

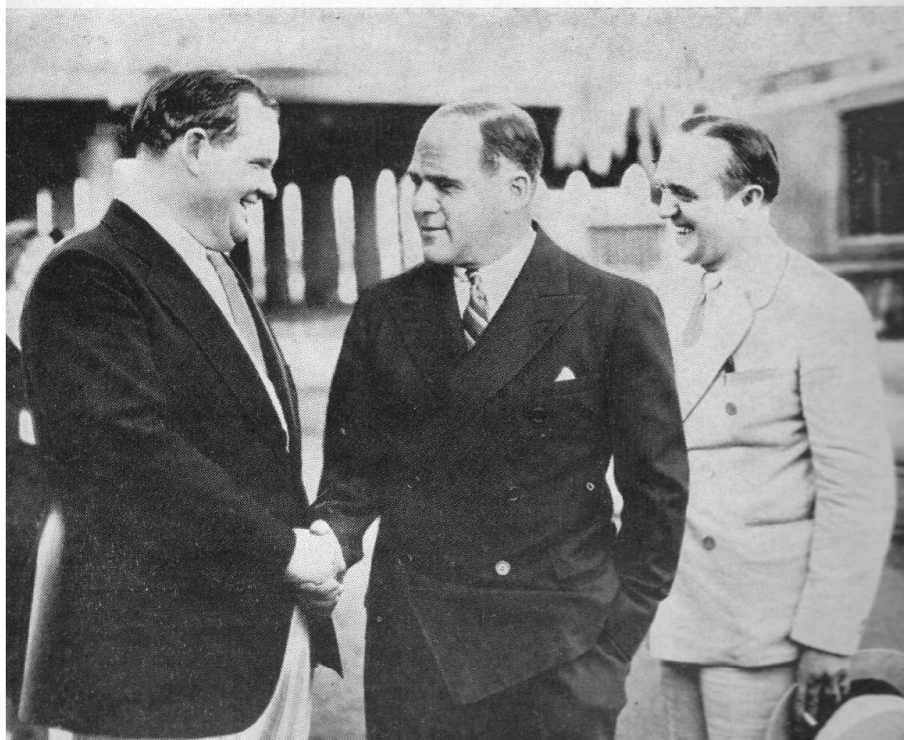




THE BULLFIGHTERS (LAUREL ET HARDY TOREADORS) 1945.



HARDY, HAL ROACH, LAUREL.





(Par ordre alphabétique) : Raymond BORDE, Oliver HARDY,

Stan LAUREL, Charles PERRIN.



jeu. A la fin, dans une invraisemblable situation, les jumeaux se rencontreront... et se reconnaîtront...

— Un film éblouissant. Stan, conscient très certainement de la décadence des années précédentes (*Fra Diavolo* - *Babes in toyland* - *Bohemian girl*) a pris en main les destinées de cette production. Le résultat est un film d'un dynamisme étonnant, fourmillant de gags et de trouvailles et parfaitement réalisé par Harry Lachmann.

Mise en place millimétrée des effets, emploi de moyens techniques **inhabituels** (ainsi le grand et beau décor du Frégate Club..., plusieurs mouvements de grue spectaculaire), « C'est donc ton frère » est, avec « Têtes de pioche », le chef-d'œuvre de Laurel et Hardy. Les deux comiques s'y montrent en pleine possession d'un art patiemment mûri. Ce double rôle leur permet ici de savantes variations sur leurs personnages **mythologiques** et leur donne l'occasion de prendre un certain recul avec les œuvres antérieures. Alfred et Albert, les deux marins crédules, sont ceux que nous avons déjà connus dans « Men O'War » (1929) ou « The Live Ghost » (1934), tandis que Stan et Oliver, respectables bourgeois, se composent une dignité toute neuve où transpercent potrtant les travers caractéristiques du tandem. Tout serait à citer dans ce film étincelant. Bornons-nous à mentionner la séquence de la boîte de nuit où le « Slow Burn » fait place un temps à la frénésie de la « Keystone » et où la tarte à la crème retrouve tous ses droits ; sans oublier la trouvaille de la fin : Stan et Oliver, les pieds pris dans une demi-sphère de ciment, oscillant acrobatiquement au bord du quai...

9 avril 1937. — Long métrage : WAY OUT WEST (LAUREL ET HARDY AU FAR WEST). • • •

R. : James W. Horne. — Original Story : Jack Jevne et Charles Rogers. — Adaptation : Charles Rogers, Félix Adler, James Parrott. — Avec James Finlayson, Rosina Laurence, Shanon Lynne.

P. : Stan Laurel et M.G.M. — 7 bobines.

En curieux équipage, Stan et Oliver font route, sur une piste poussiéreuse de l'Ouest Américain, vers la ville de Brushwood. Un de leurs vieux compagnons, avant de mourir, les a chargés de remettre à sa fille Marie Robert, un document qui fera d'elle la propriétaire d'une importante mine d'or. Dans la diligence, qu'ils ont réussi à prendre au vol, ils poursuivent de leurs maladroitesses galanteries une jolie inconnue qui, à l'arrivée, se révèle être la femme du shérif de Brushwood. Aussi, Stan et Oliver se voient-ils intimé l'ordre de décamper par la prochaine diligence. Fort ennuyés, ils vont boire un coup au saloon de Mickey Finn. Celui-ci, ayant appris le but de leur voyage, leur présente sa femme, la chanteuse Lola, comme étant Marie Robert. Candide, Stan et Oliver lui remettent le titre de propriété de la mine...

Mais la jeune Marie Robert travaille justement chez Mickey et nos deux compères ne tardent pas à le découvrir. Ils décident de se plaindre au shérif, mais celui-ci les accueille à coups de revolver et les chasse de la ville.

A une lieue de Brushwood, Stan et Oliver ruminent leur vengeance. Ils décident de s'introduire nuitamment chez Mickey et de lui reprendre le titre. Ils y parviennent après un rocambolesque cambriolage. Alors seulement ils quitteront Brushwood en compagnie de Marie.

Deuxième film produit par Laurel. Sans être de la même veine que « C'est donc ton Frère », « Laurel et Hardy au Far West » est mené sur un rythme trépidant où les trouvailles de Stan font merveille. De nombreux gags seraient à citer (voir dictionnaire à : Animaux - Corde - Piano - Chapeau). C'est dans ce film que Stan imagine son doigt-briquet, gag auquel Jerry Lewis rendra hommage (en couleurs) dans « Jerry chez les Cinoques ».

Signalons aussi une belle séance de fou-rire de Stan et, dans un autre domaine, un pas de deux où l'élégance

naturelle de Hardy ne le cède en rien à la souplesse de Laurel...

C'est le seul film où le tandem utilise le décor de l'Ouest Américain, ses diligences et ses saloons. Le scénario est d'ailleurs construit comme celui d'un western classique. Mais Laurel et Hardy traversent le Far West en costumes de ville sans en emprunter aucun des accessoires habituels, alors que les cow boys, les filles et le traître sortent tout droit d'un film de John Ford. Oliver, redresseur de torts, se rappelait-il ses rôles de méchant, dans les petits westerns des années 20 ?

18 mai 1937. — PICK A STAR (ON DEMANDE UNE ETOILE).

R. : Edward Sedgwick. — Photo : Art Lloyd. — Int. : Patsy Kelly, Jack Haley, Rosina Lawrence, Mischa Auer.

Des provinciaux tentent leur chance à Hollywood et cette mince anecdote n'est qu'un prétexte à montrer les studios M.G.M. et à bâtir une revue cinématographique. Au passage, Laurel et Hardy font deux numéros dont nous avons conservé un souvenir un peu confus (une histoire de bouteilles et d'harmonica) et le sentiment qu'il étaient très drôles.

3 mai 1938. — Long métrage : SWISS MISS (LES MONTAGNARDS SONT LÀ). • •

R. : John G. Blystone. — S. : Jean Negulesco, Charles Rogers.

Adaptation : James Parrott, Félix Adler, Charles Melson.
P. : Hal Roach et M.G.M. — 8 bobines.

Laurel et Hardy, représentants de « pièges à rats », arrivent dans les Alpes Suisses, pays où la fabrique intensive de fromage doit rendre la vente de leurs pièges facile. Après des semaines d'efforts infructueux, ils réussissent une superbe affaire... dont ils sont les dupes, car le Directeur de la fabrique de fromage, preneur de tout leur stock, les a payés en argent périmé.

Pour célébrer cette « bonne affaire », ils se font servir un copieux repas à « l'hôtel Alpen » et se montrent particulièrement déplaisants vis-à-vis du chef, qui ce jour-là, n'a pas de « tartes aux pommes », dessert préféré de Stan. Au moment de payer l'addition, les choses se gâtent...

Envoyés à la cuisine, sous la coupe du chef, ils réduisent en miettes la vaisselle de l'établissement. Dans l'hôtel réside le compositeur Victor Albert, venu là pour écrire son prochain opéra et surtout pour fuir sa femme, la « Prima Donna » viennoise Anna Hoeptel dont la célébrité éveille sa jalousie.

Or, Anna a découvert la retraite de son mari et arrive un jour à « L'Alpen ». Mais Victor a loué tout l'hôtel pour lui et elle se trouve dans l'impossibilité d'y loger. Elle apprend de la bouche de nos deux amis l'histoire du fameux repas et refuse de payer son déjeuner. Le Directeur furieux, la fait travailler comme femme de chambre. Elle voit ainsi fréquemment son mari qui n'ose, par crainte d'un scandale, la renvoyer chez elle.

Stan et Oliver, qui ignorent la véritable identité d'Anna sont aux petits soins pour elle. Oliver est même tombé amoureux d'elle et lui fait un soir une brûlante déclaration interrompue par l'irascible cuistot.

Victor, qui trouve l'hôtel trop bruyant, a décidé de faire transporter son piano dans un petit chalet perché au sommet d'une montagne et où l'on accède par un pont en cordages. Ce sera pour nos deux compères, chargés de ce transport, l'occasion d'une dramatique équipée et d'une étonnante rencontre avec un gorille.

Pour le Carnaval, Anna qui veut attirer sur elle l'attention de son mari, se déguise en bohémienne. Ses chants ravissent le compositeur qui, à un détail vestimental, la reconnaît. Il la fait venir dans sa chambre. Stan et Oliver essaient galamment de la protéger mais elle leur confirme qu'elle est bien la femme

d'Albert. Ils s'en vont alors, poursuivis par « le grand singe » rescapé de sa terrible chute.

Avec ce film, retour à la Comédie vaguement musicale, genre « Fra Diavolo », « La Bohémienne » ou « Un Jour une Bergère ». Toutefois les intermèdes chantés sont plus réduits et nos deux compères ont quand même ici la part belle. Le scénario est moins rigoureux que dans « C'est donc ton Frère » ou « Way out west » et par moment on sent le sketch à faire et la rupture dans le rythme. D'ailleurs les scénaristes ont été trahis, paraît-il au montage, par le studio, notamment dans la séquence du piano. Il y avait en principe une bombe cachée dans l'instrument et qui devait exploser quand une certaine note serait frappée, ce qui explique qu'à plusieurs reprises on voit Stan écraser les touches.

Stan, seul, se livre à un éblouissant numéro avec un chien Saint-Bernard et un baril de rhum, véritable morceau d'anthologie (à rapprocher de la mise en bouteilles de « La Bohémienne »). Il s'y confirme comme un mime nuancé et cette séquence est une merveille de précision et de progression comique.

17 août 1938. — Long métrage : BLOCK HEADS (TETES DE PIOCHE). • • • •

R. : John G. Blystone. — Scénario et Adaptation de : Charles Rogers, Félix Adler, James Parrott, Harry Langdon, Arrol Belgard. — Avec : Patricia Ellis, Minna Combell, Billy Gilbert, James Finlayson.

P. : Hal Roach et M.G.M. — Producteur associé : Hal Roach junior. — 6 bobines.

1918, quelque part sur le front Français. Une section de soldats américains se prépare à l'attaque. Le Capitaine ordonne au soldat Laurel de garder la tranchée... et d'ouvrir l'œil. Stan fait ses adieux au soldat Hardy qui monte à l'assaut avec les autres, en lui recommandant de prendre bien soin de lui...

1938 - Vingt ans ont passé. Le soldat Laurel, fidèle

au poste, garde sa tranchée... et n'oublie pas l'heure de la soupe. Un bruit de moteur le dérange dans son repas. Un petit avion de tourisme passe au-dessus de lui. Le vaillant soldat bondit à la mitrailleuse. Furieux, le pilote atterrit dans un pré voisin, découvre Laurel et lui apprend que la guerre est finie depuis vingt ans. Seules réflexions de Stan : « Je me disais aussi que tout était bien calme dans le secteur ces temps-ci », puis... « Comme le temps passe ».

Aux U.S.A., Monsieur Hardy, marié et respectable bourgeois, apprend par la presse l'étonnante nouvelle et reconnaît son vieux compagnon Stan. N'écoulant que son bon cœur, il court au Foyer du Soldat où Laurel se repose. Les retrouvailles sont émouvantes. Oliver veut derechef faire sortir Stan de ce foyer et l'emmène chez lui, lui présente sa femme dont il lui a (sans doute à tort) vanté les qualités de cordon bleu.

Mais les vingt ans de séjour dans la tranchée n'ont apparemment pas amélioré Stan qui, accumulant gaffe sur gaffe, détruit la voiture et l'appartement de Oliver. Heureusement, Madame Hardy était absente. Aussi les deux hommes mettent-ils un peu d'ordre avec l'aide complaisante de Madame Gilbert, la voisine de palier des Hardy. Mais les choses tournent mal. Madame Hardy revient, furieuse d'avoir trouvé sa voiture en miettes. Madame Gilbert, vêtue d'un pyjama de Oliver (sa robe ayant été inondée) est cachée dans une malle que les deux copains essaient d'évacuer de l'appartement. Madame Hardy va chercher la police mais survient Monsieur Gilbert, grand chasseur de fauves, qui découvrira sa femme par la faute de Stan révélant naïvement qu'« une poule est cachée dans la malle ». Encore une fois les deux gaffeurs devront fuir, poursuivis par les coups de carabine de l'irascible mari...

Les efforts conjugués de cinq scénaristes, parmi lesquels Harry Langdon et le revenant James Parrott (réalisateur de quelques-uns des meilleurs courts métrages du tandem vers les années 32), n'auront pas

été vains. Ce film de 55 minutes demeure à notre avis la plus étonnante réussite comique, la construction la plus achevée du genre — Laurel et Hardy s'y surpassent. Les gags, un à la minute au moins, et tous excellents, se succèdent de façon vertigineuse. Le comique de destruction y côtoie avec bonheur le gag surréaliste (voir dictionnaire à « Fenêtre » et à « Pipe ») ou l'humour verbal du genre : « Si je ne t'avais pas vu, je ne t'aurais pas reconnu ! ». Ce film est aussi le dernier de la série « matriarcat ». Les deux amis en finissent ainsi, et en beauté, avec une longue suite d'avanies conjugales. Oliver, dans « **Block Heads** », tient remarquablement tête à sa frêle épouse en furie et défend vigoureusement, plus énergiquement qu'il ne l'avait jamais fait auparavant, son droit d'avoir un copain et de l'amener chez lui quand bon lui semble.

Cet admirable film serait à décrire plan par plan pour en faire admirer les richesses. Comme dans « **County Hospital** », la simple apparition de Laurel est génératrice de catastrophes. Il ne s'est rien passé dans la vie de Oliver depuis vingt ans, à part son mariage vieux d'un an. Voilà Stan qui arrive et dont la calme maladresse déclenche les pires séismes. Voilà la voiture broyée, l'appartement pulvérisé, le foyer de Hardy détruit, son honneur compromis, sa vie même menacée. Cher Stan, bourrant calmement de tabac le creux de sa main et tirant de longues bouffées en suçant son pouce, ou écrivant au crayon noir sur le maillot de corps d'un locataire athlétique le numéro de l'étage, ou sortant de la poche de son pantalon après une homérique montée d'escalier, un verre d'eau et un cube de glace !...

1938 marque l'apogée d'une carrière, le point culminant d'un art dont il faudra sans doute encore quelques lustres pour découvrir l'irremplaçable appoint à la grande geste comique.

3 novembre 1939. — Long métrage : THE FLYING DEUCES (LAUREL ET HARDY CONSCRITS). • •

R. : A. Edward Sutherland.

Original Story et Screenplay : Ralph Spence, Charles Rogers, Alfred Schiller, Harry Langdon.

Images : Art Lloyd.

Effets spéciaux : Howard Anderson.

Direction Musicale : Edward Paul.

Musique : John Léopold et Léo Shuken.

Montage : Jack Dennis.

Interprètes : Stan Laurel, Oliver Hardy, Jean Parker, Reginald Gardiner, Charles Middleton, Jean Del Val, James Finlayson.

Production : Borris Morros. Distribution Artistes Associés. — 69 minutes.

Stan et Oliver sont à Paris. Ils ne se lassent pas de cette ville. Hardy est d'autant moins pressé de rentrer aux U.S.A., qu'il est éperdument amoureux de Georgette, la fille de leur hôtelier, qui n'a pour lui que quelques gentillesse bien parisiennes. Il lui fait pourtant sa déclaration (aidé de Stan) mais la belle lui avoue qu'elle est mariée. Le mari d'ailleurs apparaît bientôt : c'est un sémillant lieutenant de la Légion étrangère.

Le désespoir de Oliver est tel que Stan lui suggère d'aller se noyer. Hardy prépare au bord de la Seine son suicide, mais il ne conçoit pas de quitter cette vallée de larmes sans Stan. Finalement l'intervention du mari de Georgette stoppera le projet. Sur les conseils du lieutenant ils opteront pour le remède à tous les chagrins : la Légion étrangère.

Voici nos deux hommes dans le bled. Le travail est dur, les distractions rares. Exercices et corvées (de lessive) se succèdent. Ce régime arrive pourtant à convaincre Hardy qu'il a oublié la jeune femme. Dès lors, à quoi bon rester dans la Légion ? Après avoir laissé au Commandant une lettre dans laquelle ils disent ce qu'ils pensent de leur court passage dans l'armée, ils font leurs malles et s'en vont...

Bientôt poursuivis, repris et jetés en prison, ils sont jugés et condamnés, comme déserteurs, à être fusillés au petit matin.

Grâce à une aide anonyme, ils s'évadent par un souterrain secret et après diverses péripéties parviennent à l'aérodrome où ils se dissimulent dans un avion. Malencontreusement, Stan met le moteur de l'appareil en marche et l'avion décolle... Après un court vol, fertile en acrobaties, c'est la chute et l'écrasement... Des décombres, Stan se dégage indemne et voit l'âme de Oliver monter au Ciel. Solitaire, il part avec son baluchon sur la route. A quelques kilomètres de là, une voix amie l'appelle. C'est Oliver, revenu sur terre, et réincarné sous la forme de son animal préféré : un cheval.

Ce remake de « Beau Hunks » ne possède pas les vertus explosives et parodiques de l'original. Les « gags », purement mécaniques, n'égratignent en rien les mythes de l'armée et du devoir.

Par ailleurs, le modernisme de la dernière séquence (l'avion) cadre mal avec l'idée que nous nous sommes faite de Laurel et Hardy... Certes on ne peut leur reprocher de s'adapter, mais, qu'ils le veuillent ou non, nous les préférons sur le plancher des vaches, fidèles à la vieille Ford T...

Les gags relativement peu abondants sont souvent d'une excellente verve (voir dictionnaire à « lit »). On retrouve toujours avec plaisir James Finlayson, le vieux compagnon dont l'immuabilité des effets assure, en partie, à travers les années, la pérennité du comique de Laurel et Hardy...

19 janvier 1940. — Long métrage : A CHUMP AT OXFORD (LES AS D'OXFORD). • • •

R. : Alfred Goulding. — Scénario et Adaptation : Charles Rogers, Félix Adler, Harry Langdon. — Avec : Stan Laurel, Oliver Hardy, Harry Langdon.

P. : Hal Roach et Artistes Associés. — 7 bobines.

Stan et Oliver cherchent du travail. Ils se font passer pour un couple de domestiques et sont pris comme « extras » dans une maison bourgeoise. Laurel, travesti en soubrette, est poursuivi par les assiduités du chef de famille. Le repas tournera à la catastrophe et ils se retrouveront à la rue, balayeurs. Bien involontairement, ils permettent l'arrestation d'un gangster qui venait d'accomplir un hold up. Le Directeur de la Banque leur demande ce qu'ils veulent pour récompense. Nos deux amis, honteux de leur ignorance, décident d'aller étudier à Oxford...

Dès le jour de leur arrivée à l'Université, ils deviennent les têtes de turcs des étudiants qui les égarent dans un jardin en labyrinthe puis les introduisent dans l'appartement du Recteur en leur faisant croire que c'est celui qui leur est destiné.

La chute d'une fenêtre sur le crâne de Stan aura de curieux effets et provoquera chez lui un dédoublement de la personnalité. Un deuxième choc sur l'occiput remettra les choses en place...

Ce film serait assez terne (malgré la présence au générique de trois scénaristes de talent) s'il n'était sauvé par l'étincelante première partie qui a la qualité des meilleurs « deux bobines » des années 30-32.

Les apparitions de Stan en femme sont d'ailleurs, depuis « Plus fort que Sherlock » un ravissement (n'oublions pas la tendre épousée de « Babès in Toyland »), et le saccage d'un repas mondain fait toujours plaisir à voir. Mais on a l'impression d'un court métrage glissé au début du film et qui, tel quel, vaudrait quatre étoiles.

26 avril 1940. — Long métrage : SAPS AT SEA (LAUREL ET HARDY EN CROISIÈRE). • • •

R. : Gordon Douglas.

Scénario original de : Charles Rogers, Félix Adler, Gil Pratt et Harry Langdon.

Photographie de : Art Lloyd et Ray Seankight.

Décors de W.-L. Stevens.

Musique : Marvin Hatley.

Avec : J. Finlayson et Ben Turpin.

P. : Hal Roach et Artistes Associés. — 6 bobines.

Stan et Oliver travaillent dans une fabrique de cornes d'automobiles, labeur particulièrement éprouvant pour les nerfs, puisque quatre ouvriers ont déjà dû être évacués en ambulance vers l'hôpital psychiatrique. Hardy est au bord de la dépression et le contremaître lui conseille de rentrer chez lui et de consulter un docteur. Après quelques ennuis de voiture dans la rue, et de tuyauterie dans l'appartement (le strabisme du plombier Ben Turpin étant la cause de curieux phénomènes), nos deux amis reçoivent le docteur Finlayson qui, après une consultation mouvementée, conseille à Hardy le repos et le bon air de l'Océan...

Peu soucieux de naviguer et estimant que l'on peut fort bien « prendre l'air du large » au bord de la mer, Stan et Oliver louent un vieux bateau amarré dans un coin du port et s'y installent en tenues de yachtmen. Stan n'a eu garde d'oublier son trombone, instrument sur lequel il étudie en compagnie d'un maître italien. L'alimentation de Oliver devant comprendre une forte ration de « lait de bique », une chèvre fait aussi partie du faux voyage.

Dès la première nuit, les choses se gâtent. Un dangereux bandit poursuivi par la police se glisse dans le bateau et la chèvre, broutant l'amarre, expédie nos marins endormis vers le large.

Le matin, Stan puis Oliver constatent qu'ils sont seuls en pleine mer. Pas pour longtemps, car notre bandit se montre et, les terrorisant, leur intime l'ordre de lui préparer un déjeuner... Ils ont beau objecter qu'ils n'ont aucune provision à bord et que leur intention était de rester à terre, rien n'y fait. Sous la menace du pistolet, ils doivent obéir. L'idée leur vient d'improviser un repas à l'aide d'ingrédients tout à fait inattendus qui, pensent-ils, mettront le bandit à leur merci. Le

menu est : bacon-en-mèche-de-lampe-à-alcool, spaghettis-de-ficelle et boulettes-à-la-poudre-noire, le tout arrosé d'un café-jus-de-tabac. Malheureusement, le gangster a surpris leur préparation et le moment du repas arrivé, il les force à ingurgiter cette insolite gastronomie.

Entre temps, le loueur de bateau s'est aperçu de la disparition du rafiote et a averti les garde-côtes. Laurel, élève studieux, n'oublie pas, malgré toutes ces émotions, ses exercices de trombone. Mais dès les premiers sons, Oliver est repris par son allergie et malmène le bandit qui sera bientôt livré, knock-out, aux policiers enfin arrivés. Malheureusement, en contant leur histoire, Stan déclenche à nouveau la fureur de Hardy, fureur dont le policier et le trombone feront les frais. L'odyssée s'achèvera à la prison du port...

Le scénario (où l'on retrouve le nom de Harry Langdon) s'essouffle ici sur la distance.

Le film est construit suivant deux parties à peu près égales. La première, du début jusqu'à l'embarquement est éblouissante ; elle comprend quatre séquences :

- a) dans la fabrique de cornes,
- b) le retour chez Oliver avec la Ford,
- c) les différents gags de la plomberie inversée,
- d) la visite du Docteur Finlayson.

Les gags se succèdent de façon presque ininterrompue et l'emploi même dans un film de 1940 d'une Ford T (Tin Lizzie) nous ramène à la grande époque de « The Perfect Day » ou « Busy Bodies ».

Dans la deuxième partie, seul le repas et les grimaces des deux hommes sont à noter.

On guettera avec attendrissement la courte apparition de Ben Turpin dont le strabisme, vingt ans après Sennett, semble avoir conservé toute sa vertu.

10 octobre 1941. — Long métrage : GREAT GUNS (QUEL PETARD I). • •

R. : Monty Banks.

S. : Lou Breslow.

Avec : Stan Laurel, Oliver Hardy, Sheila Ryan, Dik Nelson, Ed. Mac Donald.

P. : Sol M. Wurtzel et Fox.

Stan et Oliver sont, avec leur inséparable corbeau Pénélope, au service du jeune milliardaire Dan Forester, couvé par sa famille et qui a l'air d'avoir toutes les maladies. Atteint par la loi de conscription, il est mobilisé et, à la stupéfaction générale, reconnu « bon pour le service ». Pour veiller sur lui, Stan et Oliver s'engagent dans le même régiment mais leur aide se révélera vite plus encombrante qu'utile. Dès le début en effet les deux amis se sont fait un ennemi terrible du sergent Hippo qui ne cesse de les persécuter. Cependant, Dan s'adapte parfaitement à cette vie et devient un parfait troufion. Il tombe même amoureux de la jolie Ginger que le sergent Hippo poursuit de ses assiduités. Persuadés qu'une idylle serait fatale à un cardiaque, Stan et Oliver, dans une scène rocambolesque, essaient de détacher de Dan celle qu'ils croient une aventurière...

Les grandes manœuvres surviennent. Capturés par le parti adverse dès le début, Stan et Oliver sauveront quand même la situation grâce à « Pénélope » et à Dan.

Une nouvelle fois, Laurel et Hardy ont revêtu l'uniforme, le comique « troupier » demeurant une valeur sûre. Mais le cœur n'y est plus. Oliver a encore grossi et l'âge commence à marquer de ses rides les grimaces célèbres. Jusqu'au sourire de Stan qui n'a plus les mêmes vertus !

Quelques gags surnagent d'un ensemble parfois ennuyeux où les deux comiques ont repris le rôle de comparses (cf. « pont »). Et puis Finlayson n'est plus là. Le vieux compagnon de vingt années les a quittés. Sa dernière apparition avec eux remonte à « Saps at sea » de l'année précédente. Pourtant quel magnifique sergent Hippo il aurait fait !

7 août 1942. — Long métrage : A HUNTING WE WILL GO (FANTOMES DECHAINES). •

R. : Alfred Werker. — P. : Fox (70 minutes).

Une fois de plus, sans situation, Stan et Oliver acceptent d'accompagner le cercueil d'un escroc (qui en réalité n'est pas mort, mais espère par ce stratagème échapper à la police). Au cours du voyage, une confusion se crée entre le fameux cercueil et celui dont un illusionniste se sert pour ses tours. A la suite d'une séance mouvementée, nos deux compères feront capturer le bandit et toucheront la récompense promise.

17 mars 1943. — Long métrage : AIR RAID WARDENS (LAUREL ET HARDY CHEFS D'ILOTS). •

R. : Edward Sedgwick.

Int. : Edgar Kennedy, Jacqueline White, Horace Mc Nelly.

P. : M.G.M. — 66 minutes.

Pour défendre leur pays, Laurel et Hardy veulent s'engager, mais ne sont admis que dans la défense passive de leur ville, Huxton. A la suite de nombreuses bévues, ils sont renvoyés, mais le hasard leur fait découvrir et capturer des espions en passe de détruire une usine.

11 juin 1943. — Long métrage : JITTERBURGS.

R. : Malcolm Saint-Clair.

S. : Scott Darling.

P. : Fox. — 7 bobines.

19 novembre 1943. — Long métrage : THE DANCING MASTERS (MAITRES DE BALLETS). •

R. : Malcolm Saint-Clair.

S. : George Bricker.

Adaptation : Scott Darling.

Interprètes : Stan Laurel, Oliver Hardy, E. Kennedy, R. Mitchum.

P. : M.G.M.

Stan et Oliver sont maîtres de danse, mais leurs affaires vont mal. Ils n'ont pratiquement qu'une élève, Mary Harban, fille d'un riche industriel, qui les paye régulièrement. Une bande de gangsters qui a institué une espèce d'escroquerie à l'assurance-vie, persuade nos amis que leur métier est dangereux et qu'ils doivent être assurés contre les accidents possibles. Une police est établie au nom de Stan...

Entre temps, Laurel et Hardy favorisent les amours de leur chère Mary avec Grant, un jeune technicien employé chez le père de celle-ci et qui a mis au point un « rayon de la mort »...

La trésorerie de l'école de danse étant à sec, Oliver a l'idée démoniaque de briser un membre à Stan pour toucher la prime promise. Mais ses diverses tentatives sont vouées à l'échec et se retournent finalement contre lui...

Il se résoud alors à retirer de la Banque leurs ultimes économies, 300 dollars. Une malencontreuse vente aux enchères, où ils ont le malheur de se fourvoyer, leur permettra d'emporter... pour peu de temps, une horloge normande, et de perdre tout leur argent.

Mary persuade son père d'assister à une démonstration de la machine infernale de Grant, sans que celui-ci apparaisse. C'est Stan, grisé en savant moustachu, qui effectuera l'essai. Le résultat sera un début d'incendie à la ville de Monsieur Harban...

Finalement, celui-ci accordera la main de sa fille à l'inventeur et l'on devine que les soucis financiers de Stan et Oliver disparaîtront du même coup.

Le déclin annoncé avec « Quel Pétard » est ici manifeste. A part la séquence d'ouverture où Stan et Oliver, inénarrables maîtres à danser essaient de retrouver les folles cabrioles des années 30. Le film s'étire, morne et languissant. Plus de délire burlesque, plus d'escalade, plus même de « Slow Burn ». Il faut l'apparition inattendue de R. Mitchum dans un court

rôle de truand pour dérider le spectateur. Vers la fin du film, comble de la désolition, on assiste à un remake pesant d'un sketch de 1935 : « Thicker than Water » (sketch n° 2 des « Rois de la Gaffe »).

10 août 1944. — Long métrage : THE BIG NOISE (LE GRAND BOUM).

R. : Malcom Saint-Clair. — S. : W. Scott Darling. — P. : Fox. — 7 bobines (75 minutes).

Stan et Ollie engagés comme détectives auprès de l'inventeur d'un nouvel explosif, commettent bétise sur bétise et réussissent, bien involontairement, à détruire un sous marin ennemi.

28 novembre 1944. — Long métrage : NOTHING BUT TROUBLE (LES CUISTOTS DE SA MAJESTÉ).

R. : Samuel Taylor. — S. : Russel Rouse et Ray Golden. — P. : B. F. Zeidman et M.G.M. — 7 bobines (70 minutes).

Comme valet et cuisinier, Laurel et Hardy entrent au service d'un roi exilé qu'un parent veut assassiner. Grâce à l'intervention involontaire de nos deux compères, c'est ce dernier qui perd la vie.

20 avril 1945. — Long métrage : THE BULLFIGHTERS (LAUREL ET HARDY TOREADORS). •

R. : Malcolm Saint-Clair. — S. : W. Scott Darling. — I. : Margo Woode, Richard Lane, Carol Andrews, Diosa Costello.

Stan et Oliver arrivent à l'aéroport de Mexico. Détectives privés, ils sont porteurs d'un mandat d'arrêt au nom de Nelly-la-Piqueuse qui se trouve effectivement dans le même hôtel qu'eux. Elle leur échappera. On apprend qu'ils ont, quelques années auparavant, fait condamner un certain Monsieur Muldoon à la prison. Or celui-ci était innocent. Il se trouve également à Mexico comme impresario. Nos deux compères ne pensent plus qu'à fuir, car Muldoon a juré de les

désosser s'il les retrouve. A cause d'une extraordinaire ressemblance, Stan est pris pour le grand Sebastian, torero de Barcelone, qui doit se produire dans les arènes de Mexico. Sebastian ayant été retenu en Espagne, c'est Stan qui prendra sa place et sera jeté dans l'arène. Il échappera au taureau, mais avec Oliver sera rejoint par Muldoon qui mettra sa terrible menace à exécution.

Dans ce film, deux à trois gags seulement sont valables (voir, dans le Dictionnaire, à Auto, Eau et Œuf).

1951 (sans précision). — Long métrage : ATOLL K. •
R. : Léo Joannon. — Int. : Suzy Delair et Max Eloy. — P. : Cinedis (film tourné en France).

Laurel et Hardy héritent, en plus une fortune que le fisc et les financiers se disputent, un yacht et une île. Accompagnés d'un apatride, Antoine, et de Giovanni, ils cherchent en vain leur île et voient un atoll surgir du Pacifique. L'apatride y met le pied le premier, de telle sorte qu'aucun pays au monde ne pourra le revendiquer. Nos héros sont bientôt rejoints par la chanteuse Chérie Lamour, abandonnée là par jalousie. On découvre dans l'île de l'uranium, ce qui entraîne la ruée des aventuriers. Les quatre hauts fonctionnaires, pour éviter l'anarchie, édictent des décrets, mais sont renversés et condamnés à mort. Ils sont sauvés par Chérie. L'atoll disparaît alors comme il était venu, tandis que nos amis sont recueillis par un providentiel navire.

Note bibliographique

- Cinéa**, n° 10 (décembre 1930). — Numéro spécial consacré au film comique.
- La Revue du Cinéma**, n° 7 (1930). — Louis Chavance : « Stan Laurel et Oliver Hardy ».
- L'Ecran Français**, n° 126 (25 novembre 1947). — Tacchella : « Tête-à-tête avec deux têtes de pioche ».
- Bianco e Nero**, n° 9 (année XVIII) (septembre 1957). — Ernesto G. Laura : « Laurel e Hardy, un capitolo del film comico americano ».
- Cahiers du Cinéma**, n° 75 (octobre 1957). — François Mars : « Loréléardi est mort ».
- Films in Review** (mars -959). — Interview de Stan Laurel.
- John Mc Cabe : « **Mr Laurel and Mr Hardy** » (Museum Press, 1961).
- Fiches établies pour le Ciné-Club de la Jeunesse de Toulouse, par Roger Icart.
- Screen Thrills**, vol. 2, n° 1 (juillet 1963). — « Laurel and Hardy : Comedy's greatest team ».
- Script** n° 9 (décembre 1963). — Jean-Marie Buchet : « Comiques cosmiques ».
- Jacques Chevallier : « **Le cinéma burlesque américain** » (I.P.N. 1964).
- Film**, n° 8 (juin 1964). — Werner Schwier : « ABC der Komiker ».
- Jean-Pierre Coursodon : « **Keaton et compagnie** » (Ed. Seghers, 1964).
- Cahiers du Cinéma**, n° 163 (février 1965). — Interview de Léo Mac Carey. — J.-L. Noames : « L'art et la manière de Léo Mac Carey ».
- Carlos Fernandez Cuenca : « **Recuerdo y presencia de Stan Laurel y Oliver Hardy** » (Ed. du Festival de San Sebastian, 1965).

Analyse de deux mécanismes du comique chez LAUREL ET HARDY

En dehors du mouvement comique général bâti sur la catastrophe calculée et la lenteur volontaire, Laurel et Hardy utilisent très souvent deux procédés qui leur sont à peu près spécifiques : le gag à répétition ou ce qui est mieux, à échelons et l'enchaînement de gags.

I. — LE GAG A ECHELONS.

Exemple : « THE PERFECT DAY ». 1929. — (Sketch N° 2 des « Aventures de Laurel et Hardy ». Titres Français : « Joyeux Pique-Nique » ou « Jour de Vacances » — Réalisation : James Parrott. — Scénario : Léo Mac Carey. — Production : Hal Roach et M.G.M. — Interprétation : Stan Laurel et Oliver Hardy et E. Kennedy.

Technique utilisée

Tout le gag est filmé en un seul plan de demi-ensemble fixe. (A noter que les clichés reproduits ici sont inversés).

Résumé de l'action

Stan et Oliver emmènent dans leur voiture (Ford T) leurs femmes et un beau-père goutteux qui marche difficilement, le pied gauche nanti d'un volumineux pansement. Tout le monde a réussi à se caser dans la voiture, et c'est le premier démarrage (il y en aura plusieurs) ponctué de joyeux « au revoir » à l'adresse des voisins.

Au bout de quelques mètres, la roue arrière gauche crève (l'effet est exagéré par le bruitage et par la voiture qui semble donner de la bande comme un navire en train de sombrer). Il faut réparer. Tout le monde doit descendre car les outils se trouvent sous la banquette arrière. Les femmes caquettent, le vieux monsieur fulmine mais, aidé par Stan, s'assoit sur le marche-pied au niveau de la portière avant gauche. Oliver a tombé la veste. Stan resté à l'arrière de la voiture enlève la banquette et la pose violemment sur la capote repliée... et sur la main gauche de Hardy qui se trouvait là par hasard. Fureur de celui-ci. Rire narquois du monsieur goutteux. Oliver demande alors à Stan de lui faire passer le cric.

II. — GAGS A LA CHAÎNE.

Exemple : « HELPMATES » (« Aidons-nous », 1931). — Réalisation : James Parrott. — Production : Hal Roach et M.G.M. (Sketch incorporé au début des « Deux Légionnaires »).

Technique utilisée

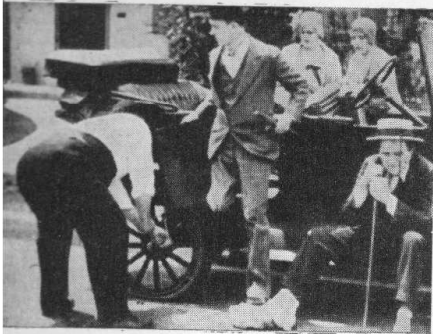
Cinq plans fixes. — Les deux premiers gags s'enchaînent directement alors que le troisième est préparé et ne trouvera sa résolution qu'une ou deux minutes plus tard. Il est mis en « attente » et le plaisir du spectateur loin d'être désamorcé par cette rupture est au contraire enrichi.

Résumé de l'action

Stan et Oliver font un peu de rangement avant l'arrivée annoncée de Mme Hardy. Un certain nombre de catastrophes ont déjà été déclenchées par Stan. Oliver a changé une fois de costume.

Laurel, après avoir essayé de déboucher l'évier, veut jeter une bassine d'eau de vaisselle dans le jardin. Pour cela, il ouvre la fenêtre à guillotine qui, bien entendu, retombe au moment précis où il jette l'eau.

Oliver constatant la maladresse de Stan, sort dans le jardin, ouvre la fenêtre de la cuisine et coince la guillotine avec un bâton. Ce faisant il fait tomber un pot de fleurs qui se trouvait sur le rebord. Il se baisse pour le ramasser et, en se relevant, reçoit en pleine face une bassine d'eau, puis une autre, sans esquisser la moindre parade. Fou de rage, après quelques secondes de réflexion, il lance le pot de fleurs qu'il tient encore à la main, à toute volée, en direction de Stan...



I. — LE GAG A ECHELONS

a) position des personnages :

Préparation du gag

— Stan debout à l'arrière de la voiture, le cric à la main.
— le beau-père assis sur le marche-pied, la jambe malade étalée sur le sol au niveau de la portière arrière.
— Oliver debout près de la roue à plat.

b) mise en scène du gag :

1^{er} échelon : Stan ouvre la porte et descend tenant le cric à la main. Ce faisant il marche sur le pied malade. Hurlements du vieux monsieur.

2^e échelon : Oliver furieux se précipite sur Stan et le secoue. Celui-ci lâche le cric qui tombe sur le pied bandé. Re-hurlements du quidam qui pose alors sa jambe douloureuse le long du marche-pied de la voiture.

3^e échelon : De plus en plus furieux Hardy arrache des mains de Stan le cric que celui-ci venait de ramasser. Bousculé, Laurel perd l'équilibre et s'affale à reculons sur le fameux pied...

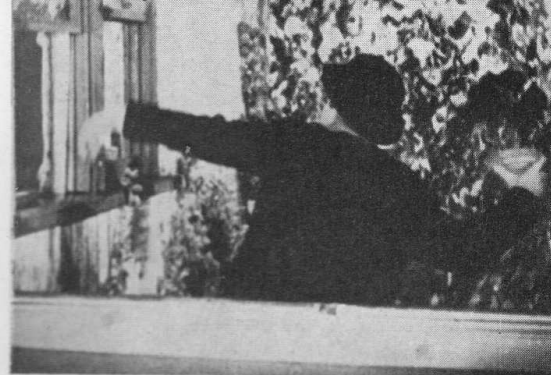
4^e échelon : Oliver s'est agenouillé pour passer le cric sous la voiture. Stan négligemment referme la porte arrière de la voiture et pour la quatrième fois le beau-père se met à hurler.

II. — GAGS A LA CHAÎNE

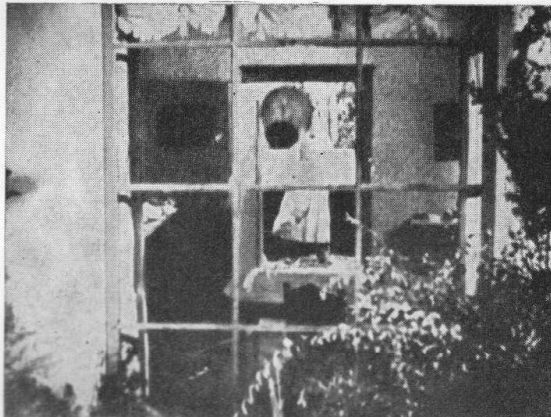
Préparation du gag

(ou plutôt de la cascade de gags)
Au début seul Oliver est dans le champ.

1^{er} gag : Hardy prend son élan pour lancer le pot de fleurs.



Au même instant la fenêtre à guillotine retombe et le pot de fleurs traverse la vitre. Stan, qui a vu le geste de Oliver, s'est protégé avec sa bassine.



Enchaînement avec 2^e gag :

Nous voyons le pot de fleurs continuant sa course, traverser de part en part la maison en suivant un couloir, et briser finalement les vitres d'une deuxième fenêtre.



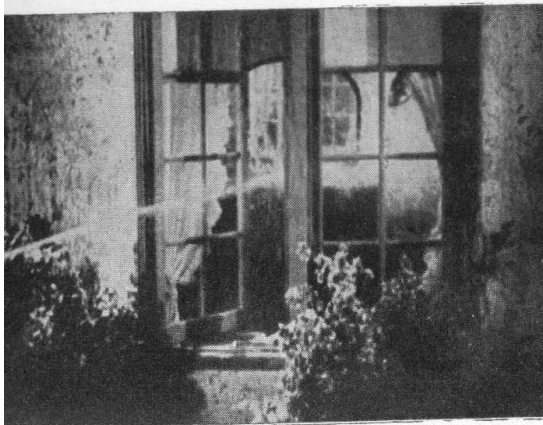
2^e gag : Un brave homme de jardinier est occupé à arroser ses plates-bandes. Il reçoit avec violence le pot de fleurs derrière la tête.



Sous le choc, notre homme exécute un saut périlleux avant, sans toutefois lâcher son tuyau d'arrosage.



Après son involontaire acrobatie il prend durement contact avec le sol où il reste étendu, le tuyau toujours à la main.



Enchaînement avec 3^e gag :

Un plan fixe nous montre le jet d'eau arrivant avec violence contre une fenêtre dont un des battants sous la pression va bientôt s'ouvrir laissant pénétrer l'eau dans la pièce.



3^e gag : Oliver qui vient d'avoir une altercation avec Stan rentre dans sa chambre pour se changer une nouvelle fois. Il est complètement douché par le jet d'eau avant d'avoir pu fermer la fenêtre.

DICTIONNAIRE DE GAGS

ANIMAUX

LAUGHING GRAVY (Sketch No 2 des Carottiers, 1931). — Plusieurs gags autour du petit chien que Stan et Oliver veulent cacher au propriétaire (chien dans le placard — dans la cheminée — sur le toit — etc...).

DIRTY WORK (Les Ramoneurs, 1933). — Laurel et Hardy travaillent chez un vieux fou qui vient de mettre au point la jouvence rajeunissante. Par la faute de Laurel, Hardy va choir dans la baignoire avec la totalité du produit. Après quelques minutes d'effervescence, il réapparaît sous la forme d'un chimpanzé, coiffé du melon et qui dira à Laurel en pleurs : « Je ne t'adresse plus la parole ».

GREAT GUNS (Quel Pétard !, 1941). — Laurel et Hardy encore une fois soldats... Leur oiseau fétiche est un corbeau nommé « Pénélope », que Oliver, durant une revue, dissimule dans sa vaste culotte. Au mauvais moment, l'oiseau fera, avec son bec, une percée sur les « arrières » de Hardy.

SWISS MISS (Les Montagnards sont là, 1938). — Le gag du gorille sur la passéeille (Chute du piano et du singe). Mais surtout dans ce même film, étonnante séquence où Laurel, seul, arrive à s'approprier le baril de rhum pendu au cou d'un Saint-Bernard — en jouant au blessé étendu dans des plumes de poulet que l'animal prend pour de la neige.

WAY OUT WEST (Laurel et Hardy au Far West, 1937). — Bon gag avec la mule hissée au balcon du saloon (peu après, la brave bête broutera calmement les coussins du sofa !).

ARBRE

THE HOOIE GOW (Sketch No 4 des Aventures de Laurel et Hardy, 1929). — Laurel et Hardy, au bain, travaillent sur un chantier extérieur. Le cuistot leur ayant promis un bon repas s'ils lui coupent beaucoup de bois, ils jettent leur dévolu sur un gros eucalyptus que Hardy abat en quelques coups de hache. Malheureusement, l'arbre soutenait une plate-forme de surveillance avec un gardien...

ALCOOL

Au cours de leur longue carrière, il est à remarquer que Laurel et Hardy ont été très tempérants et n'ont jamais joué sur la saoulographie comme élément de « comique ». Dans ce domaine,

signalons que Stan a fait preuve à quelques reprises d'un certain penchant pour la dive bouteille. Par contre, même en cherchant bien, on ne peut relever à l'actif de Oliver qu'une légère « cuite » et encore involontaire dans (THEM THAR HILLS).

FRA DIAVOLO (1933). — L'aubergiste les ayant chargés d'aller tirer à la cave un grand pot de son meilleur vin, Stan et Oliver commencent à se doucher, le robinet du tonneau ayant cédé. Puis Hardy, monté sur un petit tabouret fait passer à Laurel un pichet pour remplir le pot. Le pot était plein Stan continue à recevoir le pichet et à chaque fois le boit. Lorsque Oliver s'apercevra du manège il sera trop tard...

BOHEMIENNE (1936). — Stan a été chargé de mettre en bouteilles du vin nouveau. Le résultat est un extraordinaire numéro, un ballet avec des bouteilles, des bouchons, un tuyau et les mains de Stan. A la fin de la séquence, un gros plan montrera Laurel amorphe, le tuyau dans la bouche et le vin giclant de chaque oreille.

SWISS MISS (1938). — Ici se situe la cuite « préméditée » de Stan ce qui nous vaut encore une séquence étonnante de mime (voir à animaux).

THEM THAR HILLS (Laurel et Hardy Campeurs, 1934). — La santé de Hardy étant chancelante, les deux amis fuient la grande ville avec leur caravane péniblement tractée par la vieille « Ford ». Ils font halte dans un site idyllique près d'une ferme où des bootleggers viennent d'être capturés par la police non sans avoir auparavant précipité leur stock d'alcool dans le puits voisin. En compagnie de Mae Busch, l'épouse d'un automobiliste en panne, les deux compères se livreront à une orgie qui se terminera par une terrible bagarre au ralenti avec l'époux outragé.

ARMES

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — Oublié en France, dans sa tranchée, depuis la guerre de 1914, Stan continue de faire bravement son devoir en 1938. Il mitraille un avion de tourisme.

DO DETECTIVES THINK (Déetectives, 1927). — Chaque fois que Laurel vérifie si le barillet de son revolver est chargé, un coup part...

MIDNIGHT PATROL (1938). — (Sketch N° 3 de Bons à tout, Bons à Rien). — Après une chute dans un bassin, le policier Hardy vérifie l'état de marche de son revolver. Il reçoit dans le visage un jet d'eau...

PARDON US (Sous les Verrous, 1931). — Tirant sans le vouloir avec une mitraillette, Stan brisera la mutinerie dans le pénitencier. Pour cette bonne (et involontaire) action il sera libéré en compagnie d'Oliver.

DIRTY WORK (Les Ramoneurs, 1933). — Utilisant pour ramoner une cheminée récalcitrante un... fusil, Laurel manque de tuer Hardy (balle dans le chapeau) et, chasseur malgré lui, abat un canard sauvage qui passait par là...

ASCENSEUR

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — Hardy va prendre l'ascenseur au 12^e ou 13^e étage, la porte se ferme : un sifflement,

un fracas : au rez-de-chaussée l'ascenseur vomit ses occupants entassés les uns sur les autres. Hardy, bien entendu, est tout au-dessous et se dégage le dernier.

DOUBLE WHOPEE (Son Altesse Royale, 1929). — Chaque fois que dans cet hôtel où Stan et Oliver sont employés, l'« Altesse » va prendre l'ascenseur, celui-ci est appelé par l'un ou l'autre des deux compères et le haut personnage, vêtu d'un uniforme immaculé, tombe dans la cage jusque dans un sous-sol boueux.

AUTO

BIG BUSINESS (Œil pour Œil, 1929). — Le principe de « l'escalade » dans toute sa pureté. Opposés à James Finlayson, les deux compères verront calmement réduire en miettes leur voiture et saccageront consciencieusement la villa de leur adversaire.

BLOCK HEADS (Têtes de Pioches, 1938). — Plusieurs gags autour d'une voiture (cette fois-ci nous sommes en 1938, en cabriolet Ford).

— Ensevelissement de la voiture (avec Hardy au volant), sous cinq tonnes de sable.

— Démantèlement total du véhicule par Laurel au fond du garage.

BUSY BODIES (Les Menuisiers, 1933) (Sketch N° 2 des « Chevaliers de la Flemme »). — A la fin du film, la « Ford » est proprement coupée en deux dans le sens de la longueur par une énorme scie à ruban ; Stan et Oliver tombent chacun de leur côté avec une moitié de véhicule...

COUNTY HOSPITAL (1932). — Complètement endormi au volant de la classique « Ford » « T », Laurel entraîne Hardy dans une course cauchemardesque à travers les rues de la ville. L'équipée finira mal. Ecrasée entre deux tramways, la voiture, pliée en angle droit se mettra à tourner en rond malgré les coups de sifflet d'un flic, Laurel faisant de grands gestes d'impuissance...

HOG WILD (Les Bricoleurs, 1930). — Fin du sketch : Hardy, juché sur une échelle posée sur le siège arrière de la « Ford » traverse ainsi la ville, Laurel conduisant d'une main et retenant de l'autre l'échelle.

THE PERFECT DAY (Joyeux Pique-Nique, 1929). — La Ford « T » est ici le personnage central. Après des crevaisons, des explosions, des aspersions diverses et un début d'escalade genre « œil pour œil » avec un voisin, le véhicule lourdement chargé finira par démarrer... pour faire naufrage au coin de la rue dans la tranchée boueuse d'un chantier.

MIDNIGHT PATROL (Laurel et Hardy Policiers, 1933). — Quelques gags dans la voiture de police : Laurel touche à tout, tire une manette au tableau de bord. Hardy qui furette dans le moteur est immédiatement aspergé.

ONE GOOD TURN (Une Bonne Action, 1931). — Pour venir en aide à une vieille dame qu'ils croient menacée d'expulsion, les deux amis veulent vendre leur tacot aux enchères. Il finira par se disloquer complètement au milieu de la chaussée.

THE BULLFIGHTERS (Laurel et Hardy Toréadors, 1945) — Au début du film gag du taxi : A la sortie de l'aéroport Stan et Oliver cherchent un taxi pour aller à leur hôtel. Chaque fois ils sont précédés par une foule de gens. A un moment, ils réussissent à pénétrer les premiers dans la voiture. Hélas, 10 ou 20

personnes s'engouffrent derrière eux. Le taxi démarre... et l'on aperçoit au milieu de la chaussée Hardy, la porte du taxi au cou, emmêlé avec Stan et les bagages...

SAPS AT SEM (Laurel et Hardy en croisière, 1940). — Nous sommes en 1940, mais Stan et Oliver sont restés fidèles à la « Ford T » de 1920. En démarrant, Stan coince le klaxon sous l'œil furieux d'un flic et de quelques badauds amusés. Saisissant un marteau, Stan lève le capot et frappe un grand coup. Le moteur tout entier se détache et tombe sous la voiture. Calmement, Laurel repousse le véhicule, saisit le moteur à bras le corps et le pose sur la banquette arrière. Puis, il s'installe au volant et actionne le démarreur. Le moteur se met alors en marche (on voit tourner le ventilateur). Stan embraye mais la voiture démarre à reculons et traversant la chaussée vient défoncer la vitrine d'un café après avoir bousculé quelques passants.

TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY (1931) — Sketch N° 1 « **OUR WIFE** ». — Introduction des deux compères et de la volumineuse fiancée d'Oliver dans une petite voiture genre « Rosengart ».

COME HOME (1931). — Poursuivis par la femme de Stan, les deux amis s'enfuient dans leur voiture mais celle-ci se disloque complètement au premier coup de fusil de l'irascible épouse.

AVION

THE FLYING DEUCES (Laurel et Hardy Conscrits, 1939). — Pour échapper à la Légion Etrangère, Laurel et Hardy se sont cachés dans un avion. La maladresse habituelle de Stan sera la cause d'une tragique équipée aérienne se terminant par une chute et la mort de Oliver (dont on voit l'âme s'élever au-dessus des débris de l'appareil).

BALLON

BLOCK HEADS (Têtes de Pioches, 1938). — Excellent gag du ballon de rugby expédié dans la cage de l'escalier et venant frapper à deux reprises, en plein visage, le réceptionnaire dans le hall de l'hôtel.

BARQUE

MEN O' WAR (La Flotte est dans le lac, 1929). — Laurel et Hardy marins en goguette, emmènent leurs petites amies en barque sur le lac d'un jardin public. Après avoir eu des mots avec l'inévitable Finlayson, et semé la panique parmi les paisibles canoteurs, ils sombreront, pavillon haut, à la fin d'une homérique bagarre.

BOUGIE

Accessoire très utilisé, et dont la tendance générale est de venir au contact des rotondités arrière d'Oliver. Citons :

MURDER CASE (La Maison de la Peur, 1930). — La bougie, seul éclairage de la « chambre du crime » où nos deux amis doivent passer la nuit.

WAY OUT WEST (Laurel et Hardy au Far West, 1937). — La

bougie dont les deux compères se servent pour pénétrer nuitamment dans le saloon (tenu par Finlayson) permet à Laurel, à plusieurs reprises, de placer son fameux truc du « doigt qui s'allume ».

BRIQUES

Les deux comiques, au cours de leur carrière en ont fait une consommation assez exceptionnelle. Jugeons-en par les gags de : **LAUGHING GRAVY** (1931). — Promenade sur les toits, une nuit d'hiver, pour soustraire un petit chien à la fureur du propriétaire. La cheminée fera les frais de l'opération et les briques dévalant le toit enneigé assommeront le logeur imprudent penché à sa fenêtre.

DIRTY WORK (Les Ramoneurs, 1933). — A la suite d'un ramonage mouvementé, Hardy tombe dans la cheminée. Arrivé en bas, il reçoit, impassible, une à une, les briques sur la tête.

HOG WILD (Les Bricoleurs, 1930). — Pose d'une antenne de radio sur le toit des Hardy. Oliver déjà titulaire de deux chutes dans le petit bassin aux nénuphars de son jardin, s'arrime solidement avec une corde à la cheminée. La troisième chute l'amènera avec Stan dans le bassin, ensevelis tous deux, sous les briques de la cheminée arrachée.

BANANE

SAPS AT SEA (Laurel et Hardy en Croisière, 1940). — Gag étrange : chez Hardy, Stan toujours prêt à manger ce qui est à sa portée épuche une banane, qui cache une banane, qui cache une banane qui contient une troisième banane, laquelle est vide.

DANCING MASTERS (Maîtres de Ballets, 1943). — Pour toucher une prime d'assurance et renflouer le budget de leur Ecole de danse, Hardy compte de casser une jambe à Stan. Il essaye de faire tomber celui-ci en semant sur le trottoir une peau de banane. C'est d'abord un flic qui sera la victime, puis Oliver lui-même, par deux fois.

CORDE

THE DEVIL'S BROTHER (Fra Diavolo, 1933). — Les deux compères sont capturés par le bandit Fra Diavolo. Laurel sera épargné à condition qu'il pende son ami. L'opération ne réussira pas, la branche de l'arbre ayant cédé.

WAY OUT WEST (Laurel et Hardy au Far West, 1937). — Une corde et une poulie sont utilisées pour hisser Hardy au premier étage du Saloon. Mais Stan aura le dernier mot dans ce jeu de corde et de mains et c'est Oliver qui mordra finalement la poussière.

COUNTY HOSPITAL (Maison de Tout Repos, 1932). — Hardy est à l'hôpital, une jambe plâtrée et retenue en position haute par une corde, une poulie et un contrepoids. Stan vient lui rendre visite et lui offre des œufs et des noix, cadeaux que Oliver refuse. Sans se démonter, Laurel mange un œuf puis essaye de cesser une noix avec ses dents. N'y parvenant pas, il saisit le contrepoids : la jambe de Hardy tombe, le docteur présent dans

la chambre se précipite sur Stan, lui arrache le contrepoids des mains et ce faisant tombe par la fenêtre. Il restera suspendu le long de la façade tandis que Oliver sera collé au plafond....

DESTRUCTION

Une des constantes du comique de Laurel et Hardy. Le passage des deux compères est presque toujours générateur de catastrophes, d'explosions, d'incendies, d'écrasements, d'effondrements, d'inondations... On lira, dans la filmographie, les résumés des petits chefs-d'œuvre que sont dans ce domaine **THE SECOND HUNDRED YEARS**, **THE BATTLE OF THE CENTURY**, **TWO TARS**, **BIG BUSINESS** et **HELPMATES**.

EAU

Si la tarte à la crème fut le label de Max Sennett, il semble bien que toute la filmologie de Laurel et Hardy puisse se mettre sous le signe de l'eau, élément naturel par excellence et dont l'emploi permet des effets variés. Il serait certainement plus rapide d'énumérer les films « sans eau » que d'essayer de dresser la nomenclature des divers plongeurs, aspersions, cataractes, inondations, trombes déclenchés par les deux compères. Citons seulement les gags particulièrement réussis de :

LAUGHING GRAVY (Sketch N° 2 des Carottiers, 1931). — Une nuit d'hiver, Oliver disparaît totalement dans un tonneau d'eau, brisant la glace de la surface...

HOG WILD (Les Bricoleurs, 1930). — A l'occasion de la pose d'une antenne de radio sur son toit, Hardy fera trois plongeurs dans le bassin de son jardin.

BABES IN TOYLAND (Un Jour une Bergère, 1934). — Accusés de cambriolage, Stan et Oliver sont condamnés au supplice de l'immersion sur la place publique. Après avoir confié sa montre à Laurel, Hardy est plongé à plusieurs reprises dans le bassin. Leur victime retirant sa plainte, Stan échappe à l'épreuve. Furieux, Oliver le précipite dans l'eau et Stan, en sortant du bain, lui rend sa montre au milieu d'un éclat de rire général.

THE BRATS (Bons Petits Diabes, 1930). — Le robinet de la baignoire laissé ouvert, l'eau déborde bientôt, envahit la salle de bains, la remplit. Hardy en ouvrant la porte de celle-ci déclenchera un raz de marée qui l'emportera avec Stan dans l'escalier.

THE BULLFIGHTERS (Laurel et Hardy Toréadors, 1945). — Dans ce film de l'époque décadente on trouve un gag intéressant à base d'eau et bâti sur le principe de « l'escalade » cher à « Œil pour Œil ». Cela se passe dans le hall d'un hôtel à Mexico. Les deux compères sont assis autour d'un petit bassin. Par la faute de Laurel (qui manipule étourdiment un robinet), Hardy se prend de querelle (silencieuse) avec un monsieur assis près de lui. Deux minutes plus tard le hall de l'hôtel sera inondé et la police devra intervenir.

THE MIDNIGHT PATROL (Laurel et Hardy Policiers, 1933). — Pour enfoncer la porte d'une maison, Laurel et Hardy utilisent le plateau d'un banc de pierre. Au lieu d'avancer, Laurel recule. Oliver se retrouvera à deux reprises au fond d'un petit bassin écrasé par la plaque de marbre.

WAY OUT WEST (Laurel et Hardy au Far West, 1937). — Il s'agit de passer à gué une petite rivière. Laurel n'a de l'eau que jusqu'au mollet, mais à chaque fois Hardy disparaît complètement dans le même trou.

ECHELLES

TIT FOR TAT (Sketch N° 1 de « Bons à tout, Bons à rien », 1935). — Laurel et Hardy ont un magasin d'articles électriques. Oliver est monté sur une échelle pour fixer des ampoules autour de l'enseigne. Hélas, l'échelle repose sur un monte-charge que Laurel, forcément, emprunte en venant de la cave. Hardy va se trouver assis sur la fenêtre de la voisine (Maë Busch) — (voir aussi à Auto : « HOG WILD »).

EXPLOSIONS

Dans la panoplie du parfait destructeur, les explosions tiennent une place d'honneur. Aussi Laurel et Hardy les ont-ils largement utilisées. Citons simplement celles particulièrement spectaculaires de « **BLOCK HEADS** », de « **HELPMATES** » et de « **SAPS AT SEM** ».

FANTOMES

(Sketch N° 5 des « Aventures de Laurel et Hardy »).

MURDER CASE (1930). — Dans ce petit chef-d'œuvre construit suivant les règles du film d'épouvante de l'époque, Laurel et Hardy nous offrent toute une gamme de « suspense ». Dans cette « maison du crime » où tous les meubles recouverts de housses blanches ont déjà un aspect fantomatique, deux gags sont particulièrement réussis : Stan entraîne derrière lui, sans le savoir, un mannequin couvert d'un drap blanc et sème la panique. Peu après une énorme chauve-souris se glisse dans le lit des deux compères puis s'envole en emportant le drap.

THE LIVE GHOST (Sketch N° 2 de « Bons à Tout, Bons à Rien »). — A leur corps défendant, Laurel et Hardy sont embarqués sur un bateau que les marins disent hanté. Le capitaine a promis de leur tourner la tête de l'autre côté s'il entend prononcer le mot « Fantôme ». Un jour d'escale un marin ivre, tombé dans un bac à ciment jouera les fantômes et le capitaine mettra sa menace à exécution.

FENETRES

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — Un gag très surréaliste : Dans l'escalier que gravissent les deux compères (ils croient l'ascenseur en panne), à chaque escalier, l'ombre portée d'une fenêtre se découpe sur le mur. On voit pendre un fil et un anneau. Stan, saisissant ce fil imaginaire, tire un store et l'ombre de la fenêtre s'efface...

BUSY BODIES (Les Menuisiers) — (Sketch N° 2 des « Chevaliers de la Flemme »). — Un très bon gag, très étudié. Dans l'atelier de menuiserie Oliver travaille à une fenêtre à guillotine. Ne pouvant la faire fonctionner, il demande aide à Stan. Il sera

bientôt proprement immobilisé, les deux mains prises aux extrémités du cadre. Il ne sera dégagé que par une chute où la fenêtre sera pulvérisée.

(On signale aussi les chutes de fenêtres à guillotine dans « NIGHT OWLS », « HELPMATES » et « LAUGHING GRAVY »).

FEU

HELMATES I (Aidons-Nous, 1931). — Le feu nous est montré ici dans sa phase finale, Laurel arrosant avec un petit jet des décombres fumants, ceux de la maison de Hardy.

ONE GOOD TURN (Une Bonne Action, 1931). — Au début du film Laurel et Hardy campent. Pendant que Oliver lave le linge à la rivière, Laurel s'arrange pour que la tente s'abatte sur le feu. Pour éteindre le brasier Stan fait plusieurs voyages à la rivière avec un gobelet...

WITH LOVE AND HISSES (Les Réservistes, 1927). — En manœuvres. Le soldat Laurel a été chargé par l'adjudant Hardy de surveiller les habits des soldats de la section qui, tentés par l'eau d'un étang sont allés piquer une tête. Laurel désobéit, se déshabille à son tour, et va se rafraîchir. Un mégot allumé jeté dans l'herbe sèche réduira bientôt en cendres les uniformes des intrépides nageurs...

— Le feu a souvent atteint Hardy dans le fondement de sa personne, notamment dans « HOG WILD » (flamme au tuyau d'échappement de la « Ford ») et dans « THEM THAR HILLS », incendie volontairement allumé par un irascible touriste avec qui nos deux campeurs ont des mots ! (Charley Hall).

GUERRE

Au cours de leur longue carrière cinématographique, Laurel et Hardy n'ont pu échapper à la gloire des armes.

BEAU HUNKS (Les Deux Légionnaires, 1931). — Echoués à la Légion étrangère par la faute des peines de cœur de Hardy, ils sauvent un fortin d'une attaque des Arabes en utilisant comme armes secrètes... des clous.

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — Dans une tranchée sur le front français en 1918 : Avant l'attaque Hardy fait ses adieux à Stan qui a été désigné pour garder la position.

GREAT GUNS (Quel Pétard !, 1941). — Laurel et Hardy font la petite guerre, à savoir une manœuvre, au cours de laquelle, au terme d'une course échevelée en jeep, ils seront fait prisonniers par le parti adverse et employés à la construction d'un pont.

PACK UP YOUR TROUBLES (Les Sans Soucis, 1932). — Une rocambolesque équipés en char d'assaut permettra au tandem de ramener dans les lignes alliées (nous sommes en 1918) une bonne centaine de prisonniers.

HORLOGE (Montres)

THICKER THAN WATER (Sketch N° 2 des « Rois de la Gaffe », 1935). — Fourvoyés dans une vente aux enchères avec les économies de Oliver, ils hériteront une volumineuse Horloge Nor-

mande. La transportant à travers la ville, ils la déposeront un instant sur la chaussée où un camion la pulvérisera.

DIRTY WORK (Les Ramoneurs, 1933). — Pour faire taire une pendulette récalcitrante qui, malmenée, s'est mise à sonner, Stan l'exécute d'un solide coup de pelle.

TIT FOR TAT (Sketch N° 1 de « Bons à Tout, Bons à Rien »). — Laurel et Hardy, électriciens, sont aux prises avec leur voisin épicier. A une certaine étape de l'escalade, celui-ci vient dans leur magasin, verse une dizaine de bracelets-montres dans un mixter qu'il met en marche. Après son départ les deux compères contemplent le résultat : un amas de ressorts, de verre brisé et d'engrenages. Stan, gamin, dégage de ce magma un pignon qu'il fait tourner comme une toupie. Satisfait, il le met ensuite dans la poche de sa salopette...

INSTRUMENTS (de Musique)

Il y a peu d'exemple que les deux comiques aient utilisé des instrument de musique sans qu'intervienne pour ceux-ci une destruction radicale et rapide.

C'est le cas dans « BELOW ZERO » où une mégère démolit contrebasse et orgue de Barbarie et dans « YOU'RE DARN TOO-TIN », où le cor anglais de Oliver périt sous les roues d'un camion.

Dans « SAPS AT SEA », Stan prend des leçons de Trombone avec un maître italien. Mais Oliver, déprimé par son travail dans une fabrique de Cornes d'automobiles, ne peut supporter le son de cet instrument. A la fin du film, après bien des avanies, le pauvre trombone tordu, écrasé, noué sera réduit à l'état de ferraille d'où émanera encore un son étrange...

Mais c'est surtout aux pianos que les deux comiques eurent affaire, le piano, instrument roi, meuble et élément indispensable à toute destruction bien ordonnée.

THE MUSIC BOX (Livresseurs sachez livrer, 1932). — Ce sketch tient quelque peu du film d'épouvante. Laurel et Hardy doivent livrer un piano mécanique dans une villa où l'on accède par un vertigineux escalier (voir filmographie).

WAY OUT WEST (Laurel et Hardy au Far West, 1937). — Après avoir pénétré, plus ou moins silencieusement, dans le Saloon tenu par Finlayson, les deux compères, sur le point d'être surpris par celui-ci, se cachent dans le piano à queue. Une corde, en vibrant, attirera l'attention de l'irascible propriétaire. S'étant assuré que ses victimes sont bien dans l'instrument Finlayson s'installe au clavier et attaque avec brio l'ouverture de « Poète et Paysan ». A l'intérieur Stan et Oliver, incapables d'esquisser le moindre geste ont le visage martelé par les touches. Finalement le piano s'écroule...

SWISS MISS (Les Montagnards sont là !, 1938). — Une autre équipée avec un piano. Cette fois-ci pas d'escalier : il s'agit de hisser l'instrument jusqu'à un invraisemblable chalet de montagne, d'abord par un sentier côtoyant l'abîme, puis par un fragile pont suspendu. Circonstance aggravante : Stan est ivre (voir à Animaux). Bien entendu le piano finira sa carrière au fond du gouffre.

(A signaler dans ce même film un gag avec un Orgue. Stan, domestique forcé, a fait tomber de l'eau savonneuse dans les tuyaux. Des bulles s'élèvent lorsque l'artiste joue...) Signalons enfin des destructions accidentelles de pianos dans : « ME AND MY PAL », « DIRTY WORK » et « BEAU HUNKS ».

JEU

En principe Laurel et Hardy font rire « sérieusement » (traduction littérale du titre d'un de leurs sketches : « « Laughing Greavy » »). Nous les voyons dans leurs films vaquer à leurs occupations. Ils livrent une lutte constante pour subsister et la réussite, il faut bien le reconnaître, est rarement au bout de leurs peines. Aussi ont-ils peu de temps à consacrer au jeu. A peine les verra-t-on se passionner pour un puzzle, ou, dans un moment de détente bouleversé par les polissonneries de leur progéniture, se livrer aux joies du Jeu de Dames et du Billard (The Brats).

KLAXON

SAPS AT SEA (Laurel et Hardy en Croisière, 1940). — Stan et Oliver travaillent dans une fabrique de Cornes d'automobiles. Leur tâche consiste à accorder les trompes suivant une note ou un accord donnés. L'accord de « Sol Mineur » est particulièrement dangereux : il a déjà envoyé quatre ouvriers de l'atelier à l'Hôpital Psychiatrique. Sur le point de subir le même sort Hardy est autorisé par le contremaître à quitter son travail pour rentrer chez lui et consulter un docteur.

HOG WILD (Les Bricoleurs, 1930). — Oliver essaie de monter sur le toit de sa maison pour installer une antenne de radio. Il a posé pour cela une échelle sur une table. Stan survient au volant de l'inévitable « Ford », s'arrête au bord du trottoir et signale sa présence par un énergique coup de klaxon. Résultat : Oliver chute de son échelle.

KODAK

THE GREAT GUNS (Quel Pétard !, 1941). — Encore une fois soldats. Le jour de la grande revue des « Bleus » par le colonel, Stan demande gentiment à celui-ci (en l'appelant « mon vieux ») de le prendre en photo avec son ami Oliver et lui tend sont appareil...

LIT

Parmi les très nombreux films où Laurel et Hardy ont utilisé le Lit comme accessoire comique signalons :

LAUGHING GREAVY (Sketch N° 2 des « Carottiers », 1931). — Nos deux amis sont dans une chambre louée. Ils ont des ennuis avec le propriétaire qui ne veut pas de chien dans la maison. Comme ils ont avec eux un petit caniche ils essaient de faire le moins de bruit possible, mais la maladresse de Stan et le poids de Hardy aidant, leur lit s'effondrera tandis que le logeur

dans la chambre du dessous recevra sur la tête une partie du plafond.

COUNTY HOSPITAL (Maison de Tout Repos, 1932). — Immobilisé dans une chambre d'hôpital, une jambe plâtrée et suspendue au plafond, Hardy reçoit la visite de Laurel. Quelques minutes plus tard Oliver se retrouve par terre sur son lit démantelé.

THE LAUREL-HARDY MURDER CASE (La Maison de la Peur, 1930). — Couchés dans la chambre du crime Stan et Oliver passent une nuit blanche et tremblent de peur. Pendant une courte absence des deux hommes une énorme chauve-souris se glisse dans le lit. On devine la panique qui s'empare de nos amis en découvrant la bête au fond des draps...

OLIVER THE EIGHTH (Sketch N° 2 des « Joyeux Compères », 1934). — Oliver doit épouser la femme de sa vie. Il se rend chez elle accompagné de Stan pour faire sa demande. Les choses se présentent mal : La dame est bizarre, son serviteur plus encore. Nos deux amis se voient forcés de passer la nuit chez cette inquiétante hôtesse. De garde dans le lit avec un fusil, Stan mitraille les orteils de Oliver qui dépassent des couvertures...

MALLE

GOING BYE-BYE (Compagnons de voyage, 1934). — « Jo-Le-Boucher » a promis d'enrouler les jambes autour du cou de nos amis s'il les retrouve. Stan et Olie ne pensent plus qu'à fuir. Le hasard (qui fait souvent mal les choses dans leurs films) les amène à ouvrir une malle où justement « Jo » est enfermé. Avant d'être délivré et de mettre sa terrible menace à exécution, le bandit sera d'abord secoué, embroché, rôti, noyé...

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — A la suite d'un enchaînement de catastrophes, nos deux compères essaient d'évacuer du domicile conjugal de Oliver (saccagé par Stan et une explosion de gaz), une voisine enfermée dans une malle et vêtue d'un pyjama de Hardy. Tout se passerait bien si le mari de la voisine, tueur de fauves professionnel ne survenait et si Stan, innocemment, ne dévoilait la supercherie.

NOURRITURE

La corpulence de Oliver n'a jamais été justifiée par des séquences pantagruéliques. Certes on voit souvent les deux complices à table mais jamais pour de folles agapes. Stan est d'ailleurs, de loin, le plus gourmand et ne perd jamais une occasion de satisfaire ce péché mignon. Citons seulement quatre séquences gastronomiques dont deux pour le moins singulières :

THE BOHEMIAN GIRL (La Bohémienne, 1936). — Pendant que Oliver est tout à l'émotion que lui procure une chanson de sa fille adoptive, Stan, insensible au bel canto, nettoie calmement et proprement tout le petit déjeuner.

SWISS MISS. — Ayant enfin écoulé leur stock de pièges à rats, nos deux amis s'offrent un gueuleton bien gagné. Stan réclame son dessert préféré, de la tarte aux pommes. Malheureusement il n'y en a pas ce jour-là. Forts de leur position de clients

aisés, les deux hommes protestent avec véhémence, demandent à parler au propriétaire et insistent pour que le chef soit réprimandé en leur présence...

OLIVER THE EIGHTH. — Invités à la table de Mae Busch (que Hardy doit épouser), Stan et Oliver font un bien étrange repas. Assiettes, bouteilles, plats sont vides et le domestique ne leur présente que des mets fantômes. Après le désarroi du début, ils entreront dans le jeu et l'on verra même Stan rajouter un sel inexistant dans un potage absent...

SAPS AT SEA. — Un dangereux criminel, fuyant la police, s'est embarqué à bord du petit yacht où nos deux amis font une cure de repos et d'air marin. Obligés de préparer pour leur passager indésirable un repas, et manquant de tout, Stan et Olie composent un curieux menu : Ficelles pour Spaghetti, mèche de lampe à alcool pour bacon, boulettes de poudre noire et café au jus de tabac. Malheureusement le bandit s'est aperçu de leurs préparatifs, et sous la menace d'un revolver, ils seront forcés d'ingurgiter cette gastronomie improvisée et saumâtre.

OUTILS

La plupart des outils composant la panoplie du petit bricoleur deviennent entre les mains d'Oliver (mais surtout celles de Stan) des armes dangereuses. Prenons quelques exemples :

DIRTY WORK. — Le ramonage d'une inoffensive cheminée déclenche des catastrophes. Entre autres le tapis du salon périra sous la pelle que Stan manie comme une bêche.

THE HOOSE GOW. — Au bain, Stan et Olie piochent côte à côte. Bien entendu, le derrière de Hardy fera vite connaissance avec la pointe du pic de Laurel.

BUSIES BODY. — Dans ce sketch qui a pour décor une menuiserie les deux lascars s'en donnent à cœur joie. La palme revient une fois de plus à Stan qui, armé d'une varlope, rabote étourdiment les rondeurs arrières de Oliver, ce qui lui vaudra de la part de celui-ci un « vibrant » coup de scie sur le crâne, et déclenchera par le système de surenchère calculée une série de catastrophes...

SWISS MISS. — Muni d'un gros vilebrequin, Stan fait des trous dans le plancher d'une fabrique de fromages (motifs : permettre aux rats de passer afin de prouver l'excellence des pièges que les deux amis espèrent vendre au commerçant). Au cours de ce travail Stan perce un tuyau de gaz qu'il enflamme d'ailleurs séance tenante afin d'en vérifier la nature.

ONE GOOD TURN (Une Bonne Action, 1931). — Une hache à la main, Stan poursuit Oliver : en effet son honneur est en jeu, Hardy l'ayant traité à tort de voleur. Après avoir immobilisé son ami par la chute du toit d'un hangar Stan utilisera son outil de façon démoniaque : frappant des bûches, elles retomberont, après une savante trajectoire, sur le crâne de Oliver résigné...

ŒUFS

THE LIVE GHOST. — Pour gagner quelques dollars Stan et Olie acceptent de recruter... à leur façon des marins pour le

capitaine d'un navire soit-disant hanté. Stan pénètre dans le bistrot et parie avec un matelot qu'il ne mettra pas un œuf entier dans sa bouche. Celui-ci tient le pari et Stan lui assène alors un coup de poing sous le menton...

THE BULLFIGHTERS (Laurel et Hardy Toréadors, 1945). — Toute une série de gags avec des œufs. Détectives privés, les deux compères sont venus à Mexico pour arrêter « Nelly-la-Piqueuse ». Ils la rencontrent à son hôtel. Par la faute de Stan, elle leur dérobe leur mandat d'arrêt. Un combat silencieux les oppose à leur blonde adversaire, à l'aide des œufs qui se trouvent sur le bar. A un certain moment on assiste à une réédition du gag de « THE LIVE GHOST », mais dont Stan fait cette fois les frais.

PIPE

Laurel et Hardy sont en principe non-fumeurs, sauf quand des circonstances fastes les autorisent à arborer un cigare vainqueur. Aussi l'apparition dans leur bouche des attributs du fumeur est-elle prétexte à gags :

PACK UP YOUR TROUBLES (Les Sans Soucis, 1932). — Dans la louable intention d'adopter la petite fille d'un de leurs amis mort à la guerre, Stan et Olie cherchent à emprunter de l'argent. Reçus par le directeur d'une banque ils offrent à celui-ci un cigare. Malheureusement Stan a mélangé dans sa poche les Havanes avec les saucisses de leur Drug-store ambulancier...

CHUMP TO OXFORD (Les As d'Oxford, 1940). — Perdus dans le labyrinthe où les ont perfidement engagés des anciens du collège, Stan et Olie se reposent sur un banc. Un étudiant se glisse derrière eux et mêle ses mains aux leurs à travers la haie. On assiste alors à un étonnant ballet au cours duquel la pipe allumée par Stan se muera en cigare explosif.

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — Après avoir poliment demandé à Olie, chez qui il se trouve, la permission de griller une pipe, Stan se garnit consciencieusement de tabac le creux de la main, allume cette pipe improvisée et tire de grosses bouffées en suçant son pouce.

PUZZLE ME AND MY PAL (Sketch No 1 des « Chevaliers de la Flemme », 1933). — Petit chef-d'œuvre caractéristique du comique de Laurel et Hardy. Le sketch tout entier est basé sur un gag initial : le matin du mariage de Olie, Stan offre à celui-ci un cadeau. Hardy, impatient, l'ouvre et découvre un puzzle intitulé « L'amusement des enfants, la tranquillité des parents ». Oliver est furieux, mais Stan, pour tuer le temps, entreprend le puzzle. Malgré lui, Hardy va s'intéresser peu à peu à l'entreprise. Les deux compères vont recevoir des renforts : un chauffeur de taxi, un flic, un facteur. L'intervention du futur beau-père (J. Finlayson) va déclencher une homérique bagarre à l'issue de laquelle, dans l'appartement saccagé, Stan découvrira la pièce manquante du puzzle...

NIGHT OWLS. — Cambrioleurs d'occasion, Stan et Oliver essaient de pénétrer par effraction dans une villa. Pendant que Hardy fracture consciencieusement la porte, Stan qui est rentré par une fenêtre, ouvre celle-ci, à la grande fureur de son compère...

SWISS MISS. — Stan et Oliver travaillent à la cuisine d'une auberge. Pour servir les clients ils doivent passer par une porte à deux battants mobiles. Ils se livrent à un petit ballet qui se termine par la culbute de Hardy et de son plateau...

PONT

GREAT GUNS (Quel Pétard !, 1941). — Laurel et Hardy, soldats une fois de plus, participent à de grandes manœuvres. Faits prisonniers par le parti adverse ils sont employés à la construction d'un pont sur une rivière. Bien entendu ils sabotent leur travail. Là se place un gag véritablement surréaliste (à rapprocher du « doigt qui s'allume » ou de la « fenêtre-fantôme » de **BLOCK HEADS**) :

Hardy transporte une petite planche d'un bout à l'autre du pont lorsqu'il voit soudain Stan passer avec sous le bras une énorme poutre. Cette poutre défile sur l'écran, mesure au moins dix mètres. A la stupéfaction de Oliver, c'est encore Stan qui la porte à l'autre bout...

Au deuxième passage de Stan, Hardy, médusé, s'aperçoit que celui-ci, tout en tenant une extrémité de la poutre est assis nonchalamment à l'autre extrémité et se laisse porter. Excédé, Oliver guette le passage suivant, la planche à la main avec une intention méchante.

On voit alors arriver Stan, toujours décontracté, la poutre sous le bras, celle-ci défile sur l'écran et Oliver se prépare à frapper. L'extrémité de la poutre apparaît alors, sans Stan, et miraculeusement suspendue en l'air...

QUERELLES

Une constante des films du tandem : d'abord querelles, assez courtes, qui les opposent, puis altercations plus ou moins importantes avec des tiers. Il serait fastidieux d'énumérer tous les gags nés de ces antagonismes. Rappelons simplement que le chef-d'œuvre-type demeure « Œil pour Œil » (**BIG BUSINESS**, 1929) et, à degré moindre, les querelles qui à deux reprises opposent Stan et Oliver au même personnage, Charley Hall, d'abord dans « **THEM THAR HILLS'** », puis dans le sketch N° 1 de « **Bons à Tout, Bons à Rien** » (**TIT FOR TAT**) — (à signaler aussi la querelle avec le voisin dans « **THE PERFECT DAY** »).

REFRAIN

Volontiers, nos deux amis, de caractère naturellement gai, poussent la chansonnette. Mais Hardy est, sur ce chapitre, susceptible. Il prétend seul avoir un beau brin de voix (qualité qu'il avait effectivement au naturel). Aussi, alors qu'il accepte que Stan mêle ses entrechats aux siens, voit-il d'un fort mauvais œil celui-ci l'accompagner dans ses vocalises... Déjà, dans « **THE BRATS** », l'intervention de Stan au milieu de la berceuse que sussure Oliver est d'un effet déplorable. Mais dans « **WAY OUT WEST** » cette intervention est sanctionnée par un solide coup de maillet sur le crâne. Le résultat est d'ailleurs

surprenant puisque Stan, muant subitement, trouve une extraordinaire voix de soprano pour terminer la chanson, avant de s'écrouler pour le compte...

RADIO

HOG WILD (Les Bricoleurs, 1930). — L'installation d'une antenne de radio sur le toit des Hardy donne lieu à un sketch parfaitement équilibré où le comique de destruction se révèle dans sa plénitude : bris divers — chutes — plonges — électrocution et pour terminer course acrobatique avec « Ford » et échelle.

REVE

Deux sketches entièrement oniriques « **OLIVER THE EIGHT** » et « **MURDER CASE** ».

STRIP-TEASE

Dans de nombreux cas, généralement à la suite de catastrophes déclenchées par Stan, Oliver s'est trouvé en « petite tenue ». On ne compte plus les aspersions ou immersions qui obligèrent Hardy à se changer ou faire sécher ses habits. A cet effet « **HELPMATES** » (1931) est un chef-d'œuvre : en l'espace d'un quart d'heure, Oliver est obligé de se changer trois fois. A la fin, à court de costumes de ville, il doit s'affubler d'un invraisemblable uniforme d'amiral d'opérette avec bicorne, épaulettes... et sabre au côté.

Toutefois un strip-tease en présence de tiers se trouve dans : **WAY OUT WEST**, 1937. — Les deux hommes doivent remettre à la petite Julie Robert des titres de propriété sur une mine d'or ainsi qu'un médaillon légué par son défunt père. Hardy a ce médaillon autour du cou. Aidé de Stan il va essayer de l'enlever. Cela donnera lieu à un amusant strip-tease. Maille par maille le caleçon de Hardy sera entièrement détruit, Stan ayant négligemment tiré sur un fil.

BLOCK HEADS (1938). — Hardy a coincé sa clef dans la serrure de son appartement. La clef étant retenue par une chaîne passée à sa ceinture il ne trouvera rien de mieux (sur le conseil de Stan) que d'ôter son pantalon. Bien entendu, quand il sera en caleçon la clef sortira de la serrure et la voisine arrivera...

SONNETTE

SAPS AT SEA (Laurel et Hardy en Croisière, 1940). — Oliver est malade — Stan vient de téléphoner au docteur Finlayson. Lorsque celui-ci arrive, il reçoit la sonnette sur la tête.

NIGHT OWLS (Laurel et Hardy Cambrioleurs). — Cambrioleurs d'occasion Stan et Oliver viennent de pénétrer nuitamment dans une villa et font main basse sur l'argenterie. Ayant besoin d'une ficelle pour lier le sac Stan tire sur un cordon... qui se révèle être celui de la sonnette... et réveille ainsi toute la maison.

GOING BYE-BYE (Compagnons de Voyage, 1934). — Nos deux amis viennent chercher Mae Busch qui doit les accompagner

dans leur voyage. Oliver enfonce le doigt dans la sonnette. Stan, après lui, provoque un court-circuit.

TOIT

Bien que de condition modeste, nos deux compères ont souvent occupé une situation élevée, entendons que leurs tribulations les ont souvent amenés sur les toits — contrairement à H. Lloyd qui jouait sur la sensation de vertige et ne tombait jamais, Laurel et Hardy ont rarement le vertige... mais tombent toujours. Les chutes les plus spectaculaires (tout au moins en ce qui concerne Hardy) se situent dans :

HOG WILD (Les Bricoleurs). — Trois chutes de Oliver ; une de Stan.

LAUGHING GRAVY (« Les Carottiers ». — Une chute de Oliver, du toit enneigé dans un tonneau d'eau glacée.

DIRTY WORK (« Les Ramoneurs »). — Chute de Hardy du toit dans la cheminée.

SONS OF DESERT (« Les Compagnons de la Nouba », 1933). — Nos deux compères au retour d'une folle équipée sont cachés dans le grenier de leur maison. Leurs femmes ayant entendu du bruit, ils se réfugient sur le toit, sous une pluie d'orage. Pour une fois, ils descendront sans tomber, le long du chemin. Mais Hardy atterrira assis dans un tonneau plein d'eau.

TELEPHONE

MURDER CASE. — Dans cette maison du crime où tous les invités disparaissent mystérieusement, un astucieux système permet d'envoyer dans une fosse ceux qui, s'asseyant dans un fauteuil, décrochent le téléphone. Nos deux compères découvriront le piège.

BLOCK HEADS (Têtes de Pioche, 1938). — L'appartement vient d'être ravagé par une explosion au gaz. Hardy téléphone au concierge. Stan découvre le fil coupé et répond aux questions de Oliver.

TORTURE

Très souvent des sévices graves leur ont été infligés par des êtres brutaux et sans cœur...

THE BOHEMIAN GIRL. — Capturés avec une troupe de bohémiens par un châtelain, Laurel et Hardy sont torturés. Oliver subit le supplice de l'estrapade et Stan celui du « marteau-pilon ». La dernière séquence du film nous montre un Oliver démesuré accompagné d'un Stan nain flottant dans ses vêtements...

THE LIVE GHOST. — Ayant prononcé le mot défendu de « Fantôme » à bord d'un navire soit-disant hanté, nos deux amis ont la tête dévissée par le capitaine et tournée en sens inverse...

GOING BY-BYE (Sketch N° 1 de « Joyeux Compères », 1934). — Laurel et Hardy par leur témoignage, ont envoyé au bagne « Jo-le-Boucher ». Celui-ci a juré, s'il les retrouve, de leur nouer les jambes autour du cou. C'est ce qu'il fait...

THE BULLFIGHTERS (Laurel et Hardy Toréadors, 1941). — Là aussi, Laurel et Hardy, détectives privés, ont envoyé au bagne Mr Murdoon qui était innocent. Ils sont, cette fois-ci, désossés et réduits à l'état de squelette, toujours coiffés de leurs melons.

UNIFORME

Laurel et Hardy ont plus d'une fois troqué leurs complets un peu élimés pour des uniformes variés. Peu de gags sont pourtant axés sur ces accoutrements. Citons en vrac les films où nous retrouvons Stan et Oliver en tenue militaire, policière, ou autres...

— **WHY GIRLS LOVE SAILORS**, 1927. — **SAILORS BEWARE**, 1927. — **WITH LOVE AND MISSES**, 1927. — **TWO TARS**, 1928. — **DOUBLE WHOOPEE**, 1929. — **MEN O'WAR**, 1929 (La Flotte est dans le Lac). — **BEAU HUNKS**, 1931 (Les Deux Légionnaires). — **PACK UP TROUBLES**, 1932 (Les Sans Soucis). — **THE MIDNIGHT PATROL**, 1933 (Laurel et Hardy Policiers). — **THE LIVE GHOST**, 1934 (Bons à Tout, Bons à Rien). — **BONNIE SCOTLAND**, 1935 (Bons pour le Service). — **OURS RELATIONS**, 1936 (C'est donc ton frère). — **BLOCK HEADS**, 1938 (Têtes de Pioches). — **THE FLYING DEUCES**, 1939 (Laurel et Hardy Conscrits). — **A CHUMP AT OXFORD**, 1940 (Les As d'Oxford). — **GREAT GUNS**, 1941 (Quel Pétard !). — **AIR RAID WARDENS**, 1943 (Laurel et Hardy chefs d'ilots).

VAISSELLE

La consommation de vaisselle dans les films de Laurel et Hardy est impressionnante. Elle accompagne normalement les grandes scènes de destruction... et les plus petites. Mais c'est dans « **SWISS MISS** » que la vaisselle fait directement partie de l'action puisque Stan et Oliver, condamnés à faire la « plonge » dans une auberge sous la coupe d'un irascible « cuistot », doivent un jour de travail par assiette cassée. Une séquence se terminera par la destruction de la presque totalité de la vaisselle de l'établissement.

A cite aussi la « casse » sensationnelle de « **HELPMATES** ».

VETEMENTS

Sans parler des dégâts causés (généralement sur la personne de Hardy) par l'eau et le feu, on peut passer en revue chaque pièce de vêtement et y attribuer un ou plusieurs gags.

Chapeau

WAY OUT WEST (1938). — Stan a parié avec Oliver qu'il mangerait son chapeau s'ils n'arrivaient pas à récupérer le titre de propriété de la mine d'or imprudemment donné à Finlayson. Leur tentative ayant échoué, Hardy met en demeure Stan de tenir sa promesse. D'abord réticent, celui-ci s'exécute. Après quelques bouchées, il semble même y trouver goût, sort une serviette et du sel... Oliver essaie à son tour mais recrache la première bouchée avec une grimace qui en dit long.

TIT FOR TAT (Sketch No 1 de « Bons à Tout, Bons à Rien). — Dans leur querelle avec leur voisin épicier, Stan et Oliver, électriciens, rendent coup pour coup. Oliver voit son chapeau melon passer à la machine à découper le jambon.

Dans **DIRTY WORK**, le chapeau de Hardy est troué par un coup de fusil.

THE HOOSE GOW. — Le melon de Hardy est perforé par Stan d'un coup de pic.

Cravate

de Hardy coupée dans :

— **OLIVER THE EIGHTH** (par Mae Busch).

— **BUSY BODIES** (par Stan).

Veste

— Déchirée dans **NIGHT OWLS** et **THE HOOSE GOW**.

— Lacérée dans **GOING BYE-BYE**.

Pantalon

Chez Hardy toujours a tendance à craquer sur les « arrières » (généralement parce que Stan, pour hisser son volumineux compère, l'attrape par là !) comme c'est le cas dans **NIGHT OWLS**.

Quelquefois aussi, la détérioration est effectuée de façon plus subtile et plus inattendue :

Dans **BUSY BODIES**, c'est d'un coup de varlope énergique que Stan taille dans le pantalon de Hardy une large bande de toile. Enfin la mutilation peut atteindre des proportions plus vastes : dans **COUNTY HOSPITAL**, Hardy nanti d'un volumineux plâtre à la jambe droite ne peut enfiler son pantalon. Calmement Stan coupe une des jambes, la mauvaise évidemment. Se rendant compte de son erreur, il coupe l'autre... Ne s'apercevant que plus tard qu'il s'agit en réalité du pantalon du compagnon de chambre de Oliver.

Dans **LES JOIES DU MARIAGE** (sketch No 3 « **TWICE TWO** ») le pantalon de Oliver est déchiré par Stan ouvrant la porte, alors que la clé est reliée à la ceinture de Hardy par une chaîne.

Souliers

Dans « **THEM THAR HILLS** » Stan coupe du bois à même le plancher de la caravane. Oliver s'approche et la hache de Stan s'abat sur le bout d'un de ses souliers, le tranchant net.

Dans « **WAY OUT WEST** », c'est Stan qui a des ennuis. Nos amis ont fait une longue marche pour arriver dans ce trou perdu de l'Ouest américain et les chaussures de Stan sont fatiguées, une particulièrement. Dans le saloon, Stan remplacera avantageusement sa semelle défunte par un « solide » beefsteack refusé par un client. Il est vrai que cette « réparation » sera de peu de durée, car quelques instants plus tard, tous les chiens du village seront pendus à son pied... (gag repris apparemment d'un court métrage de Stan seul, « **Super-Service** », 1923).

WAGON

A notre connaissance on n'a jamais vu Stan et Oliver dans un train (ce qui est singulier car tous les grands acteurs comiques américains ont largement exploité ce thème) en dehors du court métrage de 1927 « **WITH LOVE AND HISSES** ». Plusieurs gags dans un wagon : d'abord le soldat Laurel s'approche le compartiment du capitaine Finlayson. Vidé par celui-ci il s'installe avec les autres troufions dans une promiscuité qui a l'air de lui déplaire visiblement. Un de ses voisins est en train de saucissonner et veut offrir à Laurel quelque chose qui sent si fort que Stan est contraint à mettre son masque à gaz. Finalement, pour ne pas indisposer son voisin, Stan accepte le mets nauséabond mais profite d'un moment d'inattention du donateur pour expédier le contenu de l'assiette par la portière... Le capitaine Finlayson, deux compartiments plus loin, qui avait imprudemment ouvert sa vitre pour prendre l'air, recevra en pleine face les restes de cette pitance.

YEUX

Au cours des brèves altercations qui les opposent dans presque tous leurs films, Stan et Oliver ont des réactions qui leur sont propres. Hardy préfère les coups sur la tête :

— Coup de pelle dans **DIRTY WORK**.

— Coup de corde dans **WAY OUT WEST**.

— Coup de maillet dans **WAY OUT WEST**.

— Coup de scie dans **BUSY BODIES**, etc...

Quant à Stan, sa riposte préférée est un énergique coup d'index dans l'œil de son volumineux partenaire.

Parfois même, c'est avec un objet contondant que le malheureux Hardy est atteint. — Dans **THE BRATS** (Bons Petits Diables), c'est la tige d'un bouton de porte qu'il reçoit dans l'œil au moment où il regarde par le trou de la serrure et dans « **HELP-MATES** » le manche d'une ventouse à déboucher les éviers.

SERDOC, BP. 3, LYON-PRÉFECTURE

dernières parutions

Collection « Panoramique », vol. 3

Raymond Borde, Freddy Buache, Francis Courtade

LE CINÉMA RÉALISTE ALLEMAND

344 pages, 88 illustrations

27 F (abonnés : 21 F)

PROTOCOLE DU IV^{me} CICI

Lyon 1964

106 pages, 21×31, 33 illustrations

12 F (abonnés : 10 F)

Premier Plan

Bulletin de commande

Versements : C. C. P. Premier Plan Lyon 671.07
Correspondance : Premier Plan, B. P. 3 Lyon-
Préfecture, France

L'abonnement à **Premier Plan** correspond à une
souscription pour **12 numéros** (et non 12 mois).
France : 48 F, soit 4 F le N° - Etranger : 56 F

Nom et adresse complète

.....

.....

.....

T.S.V.P.

Découper et adresser à Premier Plan B. P. 3 Lyon-Préfecture France

Bulletin de commande

Abonnement pour 12 numéros

France 48 F

Etranger 56 F

PREMIER PLAN

N°s 1 à 30, reliures pleine toile

1^{re} série (1 à 12) épuisé

2^e série 1^{er} volume (13 à 18) .. 36,—

2^e volume (19 à 24) .. 36,—

3^e volume (25 à 30) .. 36,—

Tous les numéros de la 2^e série
(du N° 13 au 30) **brochés** 54,—

N° 14 Prévert

16 Welles

17 Visconti

19 Vigo

20 Bogart

21 Bardem

25 Eisenstein

26 Torre Nilsson

29 Stroheim

28 Chaplin

27 Polonais

30 Italien

31 Keaton

32 Lubitsch

33 Bunuel

34 Bergman

34 Dziga Vertov

36 J. Lewis

37 Lattuada

N° spécial **Renoir** 22-23-24 18,—

Nouvelle Vague (volume cartonné) 7,50

PANORAMIQUE

Henri Colpi **Défense et illustration de**

la musique dans le film 48,—

(Abonnés) 36,—

Gilles Jacob **Le cinéma moderne** .. 18,—

(Abonnés) 12,—

Raymond Borde, Freddy Buache, Fran-

cis Courtade **Le cinéma réaliste**

allemand 27,—

(Abonnés) 21,—

Date Total

CI-joint la somme de (chèque bancaire

F sous la forme de (chèque postal

(mandat

T.S.V.P.

Découper et adresser à Premier Plan B. P. 3 Lyon-Préfecture France

Le N° 6 F

SERDOC

SERDOC, Société d'Etudes, Recherches et Documentation
Cinématographiques, 28, rue Villeroy, Lyon (3) Tél. (78) 60 77 09
édite **Premier Plan**, Revue Mensuelle et **Panoramique**
collection de volumes sur le cinéma

Prix du N° : France 6 F - Etranger 7 F
(Suisse 6 FS ; Belgique 70 FB ; Italie 900 Lires ; U.S.A. 1 dol. 40)

Imprimerie Lienhart et C^{ie} / Aubenas / Ardèche / France
Dir. de la Publ. : B. Chardère - N° 36 Septembre 1965

REVUE MENSUELLE DE CINÉMA